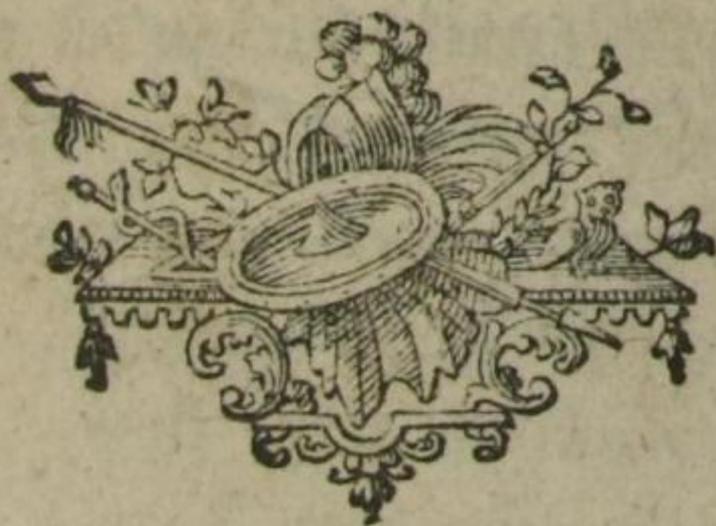


LETTRES  
GALANTES

DE  
MONSIEUR  
LE CHEVALIER  
D'HER\*\*\*.

Nouvelle Edition revue & corrigée par  
l'Auteur.



07292

A LEIPZIC,  
Chez JEAN GOTHOFROI MÜLLER  
MDCCLXIV.

Fontenelle, Bernard Le Bouyer de.

G A L A N T I E S

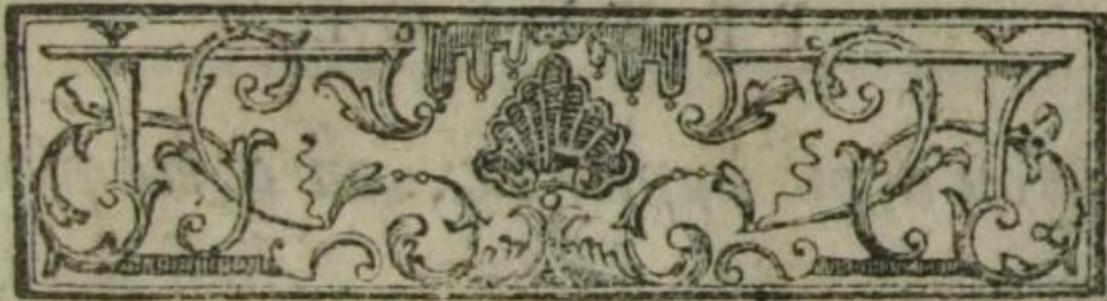
P R E F A C E

M O N S I E U R

LES SEIGNEURS DE LA COUR  
ET DE LA CHAMBRE  
DE SA MAJESTÉ LE ROI

Sächsische  
Landesbibliothek  
23 NOV. 1971  
Dresden

LES SEIGNEURS DE LA COUR  
ET DE LA CHAMBRE  
DE SA MAJESTÉ LE ROI  
ONT ÉLU  
Monsieur de Fontenelle  
pour leur Académie  
de la langue française  
le premier de leur Académie  
de la langue française  
le premier de leur Académie  
de la langue française



## PREFACE.

*V*oici une nouvelle Edition des  
LETTRES GALANTES de  
M. le Chevalier d'HER...

On en a retranché celles qui n'ont pas  
parû si agréables que les autres, &  
par là on a prétendu rendre cette Edi-  
tion beaucoup meilleure: ce n'est pas  
que dès la première impression, l'on  
n'eût déjà fait un choix sur toutes  
les Lettres manuscrites du Chevalier  
d'Her. . . , que l'on avoit entre les  
mains, mais enfin ce choix n'avoit  
pas été tout-à-fait assez exact, &  
cette fois-ci, que l'on n'a voulu fai-  
re qu'un Volume au lieu des deux  
\* 2 qu'on

## P R E F A C E.

qu'on avoit imprimez, on a été plus rigoureux que jamais. Ainsi si ces Lettres ont déjà été reçues si favorablement du Public, on peut espérer, qu'elles le seront encore davantage dans l'état où elles paroissent présentement. La plupart de celles même qui ont été conservées, & qui le méritoient le mieux, ont été retouchées par l'Auteur. Quant à cet Auteur il n'est pas si aisé à deviner que l'on croiroit bien; & ce qui a servi à le cacher, c'est que ceux à qui on a faussement attribué cet Ouvrage, n'ont pas crû qu'il leur fît assez de tort pour s'en défendre bien sérieusement.



## TABLE



# TABLE

## DES

### LETTRES GALANTES.

#### PREMIERE PARTIE.

##### LETTRE I.

*A Madame de G. . . Déclaration d'un amour à venir.* 1

LET. II. *A Monsieur du T. . . qui avoit un procès, & étoit amoureux de la Femme de son Rapporteur.* 3

LET. III. *Au même, sur la perte de son Procès.* 5

LET. IV. *A Monsieur le M. de V. . . sur le Chevalier . . . qui aimoit une Grisette.* 6

LET. V. *A Mademoiselle de C. . . qui étoit nouvellement venuë d'Angleterre en France.* 8

LET. VI. *A Mademoiselle de J. Déclaration badine d'amour.* 9

LET. VII. *A la même, sur la fierté avec laquelle elle avoit reçu la déclaration d'amour.* 10

LET. VIII. *A la même, sur les rigueurs qu'elle lui marquoit depuis qu'il s'étoit déclaré.* 12

LET. IX. *A la même, sur ce qu'il alloit s'éloigner d'elle.* 13

LET. X. *A la même, Récit de son voyage, & des effets de l'absence.* 15

\* 3

LET. XI.

T A B L E.

- LET. XI. *A Monsieur C. . . sur ce qu'il étu-  
dioit la Philoſophie de Deſcartes.* 17
- LET. XII. *A Madame D. . . qui prétendoit  
avoir entretenu quatre heures un eſprit fa-  
milier, qui parloit par la bouche d'une petite  
Fille à laquelle il s'étoit attaché.* 19
- LET. XIII. *A Mademoiſelle de F. . . sur un  
Procès qu'il avoit contre ſon Receveur,* 21
- LET. XIV. *A la même, sur le même ſujet.* 24
- LET. XV. *A la même sur ſon retour auprès  
d'elle.* 24
- LET. XVI. *A la même, sur un Rival qu'il  
avoit trouvé à ſon retour.* 26
- LET. XVII. *A la jeune Angloiſe.* 27
- LET. XVIII. *A Mademoiſelle de L. M. sur  
ce qu'elle étoit ſur le point de quitter la  
Religion Proteſtante, & d'épouſer un Ca-  
tholique.* 29
- LET. XIX. *A Madame de P. sur ce qu'elle ne  
vouloit point conſentir au Mariage de ſa  
Fille avec un de ſes parens.* 31
- LET. XX. *A Monsieur de S. . . sur la diſpenſe  
qu'il avoit obtenuë pour épouſer Mademoi-  
ſelle de P.* 33
- LET. XXI. *A Monsieur le C. D. L. R. sur ce  
qu'il étoit amoureux trop triſtement.* 34
- LET. XXII. *Au même, sur ſon excès de délica-  
teſſe en amour.* 36
- LET. XXIII. *A M. le M. de C. . . Il lui con-  
ſie le chagrin qu'il a de n'avoir point de  
Maîtreſſe.* 38
- LET. XXIV. *Au même, sur la maniere dont  
il vivoit avec cette Maîtreſſe qu'il n'aimoit  
plus.* 40
- LET. XXV. *Au même, sur la joye qu'il a d'avoir  
un*

T A B L E.

- un Successeur auprès de la Maîtresse abandonnée. 43
- LET. XXVI. A Mademoiselle de T. sur l'envie qu'il avoit de se vanger des infidélitez qu'elle lui faisoit, en aimant une Flamande. 44
- LET. XXVII. A la même, sur ce qu'elle avoit parlé de lui en dormant. 46
- LET. XXVIII. A la même, sur le même sujet. 47
- LET. XXIX. A la même, sur ce qu'elle alloit se marier. 48
- LET. XXX. A la même, sur ce qu'elle ne pouvoit se vanger d'elle avec la Dame Flamande. 50
- LET. XXXI. A Monsieur ... sur un de leurs Amis, qui épousoit une Vieille qui étoit riche. 52
- LET. XXXII. A Mademoiselle de C. en lui envoyant l'Extrait de son Baptême. 54
- LET. XXXIII. A Monsieur ... Il lui demande, s'il se fera aimer d'une Femme, dont la folie est le belesprit, en la confirmant dans sa folie. 56
- LET. XXXIV. Au même. Continuation du même sujet. 58
- LET. XXXV. A Madame de L. S. ... Récit d'un peril qu'il avoir couru sur l'eau avec Mademoiselle de L. S. 59
- LET. XXXVI. A la même. Récit d'un Voyage que Mademoiselle de S. avoit fait chez lui. 61
- LET. XXXVII. A Madame D. V. en lui envoyant un More & un Singe. 63
- LET. XXXVIII. A la même, sur la mort du Singe. 64
- LET. XXXIX. A Monsieur ... en lui envoyant du Quinquina, pour une fièvre qu'il avoit prise d'avoir été trahi d'une Femme. 65
- \* 4
- LET. XL.

T A B L E.

- LET. XL. *A Madame ... Lettre galante de recommandation pour un de ses Amis qui alloit plaider dans la ville où elle étoit.* 67
- LET. XLI. *A Monsieur d'A. . . sur le conduite qu'il devoit tenir dans la Ville où il alloit plaider.* 69
- LET. XLII. *A Monsieur d'O. . . sur ce qu'il vouloit se marier contre le gré d'un Pere résolu à le deshèriter.* 71
- LET. XLIII. *Au même. Avis pour découvrir les vrais sentimens qu'avoit pour lui la personne qu'il vouloit épouser.* 74
- LET. XLIV. *Au même. Consolation sur les obstacles que son Pere apportoit à son mariage.* 76
- LET. XLV. *A Madame d'O. . . Compliment sur son mariage.*
- LET. XLVI. *A Mademoiselle de N. sur ce qu'elle alloit venir à Paris pour la première fois.* 79
- LET. XLVII. *A Madame de N. . . sur la venue de sa Fille à Paris.* 80
- LET. XLVIII. *A la même. Récit d'une Masquerade extraordinaire qu'il avoit faite avec Mademoiselle de N.* 82

S E C O N D E P A R T I E.

L E T T R E I.

- A Monsieur d'U. . . sur un Mari peu aimable, aimé par sa Femme dans les commencemens du mariage.* 85
- LET. II. *Au même, sur le même Mari qui n'étoit plus aimé.* 87
- LET. III. *A Monsieur d'A. . . sur une Mere âgée, que sa Fille empêche adroitement de se marier.* 89
- LET. IV.

T A B L E.

- LET. IV. *A Mademoiselle de L... qui est la jeune Demoiselle de la Lettre précédente, sur ce qu'il avoit feint, pour l'alarmer un peu, de faire la cour à sa Fille.* 91
- LET. V. *A Madame... Histoire d'un homme qui pour venir à bout de la rigueur d'une Dame dont il étoit amoureux, avoit fait semblant de vouloir mourir de faim.* 92
- LET. VI. *A Monsieur d'E... sur les visites qu'il avoit rendues à Mademoiselle de V... Pensionnaire dans un Couvent.* 95
- LET. VII. *Au même, sur ce qu'il avoit envoyé Cyrus à Mademoiselle de V...* 97
- LET. VIII. *A Mademoiselle de V... sur ce qu'il prenoit soin de lui former l'esprit, & sur la tendresse qu'il commençoit à avoir pour cela.* 99
- LET. IX. *A Monsieur d'E... sur ce qu'il s'étoit brouillé au Couvent où étoit Mademoiselle de V... pour quelque chose de peu obligeant qu'il avoit dit d'une Religieuse.* 101
- LET. X. *A Mademoiselle de V... sur ce qu'elle alloit entrer dans le monde.* 102
- LET. XI. *A Monsieur le Chevalier de B... sur son attachement pour une personne laide, âgée, mais qui avoit de l'esprit.* 102
- LET. XII. *Au même. Continuation du même sujet.* 106
- LET. XIII. *Au même, Exhortation à céder à un Rival qu'il avoit.* 108
- LET. XIV. *A Monsieur R... Plaintes d'aimer une personne trop mélancolique & trop passionnée.* 110
- LET. XV. *Au même. Expédient dont il s'étoit servi pour abandonner honnêtement une Maîtresse mélancolique.* 112
- \* 5
- LET. XVI.

T A B L E.

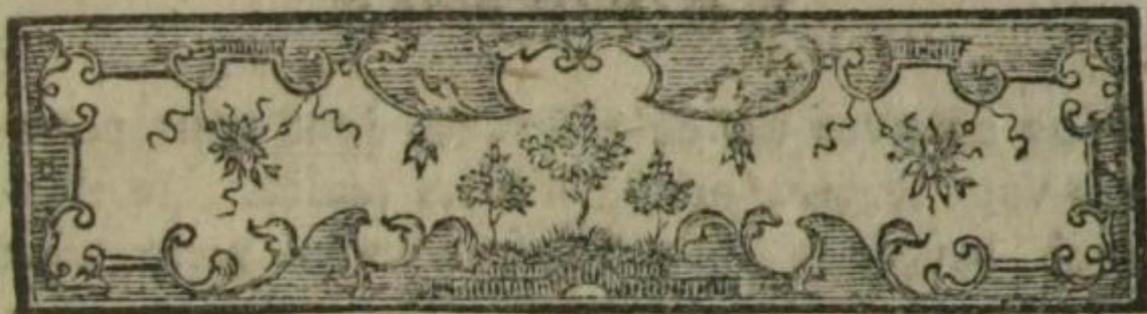
- LET. XVI. *Au même. Plainte de mauvais succès de ces expédiens.* 113
- LET. XVII. *A Monsieur d'E. . . Récit de ce qui se passa la première fois que Mademoiselle de V. . . alla à l'Opéra.* 115
- LET. XVIII. *A Monsieur d'E. . . Il l'invite à venir voir Mademoiselle de V. . . jouer du Thuorbe.* 118
- LET. XIX. *Au même. Histoire d'un Bal, où Mademoiselle de V. . . avoit causé de grands événemens.* 120
- LET. XX. *A Monsieur Des. . . sur ce qu'il at-  
doit la mort d'un vieux mari pour épouser  
sa Femme.* 123
- LET. XXI. *A Monsieur de P. . . sur le mariage  
du Comte d' . . . avec la fille d'un Marchand,  
à qu'il ne pouvoit faire prendre des manie-  
res de Comtesse.* 125
- LET. XXII. *Au même, sur le chagrin du Comte  
d' . . . de n'avoir que des Filles.* 127
- LET. XXIII. *A Monsieur de F. . . Il marque  
l'embarras où il est de ce qu'on le veut marier  
très-avantageusement.* 129
- LET. XXIV. *Au même. Il marque la joye qu'il  
a d'avoir trouvé le moyen de rompre son ma-  
riage.* 131
- LET. XXV. *A Monsieur de B. . . sur une Vieille  
que son Amant avoit battuë.* 133
- LET. XXVI. *A Mademoiselle de V. . . lorsqu'elle  
avoit la petite Verole, & qu'il lui avoit en-  
seigné un Remède qui la devoit empêcher d'é-  
tre marquée.* 135
- LET. XXVII. *A la même, sur l'obligation qu'elle  
lui a de n'être point marquée de la petite  
Verole.* 136
- LET.

T A B L E.

- LET. XXVIII. *A Monsieur d'A . . . Compliment sur la mort de son Beaufrere.* 138
- LET. XXIX. *A Monsieur des T . . . Il lui raconte en quel embarras est sa famille sur une Nièce qu'il a nouvellement mariée, qui ne se veut point acquiter de ses devoirs.* 139
- LET. XXX. *Au même. Mauvais succès d'un artifice dont il s'étoit servi pour réduire sa Nièce.* 141
- LET. XXXI. *Au même. Comment des vapeurs qu'a eues sa Nièce l'ont réduite.* 143
- LET. XXXII. *A Monsieur de L . . . sur le mariage d'un homme qui avoit toujours fait profession de mépriser les Femmes.* 145
- LET. XXXIII. *A Monsieur de B . . . Histoire d'un mari gouteux qui avoit retiré sa femme de la galanterie.* 147
- LET. XXXIV. *A Monsieur Des. . . Il lui conte, comment il avoit renoncé à une Femme qu'il aimoit, parce qu'elle passoit sa vie à joüer à la Bassette.* 149
- LET. XXXV. *Au même. Comment la Dame avoit été obligée de quitter la Bassette, de se mettre au lait d'ânesse, & de songer à le rappeler.* 151
- LET. XXXVI. *A Mademoiselle d'Her . . . Exhortation à se marier secrètement avec le Marquis de la F . . .* 152
- LET. XXXVII. *A la même. Conjoüissance de son mariage secret.* 155
- LET. XXXVIII. *A Monsieur le Marquis de la F . . . sur deux enfans nez à la fois, qui avoient découvert le mariage secret.* 157
- LET. XXXIX. *A Mademoiselle d'Her . . . sur*  
ce

T A B L E.

- ce qu'elle contribuoit elle-même à faire découvrir son mariage. 159
- LET. XL. *A Mademoiselle de V . . . sur le choix de l'habillement qu'on lui devoit donner dans un Portrait.* 161
- LET. XLI. *A la même, sur ce qu'on l'avoit peinte en Flore.* 162
- LET. XLII. *A la même, sur l'effet que son Portrait avoit fait sur un Seigneur Allemand.* 164
- LET. XLIII. *A la même, sur ce qu'elle étoit tombée de cheval à la Chasse.* 165
- LET. XLIV. *A la même, sur la guérison des meurtrissures que sa chute lui avoit faites.* 166
- LET. XLV. *A Monsieur de F . . . sur un laid Gouverneur qui étoit couru par les Dames de sa Ville.* 168
- LET. XLVI. *A Monsieur de La S . . . sur un homme qui se retiroit pour toujours à la Campagne avec une Femme dont il étoit fort amoureux, & qu'il venoit d'épouser.* 170
- LET. XLVII. *Au même, sur le retour de cet homme à Paris.* 171
- LET. XLVIII. *A Mademoiselle de V . . . Galanteries sur son mérite.* 173
- LET. XLIX. *A la même. Réponse aux plaintes qu'elle faisoit, de ce qu'il ne s'ennuyoit point avec elle.* 175
- LET. L. *A Monsieur le Chevalier de L . . . qui renonça à l'Ordre de Malthe, pour épouser une jolie Dévote.* 176
- LET. LI. *A Monsieur D. L. sur le mariage d'une Demoiselle pour qui on ne devoit pas apparemment prendre des vûës de mariage.* 178
- LET. LII. *A Mademoiselle de V . . . sur ce qu'elle avoit été fort sensible à l'Opéra.* 179
- LETTRES



# LETTRES GALANTES.



*A MADAME de G.*

LETTRE I.



Il y a long - tems, Madame, que j'aurois pris la liberté de vous aimer, si vous aviez le loisir d'être aimée de moi; mais vous êtes trop occupée par je ne sai combien d'autres Soupirans, & j'ai jugé plus à propos de vous garder mon amour. Il pourra arriver quelque tems plus favorable, où je le placerai. Peut-être votre Cour sera-t-elle moins grosse pendant quelque petit intervalle; peut-être serez-vous bien aise d'inspirer de la jalousie & du dépit à quelqu'un, en faisant paroître tout-à-coup un nouvel Amant. Comptez que

A

VOUS

vous en avez un de réserve, dont vous pourrez vous servir, quand il vous plaira. Je tiendrai toujours mes soins & mes vœux tout prêts; vous n'aurez qu'à me faire signe que je commence, & je commencerai. Ne dites point, que vous n'aimez de l'amour que la foule des Amans, & qu'ainsi il est tems que je vienne, parce que je ferai toujours nombre. Ayez plus d'économie & de ménage. Les Belles ont souvent vingt Conquêtes à la fois; & quand tout cela vient à manquer en même tems, figurez-vous la désolation. Gardez quelque chose pour l'avenir, j'attendrai quinze ou vingt ans, si vous voulez. Je me passerai à un peu moins d'éclat que vous n'en avez aujourd'hui; je vous relâche cette extrême vivacité dont est votre teint: aussi-bien il y a beaucoup de superflu dans votre beauté. Je ne veux que le nécessaire, que vous aurez toujours. Quand vous me donnerez le tems que je vous demande, ce n'est qu'un tems que vous auriez donné aux reflexions. Encore puis-je me flater que je vauz mieux qu'elles, & que je vous occuperai plus agréablement. Les plus petits sentiments valent mieux que les plus belles reflexions. Au lieu de rêver creux, ou de ne rêver à rien, vous pourrez rêver à moi. Adieu, Madame, jusqu'à nos Amours.

A MON-



*A MONSIEUR du T.*

LETTRE II.

On dit qu'outre votre Procès, vous avez de l'amour, & que vous aimez la Femme de votre Rapporteur. On ne prend ordinairement dans la maison de ses Juges, que du chagrin, de la haine, du dépit; & vous, vous y avez pris de la tendresse. Je ne conçois pas, comment dans un Homme qui plaide, il reste encore quelque chose qui puisse aimer; mais peut-être aussi n'aimez-vous que pour plaider mieux. Il vous est plus commode d'attendre dans la Chambre de Madame, que dans l'Antichambre de Monsieur, où vous vous promeneriez avec d'autres Plaideurs, qui vous conteroient leurs affaires, & ne vous donneroient pas la consolation d'écouter la vôtre attentivement. Vous avez bien fait de convertir en assiduez amoureuses, les facheuses assiduez qu'il falloit avoir dans cette Maison-là; & encore vaut-il mieux faire sa cour à la Dame du Logis, qu'au Secretaire. Il ne vous en coûtera pas plus pour l'un que pour l'autre; au contraire, je crois que vous y gagnez, & que les rigueurs du Secretaire auroient passé celles de la Dame, quelque vertueuse qu'elle soit. Je ris, quand je songe, que vos tendres soins ne lui demandent apparemment qu'une bonne sollicitation auprès de son Mari, & qu'elle s'applique les soupirs que vous pouf-

fez pour le gain de votre cause. Je ne doute point que vous ne mettiez sur son compte les nuits que vos affaires vous font passer sans dormir. C'est assurément un beau secret que de rendre toutes les inquiétudes d'un Plaideur méritoires en amour. Mais si vous êtes amoureux tout de bon, que vous êtes occupé! Conter vos raisons au Mari, & à la Femme, tour à tour! Parler Procès à l'un, & Galanterie à l'autre! Au sortir d'un Cabinet, où l'on a crié avec une espece de fureur, aller soupirer tendrement dans une Chambre! N'avoir que la distance de deux Appartemens, pour quitter le hideux personnage de Plaideur, & prendre l'agréable personnage d'Amant! La tête ne vous tourne-t-elle point quelquefois? Ne vous méprenez-vous point, & ne parlez-vous point de galanterie au Mari, & de procès à la Femme? Vous vous allez faire une grande habitude de vigilance. Vous avez des Rivaux d'un côté, & de l'autre des Parties, & ce sont autant de personnes dont il faut éclairer la conduite. Vous ferez bien habile, si vous empêchez, que les uns ne vous fassent quelque supercherie, tandis que vous songerez aux autres. Vous verrez qu'ils se liguèrent ensemble, & que tantôt on fera un faux rapport de vous à la Dame, tantôt on mettra une fausse Pièce dans le Procès. Adieu, Monsieur. Si vous n'aimez pas tout de bon, vous entendez bien vos affaires; si vous aimez, vous vous êtes fait bien des affaires nouvelles.

AU



## A U M E M E.

## LETTRE III.

Je ne doute point, que le compliment de condoléance, qu'il faut vous faire sur la perte de votre Procès, ne doive être accompagné d'un compliment de congratulation. Votre affaire étoit fort bonne, & vous l'avez perduë. Cela veut dire, que vous plaisiez à Madame de L. Vous n'avez que trop bien sollicité votre Rapporteur, & que trop engagé dans vos interêts une personne qui le touchoit. La justice que l'amour vous a renduë vous a attiré l'injustice du Palais. Je vous crois consolé de reste; car l'Homme galant l'emporte bien chez vous sur le Plaideur. Il n'y a que six mois que vous plaidez, & il y a vingt ans tout au moins que vous êtes galant; il étoit bien raisonnable, que vous réussissiez mieux dans le métier où vous avez plus d'expérience. Songez, que vous étiez deshonoré, si vous aviez gagné le Procès, & manqué la Dame. C'est comme si un Homme d'Epée avoit bien résolu une question de Philosophie, & s'étoit mal battu. Tous ceux, qui perdent leur Cause, ne sont pas vangez comme vous; & la Femme du Rapporteur ne répare pas toujourns les torts que le Mari leur a faits. Vous allez être plus amoureux de cette belle Dame, que vous ne l'avez encore été; la haine, que vous avez pour son E-

A 3

poux,

poux, tournera à son profit. Au reste, vous qui avez toujours été discret à l'égard des Belles, gardez vous bien de vous plaindre du Procès perdu. Vous ne sauriez parler de l'injustice du Mari, sans publier les faveurs de la Femme ; sur-tout une Requête civile seroit la chose du monde la plus indiscrete & la plus contraire aux loix de l'Amour. N'y songez seulement pas ; prenez votre parti doucement, & comptez ce que votre Rapporteur vous fait coûter, au nombre des dépenses que vous avez faites pour les Dames.



*A MONSIEUR le M. de V.*

LETTRE IV.

**P**ourquoi vous moquez-vous tant de notre Ami le Chevalier, sur ce qu'il aime une Grifette ? Vous voudriez donc qu'on ne pût entrer dans un cœur, que comme on entre dans l'Ordre de Malthe, en faisant ses preuves ? Pour moi je trouve deux beaux yeux aussi nobles que le Roi, & je ne demande point qu'ils me produisent d'autres titres, que de la vivacité & de la douceur. Croyez-vous, que je pardonne la laideur d'un visage, parce que ce visage-là fera descendu de vingt Ducs ? Point du tout. Je compte toutes les Laides pour roturieres. J'ai pourtant vû des Gens, qui dans des Personnes assez éloignées d'être belles, aimoient seulement leurs illustres Ancêtres, & les titres de leur Maison ; mais je

VOUS

vous avouë, que je n'aurois pas les sentimens assez élevez pour être amoureux d'un arbre Généalogique. Si notre Chevalier étoit dans les Pais où l'on choisit les Rois à la bonne mine, il aimeroit présentement une Princesse; mais parce qu'il est en France, il n'aime qu'une Grifette; hé bien, il n'a qu'à la prendre pour une Princesse Etrangere, qui n'est pas reconnüe. Sérieusement, si vous sentiez votre cœur sur le point de s'aller rendre à une jolie Personne, l'arrêteriez - vous pour dire, *Attendons, nous sommes contents de la beauté, mais nous n'avons pas encore examiné la noblesse?* Je suis sûr que votre cœur préviendrait bien - tôt votre examen. Le goût du Chevalier me semble fort bon. Il n'y a presque plus rien de naturel chez beaucoup de Dames du grand monde, ni teints, ni tailles, ni sentimens; la Nature s'est réfugiée chez les Grifettes, & il l'y va chercher. Tout le malheur est qu'il ne soupirera point dans des Appartemens de sept Pièces de plein-pied, & superbement meublez, & que dans toute la Maison, où sa Maitresse sera, il ne verra rien de si beau qu'elle; mais s'il a dessein de la tromper, je le condamne tout-à-fait. Les Gens comme lui font entendre d'ordinaire à ces Belles-là, qu'il n'est pas du bon air de se défendre; que ce n'est point là comme en usent les Femmes de qualité; & là dessus ces pauvres Créatures se rendent, seulement pour montrer qu'elles savent vivre. Je veux qu'on respecte la simplicité; si l'on veut être fourbe, qu'on le soit dans le grand monde, où le commerce de la fourberie est établi.



*A MADemoISELLE de C.*

*Qui étoit nouvellement venue d'Angleterre en  
France.*

L E T T R E V.

Je vous écris, Mademoiselle, dans une Langue que vous n'entendez pas encore beaucoup; mais en récompense, je vous écrirai sur une matiere que vous n'aurez pas de peine à entendre. Quand je vous dirai, que je vous trouve la plus aimable Personne du monde, je crois, que vous n'aurez pas besoin d'Interprete. Vous devriez m'entendre même en Chinois; car après qu'on vous a vûë, que peut-on vous dire autre chose? J'ai bien vû des Vaisseaux, qui, ayant presque fait le tour du monde, revenoient en France chargez de Curiositez étrangères, mais ils n'ont jamais rien apporté de si curieux que ce que le vôtre a apporté, quoiqu'il n'ait pas fait un grand voyage. En verité, ce n'est pas parce que vous venez d'un autre Pais que je vous estime tant. Fussiez-vous Françoisse, je vous estimerois encore beaucoup. Cependant il me semble, que votre petit Jargon étranger contribuë un peu au plaisir que je me fais de vous voir. Vous ne sauriez croire combien votre visage s'anime, & combien il naît de graces au moment que vous cherchez un mot. Toute l'éloquen-

ce

ce qui manque alors à votre bouche, est dans vos yeux. Je ne sai plus comment on peut aimer des personnes qui parlent François sans aucune difficulté. Au nom de Dieu, ne l'apprenez point mieux que vous ne le savez, ce seroient mille petits amours perdus. Il ne vous faut que trois ou quatre mots, qui sont d'un usage indispensable. *Aimer*, par exemple, *soupirer*, *tendresse*; avec cela vous irez loin. Que j'envie, Mademoiselle, le bonheur de celui pour qui vous bégayeriez ces mots-là!



*A MADEMOISELLE de J.*

LETTRE VI.

**M**on devoir m'oblige, Mademoiselle, à vous parler d'une chose qu'il y a longtemps que je vous cache. Je suis bien fâché de ne vous la pouvoir plus dissimuler, & d'être réduit à vous apprendre une nouvelle qui vous déplaira peut-être; mais enfin je me reprocherois de ne vous l'apprendre pas, & ma conscience en murmurerait trop. Il y a aujourd'hui justement un mois, Mademoiselle, que je vous aime. Vous prendrez cela comme il vous plaira: vous vous fâcherez, vous vous mettez en colère; pour moi, je n'ai voulu que faire l'acquit de ma conscience, après cela je ne m'inquiète de rien. Je tiens qu'il n'y a rien de plus injusté, que de voir une aussi aimable Personne que vous, sans l'aimer. L'amour est le revenu de la beauté, & qui voit la beauté

té sans amour, lui retient son revenu d'une maniere qui crie vengeance. Je ne pourrois pas dormir, si je me sentoís l'ame chargée de ce peché-là. Vous me direz, que je dois vous aimer sans vous le dire; j'entens bien votre expédient, Mademoiselle; mais vous savez que quand on paye, on est bien-aise d'en tirer quittance, ou de prendre acte comme on a payé. Je m'acquitte de l'amour que je vous dois, mais je déclare en même tems, que je m'en acquitte. Que fai-je? Vous viendriez peut-être quelque jour m'inquieter la-dessus; il n'est rien tel que de prendre ses sûretés. Vous auriez beau me dire, que je n'aurois rien à craindre. Mon Dieu, on ne fait ce qui peut arriver; vous changerez peut-être d'humeur. Enfin, il est sûr que quand vous saurez que je vous aime, il n'y aura rien de gâté.



A L A M E M E.

L E T T R E VII.

**V**ous vous êtes bien gendarmée de ma déclaration, vous êtes bien satisfaite de vous-même, votre vertu a fait son tintamarre; mais voulez-vous gager, qu'au bout du compte vous m'aimerez? Oui, vous m'aimerez; je fai bien ce que je dis, je fai bien ce que je sens, qui me répond que je me ferai aimer. N'ayez point si bonne opinion de votre indifférence: j'ai de la constance pour vaincre quatre indifférences comme la vôtre. Le tems  
ne

ne me coûte rien, en fait d'aussi jolies Personnes que vous. Faut-il des années? Hé bien des années, soit. Je n'ai rien de plus agréable à faire. Vous ne m'accorderez aucunes graces? Je vous jouerai le tour d'aimer jusqu'à vos duretez. Vous ne me ferez que des graces très-legeres? Elles me paroîtront d'un très-grand prix, parce qu'elles partiront de vous. Vous m'opposerez des Rivaux? Je les ferai tous déserter par mes assiduitez, & par le désespoir, où je les mettrai de vous pouvoir rendre autant de soins que moi. Enfin prenez tel parti qu'il vous plaira; je ferai enrager votre indifférence, & après bien du tems, comblée de services, de fidélité, de tendresse, de respect, vous ne saurez plus de quel côté vout tourner, & il faudra que vous m'aimiez par lassitude. Ce qu'il y aura d'admirable, c'est que quand vous m'aimerez, je ne vous en aimerai pas moins. Vous allez compter cela pour rien, mais sachez, que c'est une grande promesse que je vous fais. Vous vous imaginez, vous autres Belles, qu'il ne faut faire aucune difficulté de laisser là vos Amans des années entieres sans les aimer, & après cela vous vous avisez quand il vous plait d'aimer à votre tour; mais qu'arrive-t-il? Ils ont commencé d'aimer plutôt que vous, ils finissent plutôt, & vous achevez la carrière toutes seules. Vous n'aurez point cet inconvenient-là à craindre avec moi. J'aime fort bien, quoique je sois aimé. Si vous ne m'en croyez pas, c'est un point de fait qui git en expérience. Eprouvez le.

**A LA**



## A L A M E M E.

## L E T T R E V I I I.

**D**epuis que je suis votre Amant déclaré, j'ai fait bien du progrès auprès de vous. Vous ne voulez plus être un moment seule avec moi, vous ne me recevez plus à votre toilette, vous ne souffririez pas, que je vous eusse pris le bout du doigt. Bon, Mademoiselle, cela va bien, j'avance. Vous me retranchez toutes les faveurs que vous m'accordiez par nonchalance ou par mégarde; je n'aurai plus rien qui ne signifie quelque chose. Il est vrai, qu'il faut retourner sur mes pas, & que vous me remettiez au beau commencement: mais n'importe. Par la voye que j'avois prise, on avance beaucoup d'abord, & on est après tout étonné qu'on n'avance plus du tout; au lieu que par la nouvelle voye que vous me faites prendre, on avance très-lentement, mais on avance toujours. Il n'est rien tel que les méthodes regulieres. Voyez, où en sont Cyrus & Aronce au commencement du premier Tome; cependant ces Heros-là, avec leurs pas de Tortuë, ne laissent pas d'arriver au douzième. J'ai seulement un petit conseil à vous donner. On voit, que vous me traitez plus mal qu'à l'ordinaire, & on devine par là que je vous aime, & qu'il doit y avoir quelque chose entre vous & moi. Vous pourriez même me traiter si mal, qu'on croioit que

vous

vous m'aimeriez. Ne publiez point notre commerce, Mademoiselle, je vous en conjure. Ayez devant le monde plus de discrétion que vous n'en avez, & faites-moi quelques faveurs qui sauvent votre réputation. Est-ce à moi à être plus discret que vous? Est-ce aux Hommes à faire ces sortes de prières-là aux Dames? Admirez, s'il vous plait, combien je suis éloigné d'avoir les maximes ordinaires. D'autres qui ménageroient moins l'honneur des Belles, vous prioient de leur continuer vos rigueurs; mais pour moi, je ne suis point de ces Fanfarons-là.

*A L A M E M E.*

## LETTRE IX.

**J**e vais m'éloigner de vous pour quelque tems, Mademoiselle, c'est-à-dire, que je vais vous aimer plus que je n'ai encore fait. L'absence a pour moi cette propriété-là, qu'elle n'a, je croi, pour personne; elle m'attendrit. Je me figure toujours les Gens que je ne vois point, les plus aimables du monde, & je ne manque point à être content d'eux. Vous vous présenterez à moi sensible, reconnoissante. Je m'imaginerai, que si je vous voyois, vous auriez cent petites bontez pour moi; je serai plus charmé de votre idée sur cet article-là que je ne l'ai jamais été de vous-même. Si vous prétendiez par votre sévérité vous établir chez moi un caractère d'Heroïne, en verité vous per-

perdriez bien votre peine; dès que je ne vous voi plus, il ne me souvient point de vos rigueurs. J'ai une imagination douce, qui ne s'accoutume point à se les représenter, il faut que je les voye, pour les croire. Je sai bien qu'à mon retour, vous travaillerez fortement à redresser le mauvais pli que mon imagination aura pris; mais toujours j'aurai eu malgré vous un peu de bon tems pendant l'absence. Je serai trop heureux, si je ne fais pas la folie de revenir le plutôt que je pourrai. Si vous voyez ma fidelité avec quelque plaisir, je vous promets, que je vous serai encore plus fidelle absent que présent. Je ne puis rien voir de si aimable que votre idée, purifiée de vos défauts, & je n'aurai qu'elle dans la tête; mais quand je vous voi rigoureuse au dernier point, je puis voir quelque chose qui par cet endroit-là vaille mieux que vous. Je ne veux point vous tromper; je ne vous aime que parce que je ne connois rien de plus digne d'être aimé; & du jour que j'aurois découvert ailleurs plus de mérite, ne comptez plus sur moi. J'ai bien exactement calculé, si ce que vous avez d'esprit & de beauté par dessus les autres, recompensoit le moins de tendresse que vous avez. J'ai trouvé, qu'il le recompensoit; & sur cela je me suis mis à vous aimer. Je ne sai pourtant, s'il ne se pourroit pas rencontrer quelque Personne qui aimât assez bien, pour regagner par là les autres avantages que vous auriez sur elle; en ce cas-là, je vous avertirois, qu'il faudroit prendre garde à vous; car enfin il ne faut pas vous imaginer, qu'il n'y ait au monde que la beauté & l'esprit qui touchent; la tendresse vaut

vaut

vaut encore son prix, & il est écrit en grosses lettres sur mon cœur, comme sur la Pomme de Discorde, *A la plus aimable.*



*A L A M E M E.*

LETTRE X.

**N**e savois-je pas bien, que l'absence étoit fort contraire à la tranquillité de mon cœur? Je n'ai jamais été plus rempli de vous. Je veux en parler à quelque prix que ce soit, & sur le chemin même, je mourois d'envie de trouver quelqu'un qui vous connût. Le premier jour de mon voyage je ne rencontraï personne, & je ne pus faire autre chose que semer toute la route des soupirs qui retournoient sur mes pas. Le lendemain je joignis un Cavalier, dont le bon air & la bonne mine me firent espérer, qu'il seroit Homme à vous connoître. Après que nous eûmes épuisé les lieux communs des Voyageurs, je lui demandai, d'où il venoit; il venoit de . . . aussi bien que moi. J'espérai beaucoup. Je le mis en termes généraux sur le chapitre des Dames de la Ville, je me plaignis, qu'il n'y en avoit pas une seule qui pût passer pour belle; & cela, comme vous voyez, pour l'engager à me dire le contraire, & à vous nommer; mais mon Homme ne vouloit entrer dans aucun détail. Il est vrai, qu'il me parloit toujours agréablement, & avec beaucoup de politesse. Enfin plein de l'impatience de venir à mes fins, je lui nom-

me

me, comme une belle Personne, Mademoiselle de V . . . & lui demande, s'il la connoissoit. Il me dit qu'il l'avoit vuë, me voilà plein d'espérance. Je vous nomme; il ne vous connoissoit point, & il me dit pour ses raisons qu'il n'avoit fait que passer par . . . & n'avoit vu que par hazard Mademoiselle de V. Alors je donne un coup d'éperon, & le laisse là. Il vint dîner à la même Hotellerie où j'étois déjà arrivé; je ne voulus point le revoir. J'avois bien affaire de sa conversation, quelque agréable qu'elle fût, puisqu'il ne parloit point de vous. J'ai été plus heureux à ma Campagne. J'ai trouvé dans ces Déserts éloignez le Baron de . . . que vous connoissez un peu. Je lui ai fait croire, qu'il étoit amoureux de vous pour avoir occasion de lui en parler souvent. Je lui porte votre santé avec un souris fin & malicieux; & il la reçoit de même. J'avouë, que j'achete un peu cher le plaisir de parler de vous. Tout le mérite de cet Homme-là consiste à se connoître en Bêtes. Il n'a dans l'esprit que ses Chiens & ses Chevaux, & je vous assure, que j'ai souvent peine à lui faire quitter cette matière-là, pour le mettre sur votre chapitre. Aussi je ne lui demande presque pas de réponse; il me suffit, qu'il m'écoute; & au fond le Baron vaut encore mieux qu'un Echo, ou un autre sourd. Quand je ne l'ai point, j'ai de grandes Allées sombres, qui sont extrêmement dangereuses pour un Amant; elles inspirent des rêveries pernicieuses, & c'est une chose mortelle que le souvenir de votre beauté fortifié de ces Allées-là. Il y est encore venu des Rossignols, avec qui assurément vous vous en-

en-

entendez. Vous me les avez envoyez, afin qu'ils m'enfonçassent la tendresse dans l'ame par leurs Chançons. Ils les chantent si bien, qu'il faut qu'ils les ayent apprises de vous. Je suis d'une foiblesse étrange; je n'oserois plus entendre un Ruisseau qui gazouille, que cela ne m'aille au cœur. Quelquefois dans mes promenades, en m'entretenant avec votre idée, je la tutaye, & je dis: *Quand te reverrai-je? Quand m'aimeras-tu?* N'en foyez point scandalisée. Votre idée m'est devenuë extrêmement familiere, & d'ailleurs on vit librement à la Campagne.



A MONSIEUR C. . .

LETTRE XI.

**E**st-il vrai, Monsieur, que vous perdez l'esprit? On nous dit, que vous devenez Philosophe, mais d'une Philosophie la plus extraordinaire du monde. Vous ne croyez plus, qu'il y ait de Couleurs; vous soutenez, que les Bêtes sont des Machines comme des Horloges; enfin vous renversez tellement toutes choses, que l'on ne fait plus, où l'on en est. J'en parlois l'autre jour à Madame de B. . . qui est fort de vos amies, & qui en verité a bien regret à votre Raison. Elle étrangleroit Descartes, si elle le tenoit. Aussi faut-il avoüer, que sa philosophie est une vilaine Philosophie: elle enlaidit toutes les Dames. S'il n'y a point de Couleurs, il n'y a donc point de teints; & que deviendront les Lis & les Roses

B

ses

ses de nos Belles ? Vous aurez beau leur dire, que les couleurs sont dans les yeux de ceux qui les regardent, & non dans les objets. Les Dames ne veulent point dépendre des yeux d'autrui pour leur teint, elles veulent l'avoir à elles en propre; & s'il n'y a point de couleur la nuit, Mr. de N. . . est donc bien attrapé, qui est devenu amoureux de Mademoiselle D. L. G. sur son beau teint, & l'a épousée? Il seroit fort fâcheux pour lui, de croire tenir le plus beau blanc, & le plus bel incarnat du monde; & de ne tenir rien. Nous fîmes encore un raisonnement Madame de B. . . & moi, qui assurément vous embarrassera. Vous dites, que les Bêtes sont des Machines, aussi bien que des Montres? Mais mettez une Machine de Chien & une Machine de Chienne, l'une auprès de l'autre, il en pourra resulter une troisième petite Machine; au lieu que deux Montres seront l'une auprès de l'autre toute leur vie, sans faire jamais une troisième Montre. Or nous trouvons par notre Philosophie, Madame de B. . . & moi, que toutes les choses, qui étant deux ont la vertu de se faire trois, sont d'une noblesse bien élevée au dessus de la Machine. Nous vous donnons du tems pour nous répondre; nous savons bien, qu'il faudra que vous consultiez vos Livres. Madame de B. . . vous avertit par moi, que quand vous viendriez ici, elle ne vous recevra point chez elle, si vous ne faites réparation à son teint; & moi je vous assure, que je suis une Machine montée à vous estimer, & à vous aimer toujours.

A MA-



## A MADAME D. . .

*Qui pretendoit avoir entretenu quatre heures un  
Esprit familier, qui parloit par la bouche d'u-  
ne petite Fille, à laquelle il s'etoit attaché.*

## LETTRE XII.

Je commence, Madame, à connoître les  
Gens de l'autre monde, ils ont les mêmes  
goûts que ceux de ce monde-ci, ils recher-  
chent votre conversation aussi-bien que nous.  
Nous pourrez-vous bien souffrir, nous autres  
simples Mortels, après vous être accoûtumées  
aux Esprits? Ils vous distinguent de la manie-  
re du monde la plus honnête. D'ordinaire  
ces Messieurs-là sont brusques; ils ouvrent vos  
rideaux, tirent votre couverture, vous don-  
nent quelques soufflets, & on ne fait ce qu'ils  
deviennent. Ils démeubleront toute une  
Chambre sans dire pourquoi; enfin je n'avois  
jamais été content de leur procédé, & je  
trouvois, qu'ils ne venoient ici que pour faire  
des tours de laquais, où le plus souvent il n'y  
avoit pas le mot pour rire. Aussi y en a-t-il  
quelques-uns d'entr'eux, qui se rangent vo-  
lontairement à l'Ecurie, & ne se jugent di-  
gnes que de panser les Chevaux. Mais enfin  
il s'est trouvé un honnête Homme d'esprit,  
qui sans battre, ni faire de vacarme, a bien  
voulu entrer dans une conversation réglée. Et  
dans quelle conversation? dans une conversa-  
tion

tion de quatre heures. Il faut que vous ayez bien du merite. Ces gens - là n'ont jamais dit quatre paroles suivies. Ils ne font que donner des nasardes, parce qu'ils ne daignent entretenir personne; & vous ils vous entretiennent quatre heures. Vous êtes la premiere, qui ayez eu un tête-à-tête tranquille avec un esprit, lui dans son Fauteuil, & vous dans le vôtre. Mais voyez, comme cet Esprit fait vivre; il n'a osé d'abord s'adresser à vous, il s'est attaché à une petite fille par la bouche de qui il vous a entretenuë. Il me semble, que je voy quelque'un de vos Amans, qui commence par gagner votre Demoiselle. Assurément l'Esprit a de grandes déclarations à vous faire, puisqu'il prend ces voyes-là. Il ne vous a encore parlé que de matieres generales, pour ne vous pas effrayer. Vous dites, que vous n'avez rien su tirer de lui sur les affaires de l'autre monde: & mon Dieu! je voy bien sa politique; vous êtes assez aimable pour lui faire trahir tous les secrets du pais d'où il vient, mais il veut vous vendre ces confidences-là un peu cher, j'avoüe, que j'en ferois autant en sa place. Du moins, vous l'aurez bien interrogé sur ce monde-ci. Je croi vous tenir assez au cœur, pour me flater, que vous lui aurez demandé de mes nouvelles, & que vous aurez voulu savoir de lui la verité de tout ce que je vous proteste. Il n'aura pas manqué de vous dire, que j'en proteste autant à bien d'autres; qu'une véritable passion & moi, nous sommes des choses incompatibles; que je ne saurois aller audelà de l'amitié un peu égayée, mais je vous prie très-humblement de ne l'en croire pas; l'Esprit

prit est jaloux de moi. Il fait, que je vous aime plus qu'il ne fait, & il veut me détruire. On est bien malheureux, quand on a des ennemis cachez comme lui. Je ne doute point, qu'il n'oublie pour moi la politesse qu'il a eue pour vous; & qu'après vous avoir entrevuë fort galamment, il ne vienne m'insulter avec toute l'incivilité, qu'ont accoûtumé d'avoir ceux de son espece. Mais j'espere du moins, que vous reconnoîtrez bien ce qui le fera agir, & que les coups qu'il me donnera prouveront autant à mon avantage, que mes soins & mes assiduites. Je ne m'attendois pas, que vous me fissiez des Rivaux, qui pussent venir déménager ma Chambre toutes les nuits, jeter tous les meubles par les fenêtrés, & me rouër peut-être de coups, fans que je fusse en pouvoir de m'y opposer; voilà ce que c'est que de m'être adressé à une Dame trop aimable. L'Esprit quittera bientôt assurément la petite Fille, qui lui sert de prétexte, & s'attachera à vous-même; mais fût-il ici, je lui dirois en sa présence, que quand il parlera par votre bouche, on ne s'apercevra point, que vous y ayez rien gagné.



*A MADAMOISELLE de J...*

LETTRE XIII.

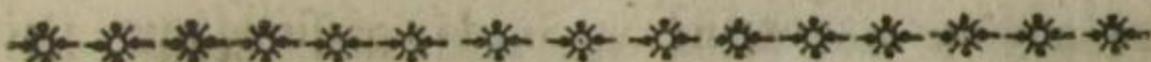
**O**n a bien raison de dire, Mademoiselle, que le mystere est un assaisonnement très-

B 3

neces-

nécessaire à l'amour. Si la passion que j'ai pour vous étoit moins connue, un Procès que j'ai ici en iroit bien mieux. Je plaide contre mon Receveur, & je voy bien, qu'il se moque de mes poursuites. Il cherche à gagner toujours du temps, parce qu'il connoit, que je vous aime, & qu'il est persuadé, que j'aurai la foiblesse de retourner bientôt à . . . pour vous voir. J'ai beau faire le méchant, il n'en tient compte. C'est grande pitié, Mademoiselle, qu'il faille essuyer vos mépris, & ceux de mon Receveur! Il faut que cet Homme-là ait pris de vos memoires, tant il vous imite en tout. Il fait bien en sa conscience ce qu'il me doit, & il a pris une forte resolution de ne me rien payer. Il me chicane de toutes manieres sur les moindres choses; il m'engage dans des procédures, qui ne finiront de dix ans, suivant le train qu'elles prennent; la bonne foi que j'ai avec lui ne le touche point, il ne songe qu'à trouver l'occasion de me faire une tromperie. Du moins ce que j'espere, c'est que le jugement que j'obtiendrai contre lui, sera valable aussi contre vous; il sera tout-à-fait en cas pareil, & vous n'aurez rien à y répondre. Je m'en vais presser mon Homme vivement, non pas à cause des quatre mille Ecus qu'il me doit, mais à cause de la tendresse que vous me devez. Je m'animerai beaucoup davantage contre lui, & lui fezai moins de quartier, parcequ'il vous représente.

A L A



## A L A M E M E.

## LETTRE XIV.

Je m'apperçois de ce que vous m'avez mandé, Mademoiselle, que vous entreriez dans les interêts de mon Receveur, & que vous solliciteriez pour lui. Comme vous ne cherchez tous deux qu'à prolonger les affaires, vos Juges viennent de vous accorder un délai d'un temps infini. Vous allez triompher; mais j'ai trouvé un moyen de me vanger de vous. Je vais désormais partager mon temps entre mon Chicaneur & ma Chicaneuse. Le loisir, que l'un me laissera, je l'employerai à agir contre l'autre. Je prévoiy, que vous m'allez donner bien de l'exercice. Dès que je serai auprès de vous, vous me ferez rappeler par votre Associé, qui me donnera quelque assignation; & quand j'en serai à poursuivre l'Associé, il saura bien me faire lâcher prise en vous obligeant à me mander quelque chose de tendre, qui me fera aussi-tôt voler vers vous. Mais il n'importe, je m'aguerrirai, & deviendrai un si impitoyable Plaideur, que vous aurez sujet de trembler au moindre avantage que j'aurai sur l'un de vous deux. J'aimerois mieux que ce fût vous, sur qui je commençasse à en avoir, car je vous trouve encore plus obstinée que mon Receveur; & je croi, que votre exemple auroit plus de pouvoir sur lui, que le sien n'en aura sur vous. Si vous

me payiez mes soins que vous avez reçus, il verroit bien, qu'il ne pourroit pas se dispenser de me payer mon argent qu'il a reçu aussi. Ainsi je vais travailler à obtenir de vous quelque chose qui le puisse convaincre, & je lui ferai aussi-tôt signifier les faveurs que vous m'aurez faites. Il me seroit commode de terminer les deux affaires tout d'un coup, tandis que je serai auprès de vous, & de n'être plus obligé de retourner plaider à une Jurisdiction de Campagne; je vous assure, que vous m'allez retrouver par cette raison-là plus ardent & plus passionné que jamais; & vous serez peut-être la première, que serez contente des effets de l'absence.



A L A M E M E.

LETTRE XV.

Je vous trouvai hier, Mademoiselle, plus belle & plus brillante que jamais. Je ne sai, si vous êtes embellie en effet, ou si c'est mon imagination qui vous a embellie. Voilà ce que c'est que d'aimer trop, on ne fait jamais bien au juste la verité des choses. De bonne foi je douterois quelquefois, que vous fussiez aussi aimable que vous me paroissez, si je n'entendois dire à bien des Gens, que vous l'êtes véritablement. Vous pourriez être laide que je ne m'en appercevrois pas, car je vous aime jusqu'à la folie. Aussi quand je commençai à vous aimer, comme je sentoie que je devois

me

me défier de mon jugement sur votre chapitre j'allai demander à tout le monde, s'il étoit vrai, que vous eussiez les grands yeux vifs; l'agréable bouche, & l'air fin que je vous voyois; on me dit, qu'il n'y avoit à tout cela aucune illusion, & sur cette réponse, je laissai faire à mon cœur ce qu'il voulut. Quand j'y songe pourtant, je trouve, qu'il vaudroit mieux pour moi, que vous ne fussiez belle que par mon imagination, que de l'être effectivement. Dieu fait, avec combien de plaisir vous recevriez un amour qui vous embelliroit; si vous ne m'aimiez pas, je vous rendrois tout d'un coup votre première laideur, en cessant de vous aimer. Mais vous seriez bien fâchée de me devoir votre beauté, car il faudroit que vous n'en fîssiez d'usage que pour moi, & ce n'est pas là votre compte. On est bien malheureux, que vous agrémens ne doivent rien à personne, cela vous rend trop fière. Je ne sai pourtant, si ceux que je vous trouvaï hier, ne vous étoient point inspirez par quelqu'un. Il est sûr, que vos yeux n'étoient pas tout-à-fait au même état que je les avois laissez, quand je partis. Il y avoit quelque chose de changé; un certain brillant, un feu plus doux, qui me parut de fort mauvais augure pour ma passion; car ce feu & ce brillant étoient venus pendant mon absence. Je vous défie d'aimer que je ne m'en apperçoive. Helas on dit, que l'œil du Maître est nécessaire par tout, mais l'œil de l'Amant l'est encore bien davantage; j'ai été éloigné deux mois, & voilà les fruits de mon éloignement. Si j'eusse été ici, j'eusse bien empêché vos yeux de devenir plus vifs; il me semble même, que je les surpris en flagrant-

B 5 délic

délit avec un Cavalier qui étoit chez vous, il vous regardoit, & vous le regardiez. Je veux un peu examiner de près cette affaire-là, mon cœur m'a dit, que j'ai un Rival, mais je ne croi pas legerement mon cœur; car il me dit, par exemple, que vous devriez m'aimer, & cependant, m'aimez - vous ?



*A L A M E M E.*

L E T T R E X V I.

**J**e ne doute plus que je n'aye un Rival; il se déclara hier par la mauvaise humeur, où il fut de me voir long - tems chez vous. J'admire comme vous avez pris votre tems juste, pendant mon absence, pour vous faire aimer de lui. Je gage, que si j'eusse été present il n'eût jamais osé songer à vous; il eût veu, de quelle maniere je vous aime, & il n'eût pas crû pouvoir vous aimer autant. Aussi comme vous savez que j'épouvante ceux qui voudroient s'engager à vous, vous profitez de mon éloignement pour faire des conquêtes; mais je vais me montrer à mon Rival avec toute ma passion. Du moins s'il a votre cœur, j'empêcherai, qu'il ne l'ait à bon marché; peut-être l'inclination que vous eussiez eüe pour lui, eût été cause, que vous n'en eussiez exigé qu'une tendresse legere, & que vous eussiez supplée par votre bonté, ce qui eût manqué à son amour. Mais quand il verra le mien, il faudra bien qu'il tâche à l'égalier, & il auroit honte d'être préféré à un Homme qui vous aimeroit plus que lui. Ainsi par  
mes

mes soins & mes assiduez, je pousserai votre cœur au plus haut prix qu'il se pourra, & vous m'aurez l'obligation d'être plus tendrement aimé par le Rival que vous venez de me donner. Si vous étiez bien raisonnable, vous me tiendriez compte, non seulement de mon amour, mais encore du sien. J'aurois droit de vous demander cette double reconnoissance : cependant comme je veux être généreux, je consens, que vous ne me payiez que ma tendresse, & que pour celle de mon Rival, vous n'y songiez point du tout.



## A L A

## J E U N E A N G L O I S E.

## L E T T R E X V I I.

**I**l court un bruit de vous, Mademoiselle ; on dit, que vous êtes aimée d'un Cavalier Anglois & que vous n'êtes pas mal disposée pour lui. Vous moquez-vous ? Faloit-il passer la Mer pour venir aimer un Anglois en France ? Quel profit tirerez-vous de votre voyage ? Voilà ce qui fait souvent qu'on perd la peine qu'on a prise d'aller dans des Pais étrangers, on n'y voit que des Gens de sa Nation. Eh, du moins donnez-nous le tems que vous passerez chez nous. Je voi bien, que l'Angleterre a grand peur, que vous ne lui échapiez, puisqu'elle vous tient toûjours par un Amant Anglois. Mais vous faites une insulte cruelle à la France, dont vous venez  
mépri-

mépriser tous les Cavaliers. Prenez garde a vous, la France n'est point aujourd'hui sur le pied qu'on se moque d'elle; & moi qui vous parle, j'ai tant de zele pour ma Patrie, que je n'épargnerai rien pour la vanger de vous. Je puis vous dire ce que dit Scévole à Porfenna: *Si je manque mon dessein, nous sommes encore trois cens de la même conjuration.* Soyez sûre qu'on ne vous laissera point de repos. Vous avez répondu à ceux qui vous reprochoient le Cavalier Anglois, que vous l'aimiez pour la commodité de lui parler & de l'entendre; mais en verité cette raison-là n'est pas valable. Votre Anglois n'entend que ce que vous lui dites, mais un François entendroit cent choses que vous ne lui diriez pas; il liroit dans vos yeux ce que l'autre attend que votre bouche lui dise. D'ailleurs je vous donne ma parole, qu'en moins de rien vous sauriez notre langue; elle n'est fort difficile que pour les Personnes qui n'aiment point; mais dès qu'on aime un François, la langue François est aisée. Les Etrangers l'en estime-roient moins, s'ils savoient cela; c'est pour-quoi on ne dit pas ce secret à tout le monde. On les fait passer par des Grammaires, & par des Méthodes qui ne finissent point. Mais pour vous, on vous eût fait la grace de vous abre-ger ce chemin. Ecoutez, il est encore tems, apprenez un peu de François avec moi.

A M A.



*A MADEMOISELLE de L. M.*

LETTRE XVIII.

J'apprens avec bien du plaisir, Mademoiselle, que vous êtes sur le point de quitter votre Religion. Nous regardons avec beaucoup de pitié nos pauvres Freres errans; mais j'en avois une route particuliere pour une aimable petite Sœur errante comme vous. J'étois tout-à-fait fâché de croire que votre ame au sortir de votre corps, ne dût pas trouver une aussi jolie demeure que celle qu'elle quittoit; mais enfin vous me délivrez de cet article de ma créance, & de bonne foi, je me sens soulagé. Je vous assure, que le Troupeau, d'où vous vous étiez égarée, vous recevra fort agréablement, & que vous y tiendrez bien-tôt le rang de Brebis favorite. On m'a mandé qu'après avoir abjuré votre heresie, vous abjureriez aussi votre indifférence en faveur de Mr. le Marquis de C. . . C'est bien fait de quitter toutes vos erreurs en même tems, & de prendre tout d'un coup toutes les opinions saines. Après cela vous serez toute renouvelée, nouvelle Catholique, nouvelle mariée, nouvelle doctrine dans l'esprit, nouveaux sentimens dans le cœur. Voyez l'obligation que vous aurez à l'Eglise; dès que vous l'aurez reconnuë pour votre Mere, elle vous fera voir par experience, ce que c'est que le Sacrement de Mariage, que vous autres Hérétiques vous obstinez à ne pas reconnoître  
pour

pour un Sacrement. Elle ne peut pas vous convaincre de vos erreurs d'une manière plus douce, ni en même tems plus forte. Vous avouerez fans doute, que vous aviez grand tort de contester au Mariage la dignité que nous lui donnons; & que quand il n'y auroit que cet article-là, il ne seroit pas pardonnable d'être Calviniste. Je ne veux pas entrer plus avant dans ce point de controverse, Mr. le Marquis est plus savant Théologien que moi, & il vous en instruira mieux. Après ce qu'il vous enseignera, vous pourrez disputer en Sorbonne. Il a fait en vous convertissant un trait d'une grande habileté; il a accommodé les interêts de la Religion & les siens; il s'assure mille plaisirs avec vous, & il faudra encore qu'en l'autre monde on lui tienne compte de ces plaisirs-là. On le récompensera d'avoir passé sa vie avec une très-jolie Personne. J'attens avec impatience, Mademoiselle, les deux cérémonies, après quoi vous serez à nous & à Mr. le Marquis. Je le nomme le dernier: car, ne lui en déplaise, vous appartiendrez à tous les Catholiques avant que de lui appartenir. Il est vrai, que le dernier, à qui vous appartiendrez, sera celui à qui vous appartiendrez le mieux. Nous autres, nous ne vous regardons que du côté de votre ame; mais lui, il n'est pas persuadé qu'une Personne consiste en une ame toute seule, & il croiroit ne vous aimer qu'à demi, s'il ne vous aimoit que par là. Je ne tiens pas son opinion mauvaise; & s'il étoit permis, bien d'autres vous aimeroient d'une manière aussi parfaite que lui.

A MA-

*A MADAME de P.*

## LETTRE XIX.

**V**ous êtes bien rigoureuse, Madame, de ne vouloir point consentir au dessein de Mr. de S. . . pour Mademoiselle votre Fille. Vous dites, que vous n'approuvez point un Mariage entre deux personnes qui sont issus de Germain; mais croyez-vous, que ce soit-là un obstacle pour la tendresse? Quoi! voulez-vous, que Mr. de S. . . trouve Mademoiselle de P. . . moins aimable, parce qu'il est Fils du Cousin Germain du Pere de Mademoiselle de P. . .? Ce raisonnement-là vous paroît bien fort, mais la beauté n'est-elle pas encore plus forte? A-t-on toujours sa genealogie devant les yeux & lorsqu'on voit une Personne touchante, s'avise-t-on de penser qu'on a un Bisayeul commun avec elle; en verité le souvenir du Bisayeul est bien loin, quand l'arrière-petite-fille est présente avec tous ses agrémens. Que reprochez-vous à Mr. de S. . .? Il est trop bon Parent, au lieu d'amitié il a de l'amour; il s'est mépris; voilà un grand malheur. Si c'est la devotion qui vous tient, songez, que tous les Gens de l'ancien Testament n'étoient amoureux que dans leur Tribu; & que mille six cens soixante & quinze ans plutôt, Mr. de S. . . eût été obligé en conscience, d'aimer Mademoiselle votre Fille. Il est vrai, que les choses ont changé, mais aussi on vous prie seulement de trouver bon  
que

que l'on demande le consentement de Rome sur cette affaire. Vous savez, qu'on y permet les Mariages entre des Parens, quand leurs biens sont tellement embrouillez les uns avec les autres, qu'ils ne se pourroient séparer sans de grands Procés. Veritablement Mr. de S. . . & Mademoiselle de P. . . n'auront pas cette raison à alléguer; mais ce qui vaut bien autant, ils diront, que les affaires de leurs cœurs sont tellement embrouillées les unes avec les autres, qu'il n'y a pas moyen de les séparer. Si Mademoiselle votre Fille étoit une Héritiere en laquelle le nom finit & qu'elle eût tout le bien de la Maison de S. . . vous auriez regret, que ce bien-là fortit de la Famille, & vous tâcheriez à obtenir une dispense, pour la faire épouser à un Parent d'une autre branche. Mais présentement elle a de la beauté & des agrémens, qui sont plus rares que le bien, & qui sortiroient de la Famille pour n'y rentrer peut-être jamais. Pour moi, qui ai l'honneur de vous appartenir, quoique ce ne soit que par femmes, je ne laisse pas de m'intéresser extrêmement à la beauté de la Maison de P. . . N'allez point, je vous prie, embellir une Famille Etrangere, en donnant Mademoiselle de P. . . à un autre qu'à Mr. de S. . . ni peut-être enlaidit votre Famille, en obligeant Mr. de S. . . à faire un autre choix. Voyez, combien toute la Maison de L. . . est laide: il lui faut plus d'un Siecle pour en revenir. Profitons de cet exemple, puisque nous tenons de la beauté chez nous, prenons soin de l'y conserver.

A MON-



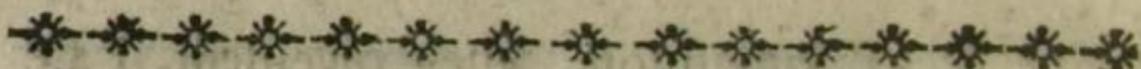
## A MONSIEUR de S.

## LETTRE XX.

J'apprens avec toute la joye imaginable, mon cher Cousin, que votre Dispense est obtenüe, il ne vous en a coûté que quelque petite somme d'argent, avec laquelle vous avez réparé le malheur d'être parent de Mademoiselle de P. . . On a déclaré, qu'elle pouvoit désormais ne vous regarder plus comme un Homme de sa Famille, & vous traiter en Etranger. Mais qu'est-ce que vous traiter en Etranger? C'est être toute à vous, & ne vous refuser rien. Je voudrois bien être Etranger à ce prix là. Vous qui n'êtes plus son parent, vous serez bien distingué de ces Malheureux qui le sont encore. Jouissez de la Dispense que Rome vous a donnée, mon cher Cousin; mais songez, à quoi elle vous engage, & faites bien voir, que ce n'est pas envain, que la Capitale du monde s'est mêlée de vos affaires. Une permission venue de si loin doit opérer de grands effets ici. Sur tout, levez à Madame de P. . . tout le scrupule qu'elle pouvoit avoir de vous donner Mademoiselle sa fille, & persuadez-la, qu'elle ne pouvoit trouver un autre Gendre, qui fît aussi bien l'acquit de sa conscience dans le Sacrement, car il la faut prendre par les endroits de dévotion.

C

A MON.



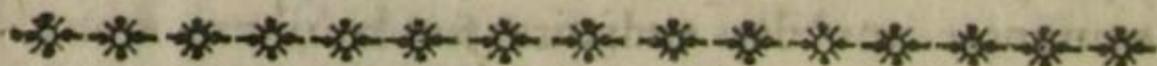
A MONSIEUR le C. D. L. R.

LETTRE XXI.

Ne me demandez point, par où j'ai su tout ce que je vais vous dire, il suffit que je le fai, & que je puis vous donner de bons conseils. Vous aimez, & vous êtes aimé; mais vous avez une sorte de tendresse si propre à faire finir bien vite celle que l'on a pour vous, que je vous assure, que vous ne ferez pas encore aimé dans deux mois. Vous ne perdez pas de vuë votre Maîtresse, vous ne la quittez pas un moment; s'il vient quelqu'un chez-elle, vous lui faites bien sentir, qu'il vous interrompt; pendant des journées entières que vous la voyez, vous ne lui parlez que de votre amour, & vous lui en parlez d'une manière toujours languissante & passionnée. Encore un coup, si vous êtes aimé dans deux mois, je crierai miracle. La Dame a présentement des forces pour vous suivre; mais vous aurez bien-tôt épuisé tout ce qui est dans son cœur; & vous serez tout étonné, qu'il ne lui fournira plus rien pour vous. On n'a de part & d'autre qu'une certaine mesure de tendresse; il la faut ménager; ceux qui ne savent pas aimer, la prodiguent imprudemment. On se plaint des absences, & on ne fait que son devoir quand on s'en plaint; cependant pourvu qu'elles ne soient pas trop longues, elles font tous les biens du monde aux Amans. Elles renouvellent un amour qui vieilliroit

liroit; & s'il languissoit, elles réveillent. Ce seroit à la verité, pousser la chose un peu loin, que de se procurer des absences tout exprès; mais enfin lors que le hazard nous en procure, nous devons pester contr'elles, & soupçonner en même tems, que nous pourrions bien leur avoir de l'obligation. Vous faites mal de vous servir de toute la liberté que vous avez de voir votre aimable Maîtresse à toute heure, & des journées entieres. Ce que vous gagnez par une si grande assiduité, vous le perdrez sur la durée de votre commerce. Vous ramasserez en un jour, ce qui pourroit être répandu dans toute une semaine. C'est une autre faute de la même espece, de ne parler que d'amour à ce que vous aimez. Quelque plaisir qu'on prenne à entendre le détail de vos sentimens, il est impossible, que vous ne tombiez dans une infinité de redites, & les redites ont un droit d'ennuyer qu'elles ne perdent jamais. Je gage qu'au sortir d'avec vous, la Dame, peut-être sans s'en appercevoir, respire & reprend haleine. L'art des conversations amoureuses, est qu'elles ne soient pas toujours amoureuses. Il faut faire de petites sorties, après quoi les retours vers ce qu'on aime sont beaucoup plus agréables. Mais ce que je ne puis du tout vous pardonner, c'est d'être toujours langoureux. Mettez-vous dans l'esprit, que les Femmes veulent qu'on les aime, mais en même tems qu'on les divertisse, & que qui fait l'un sans l'autre ne fait presque rien, & peut-être choisiroient-elles plutôt d'être diverties sans qu'on les aimât, que d'être aimées sans qu'on les divertît. La langueur a ses usages:

mais quand elle est perpétuelle, c'est un assoupissement. La conduite d'un Amant doit être sérieuse & appliquée, mais sa conversation en vaut mieux d'être quelquefois badine. On persuade par l'une, & on plaît par l'autre, & le plus souvent il vaut mieux plaire que persuader. L'agrément a plus fait de conquêtes que la fidélité. Je ne sai même, si avec le tems la pauvre fidélité ne viendra point à être comptée pour un défaut. Il est toujours certain, qu'elle ne suffit pas, & qu'elle a besoin d'être assaisonnée. Il vous en coûtera peu de chose pour cet assaisonnement. Soyez telle à peu - près que vous étiez avant que d'aimer. Vous avez le vice de vous jeter trop profondément dans l'amour, & de n'être plus qu'amoureux, quand vous l'êtes une fois. Il faut aimer, & ne laisser pas de vivre. Adieu, mon cher Comte. Sachez-moi gré des conseils que je vous donne, car si je suivois mes intérêts, je laisserois finir un amour qui vous déroberoit à vos Amis.



A U M E M E.

LETTRE XXII.

Ce n'est pas fait, mon cher Comte, & vous n'êtes pas quitte de mes conseils. J'ai appris depuis peu, que vous vous plaignez toujours, & que vous avez de la disposition à la jalousie. Ne croyez pas, que je vous laisse passer ces deux choses-là. Vous êtes aimé sans doute,

doute, & fort tendrement. Sur quoi vos plaintes sont-elles fondées? Sur ma délicatesse, direz-vous. Il est bon d'être délicat, mais il ne faut pas être Chicaneur. Les plaintes de délicatesse réveillent, mais celles de chicane fatiguent. Vous êtes de ceux qui ne croient pas, qu'on doive jamais convenir de son bonheur avec la Personne qui le fait, & qui ne savent, quel nom donner à celles qu'ils n'ont pas lieu d'appeler cruelles & inhumaines. Mais prenez garde aussi, qu'on ne se fâche du peu de confiance que vous avez aux marques de tendresse qu'on vous donne, & qu'on ne trouve mauvais de n'être pas cruë sur sa parole, quand on vous dit qu'on vous aime. Il faut qu'un Amant tombe d'accord, qu'il est aimé lors qu'il l'est; mais s'il veut absolument se plaindre, il peut se réserver une petite matière de plaintes sur le plus ou le moins de tendresse. Encore faut-il faire ces sortes de reproches avec des transports doux, & non pas avec des airs de chagrin. C'est toujours un mauvais Personnage que celui d'un Homme qui se plaint; on se montre par des endroits foibles, dont on doit tâcher à épargner la vue aux Gens de qui on veut être aimé. Les plus insupportables de toutes les plaintes, ce sont celles qui partent d'un caractère jaloux. Si j'étois Femme, toutes ces petites jalousies qui ne signifient rien me feroient jeter un Homme par les fenêtres. Pour moi, ou j'estime assez celles que j'aime pour ne point croire qu'elles puissent partager leur cœur, ni changer, ou je les estime assez peu pour ne m'inquiéter point qu'elles le partagent ni qu'elles changent, & par conséquent

sequent je ne suis jamais jaloux. Je sai bien qu'absolument parlant, ce que j'aime peut m'échaper; mais enfin on prend de certaines assurances, & on dort. Si vous croyez, que l'amour doive être une frénésie, & qu'il faille que deux Personnes sous prétexte de s'aimer se tourmentent perpétuellement, & soient des ombres vangereffes attachées aux pas l'une de l'autre, je ne vous conteste plus rien. Mais moi, j'ai des idées plus douces; je voudrois accorder l'amour avec un peu de repos. Et ne croyez point, que l'on vous tienne toujours compte de vos inquiétudes, comme d'autant de marques de tendresse. L'amour en auroit l'honneur si elles arrivoient rarement; mais si elles sont frequentes, on ne les attribuëra qu'à votre chagrin naturel. Il faut un certain milieu en toutes choses, même en amour, quoiqu'il ne s'y trouve pas trop de raison.



*AMONSIEUR le M. de C....*

L E T T R E XXIII.

**I**l faut que je vous confie mes malheurs mon cher Marquis. J'aimois, comme vous savez, Madame de L. M. & je ne l'aime plus. Elle m'en fait des reproches; je n'entens que des plaintes perpétuelles; ou sont mes protestations de constance & de fidelité?  
Que

Que sont devenues mes premières manières ? Cela me met au désespoir ; car de bonne foi, est-ce ma faute, si je ne l'aime plus ? Qu'elle me rende mon amour, je ne demande pas mieux. Je serois trop heureux d'aimer encore. Je me livre, je m'abandonne à ses charmes ; qu'elle fasse des blessures mortelles à mon cœur, j'y aiderai de tout mon pouvoir. Puis-je faire davantage ? J'ai encore pour elle les mêmes soins & les mêmes assiduités que j'avois auparavant. Mais, dit-elle, ce n'est plus le même air. Voilà le malheur. Je ne lui puis dire de nouvelles de cet air-là, je ne sais ce qu'il est devenu. Elle m'appelle ingrat, & fort mal à propos, ce me semble. Ce que je fais à présent pour elle, me coûte beaucoup & elle devoit m'en tenir compte, au lieu qu'auparavant elle me tenoit compte de ce qui ne me coûtait rien. On ne fait guère en ce monde-ci le véritable prix des choses. Je commençai de l'aimer, sans savoir pourquoi, & je fais cent efforts pour recommencer de l'aimer, qui ne partent que d'une considération extrême que j'ai pour elle. Souvent je préviens mes yeux sur sa beauté avant que de la voir ; je la compare à mille & mille Femmes qui ne sont pas si belles ; j'étudie l'agrément de ses manières, pour y être sensible ; je trouve, ou je mets de l'esprit dans les moindres choses que je lui entends dire ; enfin après avoir bien excité mon cœur, il me semble que je l'aime, je sens je ne sais quoi pendant un instant ; mais dans l'instant qui suit, il est sûr que je ne sens rien. Mon pauvre Marquis, pourquoi faut-il qu'on aime, ou qu'on n'aime

pas toujours, ou qu'on n'aime pas tous deux en même temps, pour finir en même temps? Je suis si chagrin contre l'amour, qu'à l'heure qu'il est je voudrois l'exterminer du monde.



A U M E M E.

LET T R E XXIV.

**E**nfin, Madame de L. M. & moi, nous avons pris une forme de vie, nous sommes convenus de ne songer plus l'un à l'autre sur le pied d'amour, & de vivre en bonne amitié. J'étois fort content de ce traité-là, cependant je vous assure, qu'il n'est pas si aisé à exécuter que je l'avois crû; non que j'aie des tentations de recommencer le personnage d'Amant; mais c'est que le personnage d'un Homme, qui a été Amant, & qui ne veut plus être qu'Ami, est très-difficile. Je ne sai, comment parler de nouvelles à une Femme à qui j'ai tant parlé de tendresse; nos conversations me paroissent d'un ennui mortel, pour peu que je me souviene de ces conversations vives que nous avions; & par malheur je ne puis m'empêcher de m'en souvenir. Je ne serois point embarrassé à entretenir une autre sur le beau temps & sur la pluie; & je le suis cruellement, quand j'en veux entretenir Madame de L. M. La vue seule de son Appartement me rappelle des idées, qui me font trouver ridicule tout ce que je lui dis. Je vais chez elle par une sorte de devoir qui me gêne beaucoup, quoiqu'elle soit  
de

de très - bonne compagnie. J'entre dans sa Chambre d'un air interdit, & je tiens encore cela des commencemens de mon amour. J'ai le sérieux d'un Amant timide, & plein d'une passion qu'il n'ose déclarer. C'est ainsi que l'on finit d'ordinaire par où l'on a commencé, & que les Vieillards rentrent en enfance. La Dame de son côté, a toutes les peines du monde à prendre avec moi les manieres qu'elle voudroit. Elle tâche à me traiter comme les autres gens qu'elle voit; mais sans s'en appercevoir elle me traite plus froidement, & m'adresse plus rarement la parole. Quand elle me l'adresse, on remarque bien, qu'elle s'y est préparée, & ce qu'elle me dit est plus concerté, & moins naturel. Je vois bien, qu'il lui seroit plus aisé, & même plus commode de me haïr que de m'aimer à demi, & que les passages les plus difficiles ne sont pas ceux qui se font d'un sentiment à un autre qui lui est tout opposé, mais à un autre qui lui ressemble. Qui m'eût dit il y a un an, que j'eusse dû craindre un jour d'être tête à tête avec Madame de L. M. je ne l'eusse pas crû. Cependant quand je vais chez elle, & qu'il n'y a qu'une Personne ou deux, ma plus grande frayeur est qu'on ne se leve, & qu'on ne nous laisse seuls ensemble. Que deviendrois - je, bon Dieu, & de quoi lui parlerois - je? J'ai éprouvé cet embarras une fois; je vous jure que j'en suois. Il me prit comme une paralysie d'Esprit, qui m'en ôta l'usage tout d'un coup; j'eus des vertiges, la tête me tourna; & je demurai court sans pouvoir dire à peine quatre paroles. Aussi pour faire mes visites, je prens le temps que la foule y est,

cette foule contre laquelle j'ai autrefois tant pesté. Plût au Ciel, que Madame de L. M. pût s'engager dans quelque passion nouvelle qui l'occupât, & qui lui fît perdre un reste d'attention qu'elle a sur moi! Il me semble, que si elle me faisoit une infidélité complete, j'en aurois plus de liberté avec elle, & que nous en oublierions bien mieux le passé. Il faut de l'amour pour effacer tout-à-fait des traces d'amour. Je vois chez elle un Cavalier de merite qui la trouve fort aimable: il me feroit plaisir de me succéder. Ce que je crains, c'est que mon exemple ne fasse tort aux autres Hommes, & que je n'aye rendu la Dame plus difficile à persuader sur la fidélité. Cependant je veux eroire, qu'une passion n'épuise pas un cœur, & qu'on n'est pas assez sage pour n'être la dupe de l'amour qu'une fois. A vous dire le vrai, je ne voudrois pas, qu'elle eût à me reprocher, qu'il a tenu à moi que notre tendresse n'ait été éternelle, & je serois bien-aisé, qu'elle me donnât lieu de lui soutenir, qu'elle avoit l'ame disposée à d'autres passions, & que je n'ai fait que prévenir son changement; car je sens quelquefois ma conscience chargée d'avoir abandonné une fort joie femme, & cependant vous savez combien je suis innocent, & combien je me suis prié moi-même d'être fidelle. Adieu, mon cher Marquis, je vous manderai, si je suis assez heureux pour avoir un successeur. Vous êtes mon Confident, quand je n'ai plus d'amour; tant que j'en ai, aucun Mortel n'entre dans ces mysteres.

AU

\* \* \* \* \*

A U M E M E.

L E T T R E   X X V .

**M**es souhaits sont accomplis, j'ai un Successeur. Quand je n'aime plus, j'ai autant d'envie de n'être plus aimé, que j'en ai d'être aimé quand j'aime. Je vous assure, que j'ai désiré avec un égal empressement la tendresse & l'indifférence de Madame de L. M. Enfin je les ai obtenues toutes deux l'une après l'autre, c'est tirer d'une personne tout ce qui s'en peut tirer. Je ne sai, comment sont faits ceux qui peuvent aimer sans être aimez, ni ceux qui se plaisent à être aimez sans aimer, l'amour n'est bon que dans le partage. C'est la plus plaisante chose de monde que les dispositions, où mon Successeur est à mon égard. Tantôt il me hait de ce que je l'ai précédé; tantôt il me méprise de ce qu'il croit que je n'ai pû me conserver le bonheur dont je jouissois; tantôt il m'insulte comme s'il obtenoit sur moi une préférence que je lui eusse disputée. Il voudroit bien avoir quelque lieu de croire, qu'on m'a donné mon congé; mais il voit trop clairement, que je l'ai pris; & cela le désespere. Je gage qu'il voudroit, que je fusse son rival, & qu'il lui en eût coûté la moitié de son bien, car il est outré du sens froid, avec lequel je regarde ses empressements & ses soins, D'autre côté la Dame affecte de me faire voir, que tout le monde ne l'abandonne pas, quand

je

je l'abandonne, & je ne fai, si dans les complaisances qu'elle a pour son Amant, il n'y entre point un peu de dépit contre moi qu'elle veut me faire sentir. Peut-être ma présence vaut quelque chose à mon prétendu Rival. Il est toujours certain, que la Dame voudroit bien qu'il parût qu'elle fait un choix à mon désavantage entre cet Homme - là & moi ; mais le moien ? Je me tiens toujours dans les termes de céder tout. Je suis assez honnête pour être fâché de ne pouvoir pas servir d'assaisonnement à la nouvelle tendresse de Madame de L. M. Tout ce que je puis faire, c'est de lui souhaiter une passion moins vive que celle qu'elle a eüe, & à mon Successeur une constance qui soit plus à l'épreuve du temps que la mienne.



*A MADEMOISELLE de T..*

L E T T R E XXVI.

**J'**apparens de tous côtez les progrès de mon Rival, Mademoiselle, & je tâche à me vanger de vous. Il y a ici une Dame fort bien faite, jeune, belle, mais Flamande, que je voudrois bien aimer. Ce sont les traits les plus regu'iers, le plus beau teint, la fraîcheur la plus vive du monde ; enfin quand je puis attraper un moment, où je ne songe point à vous, elle me paroît tout-à-fait aimable ; mais dès que votre idée me revient, je ne fai, où s'en vont ces traits, cette fraîcheur, ce teint. Votre air spirituel, & vos manieres fines m'ont gâté

gâté la Flandre; je doute, que je puisse désormais être amoureux en ce Pais-là. Encore si vous me répariez la perte de mes Flamandes! Mais elles sont perdues sans être remplacées. Je ne demanderois que vous pour remplacer toute la Nation; mais si vous êtes bien résoluë à aimer mon Rival, si vous avez trouvé le secret de ne penser plus à moi, donnez-moi aussi, je vous prie, celui, de ne penser plus à vous. Ou aimez-moi, ou laissez-moi aimer qui je voudrai dans ma Garnison. Ne vous présentez point toujours à mon imagination, pour enlaidir à mes yeux cette pauvre Flamande que je veux aimer. Souffrez, qu'elle ait sa beauté telle qu'elle pourra, sans avoir rien à démêler avec la vôtre. Est-ce que je n'aimerai plus rien, parce que je vous ai vuë? Cela feroit bon si vous m'aimiez. A quoi voulez-vous que je passe ici ma vie? Je m'occuperai de vous, tandis qu'un autre vous occupe à Paris? Y auroit-il de la justice? La Flamande qui pensera à moi, vaudra mieux que vous qui n'y pensez pas. Si vous me fâchez, je ferai en sorte que je la trouverai belle en dépit de votre idée, & à force d'opiniâtreté, j'obtiendrai de moi, qu'elle me paroisse aimable, même quand je me souviendrai de vous. Cependant vous me ferez plaisir, Mademoiselle, de ne m'obliger point à des efforts si violens, & de prendre doucement le parti de sortir de mon esprit.

A LA



*A L A M E M E.*

*Sur ce qu'elle avoit parlé de lui en dormant.*

LET TRE XXVII.

**O**n m'a mandé, Mademoiselle, les faveurs que vous m'avez faites. Vous avez beau vous en défendre, vous m'aimez, le sommeil trahit vos secrets. Voilà ce que c'est que de vouloir renfermer des passions, & les cacher à ceux qui les causent. Si vous m'eussiez avoué la votre, je vous assure, que vous eussiez été contente de ma discrétion; mais vous n'en avez voulu faire la confidence qu'à vous-même, & vous n'avez pas été assez discrète. Apprenez de là, Mademoiselle, à ne vous fier pas tant à vous. Dites-moi de bonne grace ce que le sommeil vous fera dire sans que vous le sachiez. Ne vaudroit-il pas mieux que vous m'eussiez fait en peu de mots un petit aveu de vos sentimens, que d'en parler la nuit comme une Personne insensée? L'amour ne perd rien; vous lui devez cet aveu de tendresse, il faut que vous le fassiez en quelque temps que ce puisse être. Si votre Raison vous impose silence, votre Raison s'endormira & alors l'amour ne s'endormira pas. Votre severe vertu peut répondre de vos jours, mais de vos nuits qui en répondra? Les nuits appartiennent à l'amour. Aussi vous voyez, que le secret de tant de jours

vous

vous est échappé en une nuit. Mais oserois-je vous demander sous quelle figure je me suis présenté à vous, pour obtenir que vous vous déclarassiez en ma faveur? Il se pourroit trouver des occasions, où je serois bien-aise de reprendre encore cette figure-là. Apparemment j'étois fier, & menaçant, car je n'ai jamais rien gagné auprès de vous par des manieres respectueuses & soûmises. Ne dites point, que ce que vous avez dit la nuit ne tire point à conséquence; c'étoit vous qui parliez, vous seule; le jour c'est la contrainte, c'est la cérémonie, c'est la dissimulation qui parle. Vous verrez, combien je serai desormais insensible à toutes vos rigueurs de jour, je compterai que vous vous en dédirez la nuit. Heureux qui peut vous voir, vous autres Belles telles que vous êtes!



*A L A M E M E.*

LETTRE XXVIII.

**D**epuis que vous avez parlé de moi en dormant, je ne dors plus; & de joye, & d'inquiétude, je suis ravi de vous tenir si fort au cœur; mais en même temps je tremble pour les mysteres qui seront entre nous. Je suis assez content de votre retenue le jour, mais votre vivacité de nuit m'allarme; vous découvrirez tous nos secrets. Comment ferons-nous, Mademoiselle, pour conduire nos affaires sûrement? Je n'y sai qu'un moien. Soiez le jour un peu moins réservée, vous le ferez

rez

rez davantage la nuit; car il est sûr, qu'il y a une mesure de choses tendres qu'il faut dire; ce qu'on en dit le jour est autant de rabatu sur la nuit. Je ne songe plus à vous faire d'infidélité, vos faveurs nocturnes m'ont tout-à-fait raffermi dans votre service. Elles ont effacé pour moi tous les teints que je voyois, amorti l'éclat de tous les yeux, gâté toutes les tailles. Je n'entens plus de choses spirituelles? que peut-on dire avec tous les efforts d'esprit imaginables, qui vaille ce que vous avez dit sans y penser? Vos songes ont entierement ruiné chez moi la pauvre Flamande, ils lui ont fait un tort que toutes ses veilles & tous ses soins ne pourroient jamais réparer. Je suis assuré qu'elle dort fort tranquillement, & que son imagination qui ne travaille pas beaucoup le jour, est encore la nuit dans un repos bien plus parfait; or c'est-là un défaut que je ne pardonnerois pas à la plus belle personne du monde. Je ne conçois pas à présent, comment on aime une Femme qui ne rêve point, & qui ne parle point en rêvant. Je refuserois Venus, si elle n'avoit pas ce talent-là. Continuez vos rêveries, Mademoiselle, l'amour même en est une, mais la plus agréable de toutes.



*A L A M E M E.*

LETTRE XXIX.

**L**es terribles nouvelles que j'apprens, Mademoiselle! Vous allez épouser mon Rival.  
Vous

Vous dites, que vous voulez me détromper de l'opinion que j'avois conçue de votre tendresse sur ce que vous aviez parlé de moi pendant le sommeil. Ah! ne valoit-il pas mieux me laisser dans mon erreur? Songez bien, quelles nuits il faudra que vous donniez, pour réparer celle que vous m'avez donnée? Helas, la faute, & la réparation ne sont pas de la même espece. Parlez la nuit de Mr. de . . . si vous voulez, je me résous à en passer par là; mais ne vous enfermez pas seule avec lui dans une chambre, cela va au-delà des douces rêveries que vous m'accordiez. Si pourtant ce malheur-là arrive, j'espere, que j'en serai vengé par vous-même, & qu'en dormant vous parlerez de moi à ses oreilles; mais aussi je crains, qu'il n'ait la malice de ne vous laisser guere dormir de peur de vous entendre parler de moi. Vous voyez, Mademoiselle, qu'il y a bien de l'agitation dans mon esprit; j'ai des espérances, & des craintes; mais en verité la partie n'est pas égale entre elles. Quelquefois je me console dans la pensée que mon Rival ne vous a pas tant aimée pour moi. Il a vû, que ses soins n'approchoient pas des miens; que sa vivacité sur tout ce qui vous regarde étoit moindre que la mienne; qu'enfin tant qu'il ne s'agitoit que de sentimens, je l'emporterois sur lui; & quand il a été poussé à bout par ma tendresse, il a été implorer le secours de Mr. votre Curé; or franchement je ne m'attendois pas que Mr. le Curé dût entrer dans cette affaire-là. Ce n'est pas là un procedé bien galant, je ne sai, si vous qui êtes délicate, vous en êtes contente. On fait venir l'Eglise contre moi, je n'ai rien à dire à l'Eglise. Je ne vous eusse pas fait ordon-

D

ner

ner en cérémonie de m'aimer, aussi n'eussai-je pas crû, que quatre paroles d'un Prêtre vous apprissent ce que tous mes soupirs n'ont pû vous apprendre. Mon Rival triomphe de moi à present; mais j'ai bien envie de voir, comment lui réussiront les moïens dont il se sert pour votre conquête. Il vous trouvera obéissante à la verité, mais bien neuve; le Sacrement n'apprend point à aimer, il veut seulement, qu'on se laisse aimer. Votre obéissance même lui devra être suspecte, & votre vertu sera cause qu'il se défiera de votre cœur. Les Personnes aussi raisonnables que vous, ne sont point naturelles; il vaut mieux vivre avec des folles, on fait ce qu'elles pensent. Je souhaite, qu'il ait ce scrupule plus d'une fois, & qu'il sente, que dans tout ce qu'il obtiendra de plus doux & de plus agréable, il aura toujours quelque chose à demêler avec le Curé. Pour moi tout ce que j'ai obtenu de vous étoit toujours bien mince, mais en récompense je puis me vanter que cela étoit bien pur. Il n'y a point de délicatesse si raffinée, qui pût y trouver la matière d'un scrupule sur le devoir, ou sur l'obligation.



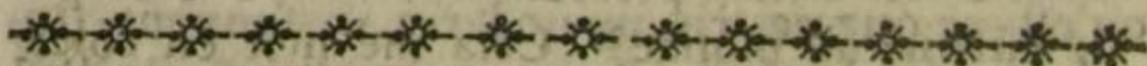
*A L A M E M E.*

LETTRE XXX.

**T**out le mal n'est pas que vous vous mariez, Mademoiselle, le pis est, que votre Mariage ne puisse ébranler ma fidélité pour vous. Je  
n'ai

n'ai point ici d'autre instrument de ma vengeance que la belle Flamande; & c'est un instrument, dont il n'est pas aisé de se servir. Il ne tient pas à moi, que je ne l'aime, je vais tous les jours chez elle dans cette intention, je me dispose à la tendresse le mieux qu'il m'est possible; mais de son côté elle ne seconde point mes desseins, elle ne s'aide point. Je voi une grande figure belle & bien taillée, & où l'Art ne peut rien disputer à la Nature, mais c'est tant pis. Ses yeux qui sont grands & noirs, ne savent que regarder fixement, ils n'ont point ces tours fins & ces mouvemens délicats, que donne ou l'envie de plaire, ou la joie d'avoir plû. Sa bouche qui est & la plus petite & la plus vermeille & la mieux façonnée du monde, ne fait que rire, mais elle ne souÿrit point; & qu'est-ce que ces ris immoderez & souvent stupides, auprès de la douce retenue, & de l'affeterie spirituelle des souÿris? Si elle marche, ce n'est que pour aller où elle veut aller, ce n'est point pour se donner des airs plus libres ou des graces plus nobles. Enfin elle n'est belle qu'à cause qu'on est belle avec les traits qu'elle a; & si elle n'est pas laide, ce n'est point sa faute. Sur tout elle dit des choses d'une naïveté qui me fait suer; & quand je voi, qu'elle ouvre la bouche, ou je prens bien vite la parole, ou je détourne la tête pour ne l'entendre point, & me tenir toujours en état d'être amoureux d'elle. Je fai, combien mon amour pour elle est tendre, c'est-à-dire aisé à blesser, & difficile à conserver; aussi je le ménage avec un soin incroyable, je ne l'expose point à de longues conversations, moins encore à des tête-à-

tête, qui feroient des perils dont il ne se tiroit jamais, & avec tout cela le pauvre amour a bien de la peine à subsister. Vous m'allez dire, que j'ai grand tort de n'être pas fou de cette Flamande, moi qui ai toujours public, qu'il n'y avoit rien de si aimable que la nature. A cela je ne sai que répondre, sinon que si c'est la Nature, je ne croiois pas, que la Nature fût faite ainsi. Je m'en étois fait une fausse idée, parce que je ne l'avois jamais vuë. Ah! que vous avez bien pris vos mesures pour me trahir; & dans le tems de mon absence, & lorsque j'étois dans un lieu, où il n'étoit presque pas possible que je me vangeasse! Vous n'aviez garde de me faire une infidélité dans Paris, je vous l'eusse renduë du jour au lendemain.



A M O N S I E U R . . .

L E T T R E XXXI.

**N**otre ami est-il fou de songer à épouser Madame de . . . ? Il dit pour ses raisons, qu'il est gueux, & qu'elle a quinze mille livres de rente bien nettes? Hé bien, est-ce assez? elle n'a trait en sa Personne auquel il ne falût quinze mille livres de rente pour le reparer? Sur le pied de sa laideur, elle est fort pauvre. Mais, dites-moi, comment a-t-il fait pour la tromper? Premièrement il se faloit résoudre à avoir un mauvais dessein sur elle, & cette résolution ne me semble pas devoir être aisée à prendre; mais puisqu'il l'a prise, comment a-t-il réussi

réussi

réussi dans ses prétentions? J'ai qui dire à cette belle personne, qu'elle n'avoit nulle envie de se marier; mais que si elle étoit destinée à faire cette folie-là, du moins elle sauroit bien choisir un Mari qui ne songeât pas seulement à se rendre maître de son bien, mais qui eût une vraie considération pour elle. Ce mot de considération étoit modeste; mais dans le sens de la Dame, il vouloit dire de l'amour; & puis qu'elle a une fois pensé à faire distinction entre son bien & sa personne; par quel secret a-t-on pû lui faire croire qu'on en vouloit à sa Personne, & non pas à son bien? Croit-elle avoir un mérite dans lequel quinze mille livres de rente soient indignes d'être comptées? Croit-elle, qu'on ne les regarde que comme un simple accompagnement de ses autres perfections? N'y a-t-il plus de miroirs au monde? Cela me met en colere. Rendez-moi raison d'une si étrange dupperie. Pour notre Ami, il faut qu'il ne soit pas timide ni déconcerté. Aller dire à cette Femme-là, qu'il l'aimoit, qu'il feroit son plus grand bonheur de passer sa vie avec elle! Je ne crois pas, que j'eusse pû avoir la même assurance que lui. J'aurois donné à entendre à la Dame, pour la justification des démarches que j'eusse faites, & pour le soulagement de ma sincérité, que c'étoit son bien qui me tenoit; mais que si elle m'en eût voulu rendre maître, j'eusse eu pour elle toute la reconnoissance possible. J'eusse ajouté, qu'elle eût dû me choisir, parce que j'eusse empêché qu'un autre ne l'eût prise pour duppe en lui faisant croire qu'il l'eût aimée pour ses beaux yeux. En verite une Femme raisonnable auroit dû être plus touchée d'un procédé

généreux & franc comme celui-là, que de la comédie que notre ami a jouée. Vous m'allez dire, qu'il est des Femmes bien sottes; il est vrai, mais enfin je suis assez sot moi-même pour ne pouvoir me figurer, qu'elles le soient au point qu'elles le sont; & il y a des Gens que je manquerois à tromper, parce que je les voudrois tromper par des voies trop fines. Mandez-moi, si la Dame s'est renduë un peu difficile à persuader; en ce cas-là je romprois avec notre Ami, car il faut qu'il soit le plus grand fourbe du monde pour l'avoir persuadée, si elle y a apporté quelque difficulté. Je ne veux point de commerce avec un si bon Comédien.



*A MADemoISELLE de C.*

*En lui envoyant l'Extrait de son Baptême.*

L E T T R E XXXII.

Je puis me vanter, Mademoiselle, de vous faire aujourd'hui un présent très-considérable. Je vous donne deux années. Vous croyiez avoir vingt-deux ans; & voici un Ecrit en forme qui vous prouvera, que vous n'en avez que vingt, car je compte que je vous donne les années que je vous ôte; & dans cette maniere là on ne compte point autrement. Deux années, que vous croyiez qui fussent passées, ne le sont point, les voilà que je vous présente encore toutes entières. Je meurs de peur, que vous ne conceviez

ceviez

ceviez pas assez bien de quel prix elles sont; mais juste Ciel! qui en donneroit autant à bien des Dames que je vous pourrois nommer, quelle reconnoissance n'en tireroit-il pas? Où est le blanc & le rouge, où sont les parures & les soins qui vaillent deux années? Il est bien juste, Mademoiselle, que vous ne fassiez d'usage de celles-ci que pour moi, puisque c'est à moi que vous les devez. Quand elles se seront écoulées, vous ferez ce qu'il vous plaira; je n'aurai plus aucun droit sur votre vie: mais présentement jusqu'à vingt-deux ans elle m'appartient; passé cela je vous remets où je vous ai prise, sauf à nous à nous rengager encore l'un avec l'autre, si nous voulons. Mais s'il arrive que vous ne soiez pas disposée à me rendre justice, sachez, Mademoiselle, que je ne souffrirai point que personne vous aime sur le pied de vingt ans; je dirai par tout qu'à la verité vous n'en eussiez pas eu davantage, si vous aviez voulu, mais que vous avez refusé d'avoir deux ans de moins; & que puisque vous ne m'aimez pas, il faut que vous comptiez vingt-deux ans. Vous ne songiez peut-être pas à quoi vous vous exposez en me rendant maître du secret de votre âge. C'est pourtant un secret que le beau sexe garde bien inviolablement; & je croi, que c'est le seul. Plusieurs femmes m'ont confié les affaires de leur Maison, leurs amours même, aucune ne m'a confié son âge. J'en ai vu d'assez raisonnables pour prendre leur parti dans les occasions avec beaucoup de fermeté & de constance; je n'en ai point vu qui pussent faire un assez grand effort de courage & de raison pour dire leur âge. La verité est, que plus on a d'an-

D 4

nées,

nées, plus on voit, de quelle importance il seroit de n'en avoir pas tant. Pour vous, Mademoiselle, qui ne vous êtes point ménagée, vous ne savez pas combien vous tremblerez un jour qu'il ne m'échape quelque indiscretion. Votre destinée dépendra de moi, & il n'y aura rien, à quoi je ne vous contraigne, en vous mettant au lieu de poignard, l'Extrait de votre Baptême sur la gorge. Je gage, que vous riez à présent de mes menaces, & que vous voiez ce tems-là si éloigné, que vous ne croiez pas, que je l'atteigne; en verité je meurs de peur que vous n'aiez raison.



*A MONSIEUR . . .*

LETTRE XXXIII.

**D**écidez-moi un peu, je vous prie, un cas de conscience qui m'embarasse, j'ai recours à vous comme à un Docteur fort éclairé. J'aime, ou si vous voulez, je voi une assez jolie Femme, jeune, & qui peut bien inspirer de l'amour par sa personne seule. Sa folie est le bel esprit, elle veut voir des Gens d'esprit, elle veut avoir des commerces d'esprit, de l'esprit par tout. Il est pourtant vrai, que si elle en a jamais, elle n'en aura l'obligation qu'à l'Art, & nullement à la Nature. Elle a un talent de penser faux, & de prendre les choses de travers, qui ne paroît pas commun. Elle va s'extasier sur un galimatias; dès qu'on parle elle ouvre  
de

de grands yeux qui meurent d'envie d'entendre finesse à tout, & qui n'y en entendent point. Elle a crû, que je n'étois pas tout-à-fait bête; & sur ce pied-là, elle me reçoit agréablement. J'ai été d'abord touché de sa beauté, & je me persuade, que par la voie du bel esprit, je pourrois parvenir à être aimé d'elle. Il ne faudroit que la flatter de ce côté-là; pour peu qu'on la pouffât dans le panneau, elle y tomberoit bien vite; mais aussi si je l'entête du bel esprit, la voilà gâtée, elle n'en reviendra jamais. Est-il permis pour m'en faire aimer d'en faire une Précieuse que tout le monde fuira? C'est la meilleure petite Femme que je connoisse, elle donneroit son ame pour ses Amis; & qui lui ôteroit sa chimere, elle seroit fort aimable. En verité, je fais conscience de l'y confirmer. Je sai bien, que dès que je la declarerai bel-esprit, elle m'aimera; mais cela me fâche, la tête lui va tourner. Vous voiez combien j'ai l'ame bonne; il y a une certaine friponnerie établie en amour, que je n'approuve point trop. Mon Dieu, qu'elle me feroit plaisir, si elle vouloit m'aimer, sans qu'elle fût bel esprit! mais je ne crois pas, qu'elle le fasse jamais qu'à cette condition-là. Tirez-moi, Monsieur, de la peine où vous me voiez, & envoyez-moi au plutôt une réponse décisive.



## A U M E M E.

## L E T T R E XXXIV.

**V**ous avez décidé pour la tromperie, & j'ai tâché à suivre votre décision; mais je ne crois pas, que je fasse rien de plus que les premières tentatives. La Dame a donné si naïvement dans ce que j'ai commencé à lui dire sur son prétendu bel esprit, qu'il ne m'est pas possible de continuer. Ma sincérité a trop pâti; j'aime mieux qu'elle ne m'aime point que de la rendre si sotté. Vous dites, qu'un autre n'aura pas la même délicatesse de conscience de moi, & qu'il vaut autant que je profite d'une folie où quelqu'un la fera tomber tôt ou tard. Mais, non, je l'avertirai bien, que tous ceux qui la loueront sur le bel-esprit, la tromperont & qu'elle ne souffre pas, qu'on lui tienne de pareils discours. Vous qui m'avez conseillé, vous ne parliez bien à votre aise; vous ne sauriez croire, quel supplice c'est que de tromper une personne qui n'y apporte aucune résistance. Si elle veut se contenter d'être belle, je vais en être fou; mais je la prierai de borner là son mérite. Je me reprocherois de lui mettre dans la tête une vision qu'elle y auroit toute sa vie, & je suis sûr, que je ne l'aimerois pas aussi longtems que la vision dureroit. Il ne seroit pas d'un honnête Homme de faire une folle pour la laisser là. Je n'ai pas voulu faire faire des Vers pour elle par un de

de

de mes Amis qui me fournit tous ceux dont je puis avoir besoin dans mes petites affaires; car je fai, combien les Vers sont dangereux pour son mal. Enfin si elle favoit les obligations qu'elle m'a, il me semble qu'elle devoit m'aimer passionnément. J'ai un soin extrême de la Raifon qui lui reste; je ne fai si elle la portera encore loin, mais enfin je ne veux pas l'alterer le moins du monde: ce peu-là lui est d'une trop grande importance. Adieu, je suis affuré, que nos derniers Neveux auront de la peine à croire mon defintéressement.



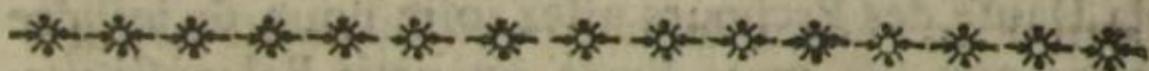
*A MADAME de L. S.*

LETTRE XXXV.

**V**ous eussiez été bien étonnée, Madame, & la vertu de Mademoiselle votre Fille vous eût été bien suspecte, si vous eussiez vu l'état où nous étions hier elle & moi. Voici quelles étoient nos attitudes. J'avois ôté mon Juste-au-corps, j'allois achever de me mettre en chemise, & Mademoiselle de L. S. n'attendoit que le moment de m'embrasser, & de se jeter à corps perdu sur moi. C'est-là le fruit de la severe éducation que vous lui avez donnée. Si vous voulez pourtant, que je vous dise quelque chose pour la justifier auprès de vous, nous passions la Riviere à . . . l'eau étoit fort emuë, & Mademoiselle de L. S. l'étoit encore davantage. Du milieu de la Riviere, elle cria qu'on  
la

la remit à terre, comme s'il n'y eût pas eu aussi loin, & autant de peril qu'à passer à l'autre bord. Vous savez, qu'elle n'est jamais si belle que quand elle s'anime, & jamais-elle ne fut si animée. Ce n'est pas l'avoir vuë que de l'avoir vuë sur terre; l'eau agitée est bien plus favorable à sa beauté. Je tâchai pourtant à la rassurer, & à diminuer ses charmes; en lui disant, que bien des Personnes qui ne la valoient pas, avoient été reçues par les Tritons & par des Naiades, lors qu'elles étoient tombées à l'eau. Mais la peur lui avoir tellement troublé l'esprit, qu'elle n'en crut rien; elle eut plus de confiance en moi qu'aux Naiades & aux Tritons, & elle voulut que je me misse en état de la tirer de peril à la nage. Je me deshabillai donc à demi, & je me repens bien, de ne lui avoir pas dit, qu'elle se deshabillât aussi-bien que moi, pour peser moins sur l'eau: je suis sur qu'elle l'eût fait. Je ne sai si elle craignoit, que je ne lui fisse une surprise, & que je ne me jetasse à la riviere sans elle, mais enfin elle ne me lâcha point. Comme je me voyois maître de sa destinée, je profitai de l'occasion; je lui fis faire vœu que si elle échapoit, elle m'aimeroit, & viendrait en pèlerinage chez moi avec Madame votre Sœur, qui étoit là aussi, mais moins effraïée. Elle promit tout. Là-dessus vint une vague assez forte pour me valoir encore quelque chose de plus que ce que j'avois obtenu; & sans doute je pouvois aller loin avec le secours d'un faut que fit le Bateau; mais je jugeai, que si on m'avoit trop promis, on croiroit être en droit de ne me tenir rien du tout, & j'eus la générosité, ou la politique de me borner. Je  
vous

vous assure, Madame, que je suis fort content de la petite tempête, que nous essuiâmes, il n'y eut coup de vent qui ne fît plus d'effets que mille de mes soupirs. Les Céladons ne connoissent les Rivieres que pour s'y jeter de desespoir; mais je les ai trouvées propres à autre chose, & je suis bien aise d'avoir réctifié le mauvais usage que les Amans en faisoient. Je vous prie très humblement, Madame, de vouloir bien tenir la main à l'exécution des vœux que Mademoiselle votre Fille a fait. Elle est sur terre en pleine santé; & je crains, qu'il ne soit nécessaire de lui rafraichir bien-tôt le souvenir de la Riviere & de moi.



A L A M E M E.

LETTRE XXXVI.

Je craignois, Madame, d'être le Saint, dont parle le Proverbe Italien, *Passato il pericolo, gabbato il santo*, mais du moins on ne s'est pas moqué de moi tout-à-fait. Madame votre Sœur & Mademoiselle votre Fille, vinrent avant-hier chez moi en pèlerinage. Comme elles faisoient une action de devoir, je ne voulus pas, qu'elle fût accompagnée de trop de plaisirs, de peur qu'elles n'en perdissent le merite. Les deux Pelerines qui ne comptoient pas sur cela, & qui s'attendoient à être reçues magnifiquement, furent bien surprises de trouver un petit repas en poisson, quoi que ce fût un jour gras. Mon  
dessein

dessein étoit, que tout leur représentât le peril dont elles étoient échappées, on ne leur servit que des Poissons de cette même Riviere qui leur avoit fait tant de peur, & on avoit choisi des Brochets & des Truites d'une grosseur à leur faire avouer qu'elles étoient bien-heureuses de n'avoir pas été mangées par ces Animaux-là. Sur ce qu'elles doutoient, que le moindre petit Poisson qui fût-là, eût été de ceux qui les avoient attenduës avec plaisir au fond de l'eau, je leur fis venir quatre Pêcheurs qui l'attesterent; & aussi-tôt ces Pêcheurs se mirent à danser au son de quelques Violons qu'on ne voioit point; mais qui ne paroissoient pas mauvais pour des Violons de Campagne. Les Dames trouverent la Danse des Pêcheurs assez jolie pour se joindre avec eux, & nous fimes un petit Bal rustique. Je ne sai, comment la nuit vint; peut-être les Pélerines le savent bien; mais enfin elle vint. Madame votre Sœur ne vouloit point coucher au logis, mais Mademoiselle de L. S. y consentoit volontiers; apparemment elle n'en voioit pas le péril, ou elle ne craint pas les périls sur terre. Son avis l'emporta, les Dames demeurèrent & elles firent encore vœu, l'une pourtant avec moins de fraieur que l'autre, que si leur réputation ne recevoit aucune atteinte de ce qu'elles auroient passé une nuit chez un Homme, elles recommenceroient leur pélerinage. Il reste à présent, que Mademoiselle votre Fille accomplisse l'autre moitié du vœu qu'elle fit sur la Riviere. Elle dit qu'elle l'accomplit, & qu'elle m'aime, mais elle ne m'en apporte aucune preuve. Il me semble, qu'il faut prouver ce qu'on avance. Croira-t-on des Filles en ces  
matie-

matieres là sur leur parole? Plus elles sont aimables, & moins on les doit croire légèrement.



*A MADAME D. V.*

*En lui envoiant un More & un Singe.*

LETTRE XXXVII.

**L'**Afrique s'épuise pour vous, Madame, elle vous envoie les deux plus vilains Animaux qu'elle ait produits; rien ne manqueroit à mon présent, si je vous donnois aussi un Crocodile. Voilà le plus stupide de tous les Mores & le plus malicieux de tous les Singes. Je vous assure, qu'il y a une de ces Bêtes-là qui respecte fort l'autre, & qui en admire tous les traits d'esprit. Vous jugez bien, que l'admirateur est le More. Outre que tous ceux de sa Nation croient fermement, que les Singes ont autant d'esprit qu'eux, mais qu'ils s'en cachent le plus qu'ils peuvent en ne parlant point, de peur qu'on ne les fît travailler; ce More-ci a conçu une estime particuliere pour le Singe par la longue habitude qu'il a eüe avec lui, & il n'a de raisonnement qu'autant qu'il en a acquis dans ce commerce. Je suis bien aise, que vous ayez toujourns en votre présence un Esclave qui me représentera. Il n'est pas plus à vous que moi. S'il a quelquefois besoin de quelques coups de bâton, qui l'avertissent de son devoir, il m'arrive souvent  
aussi

aussi de ne vous pas servir trop volontiers, & d'être tenté de me révolter. Pour le Singe, ne soiez pas surprise, si vous l'entendez soupirer; si vous lui voiez passer les nuits sans dormir; s'il a des inquietudes continuelles, quand il ne vous verra pas; s'il mange peu, s'il ne se divertit à rien; il ne se peut pas qu'il n'ait appris toutes ces choses - là à me les voir faire.



A L A M E M E.

*Sur la mort du Singe.*

L E T T R E XXXVIII.

**L**e Singe est mort, Madame, j'y pers beaucoup, il n'y a plus que le More qui puisse vous faire souvenir de moi. Ce pauvre Animal apparemment a pris du chagrin, de ce qu'il ne pouvoit pas m'imiter assez bien auprès de vous; il n'y avoit rien qu'il n'eut pû contrefaire plus aisément de ma tendresse. Ainsi puissent crêver tous ces Rivaux que vous m'avez faits, & qui veulent être les Singes de mon amour. Peut-être aussi parce qu'il imitoit ma passion, il s'est attiré vos rigueurs, & en est mort de désespoir. En ce cas-là, c'est à moi à l'imiter à mon tour, à mourir après lui. On dit, que vous le pleurez; il est un peu tard de vous repentir de mauvais traitemens que vous lui avez faits, mais prenez vos mesures là-dessus, je vous prie, & ne m'obligez point à mourir  
si

si vous avez à me regretter après ma mort. Il y a apparence, que si vous pleurez celui, qui ne faisoit que m'imiter, vous me pleureriez bien d'avantage. Je suis un original de tendresse, que vous auriez peine à recouvrer; il ne s'en retrouveroit que de mauvaises copies. Ne désespérez point le More, parce qu'il me représente, il seroit fâcheux, qu'il eût encore par cette raison la destinée du Singe. Ne sauriez-vous laisser en paix tout ce qui a le malheur d'avoir du rapport avec ma fidélité & mon attachement pour vous? Je verse pour la mort du Singe des larmes bien mieux fondées que les vôtres. Son aventure m'apprend ce que je dois espérer. Adieu, Madame, songez, s'il vous plaît, que vous ne sauriez ressusciter le Singe, mais que vous pouvez me conserver.



A MONSIEUR...

*En lui envoyant du Quinquina.*

LETTRE XXXIX.

Je vous envoie le Remède Anglois; il n'y a point de Fièvre à présent, qui ose tenir contre lui, & s'il ne vous guérit pas, apprenez que vous ne serez guère à la mode. Je ne sache point d'honête Homme qui, s'il avoit pris du Quinquina sans effet, eût la hardiesse de le dire. Cependant comme votre Fièvre, à ce que j'ai appris depuis peu, est d'une nature particuliere, je ne sai

E s'il

s'il la chassera. On dit qu'elle vient du chagrin, que vous avez de ce que Mad. . . vous fait une trahison. Etes-vous fou? Où avez-vous trouvé, qu'il faille tomber malade, parce qu'on est abandonné d'une Femme? cela est-il de ce siecle-ci? Vous deviez naître trois ou quatre mille ans plutôt que vous n'avez fait, avec les talens de fidelité & de constance, que vous possédez. Je vous jure, que si le Quinquina ne seroit qu'à guerir les Fièvres, qui sont causées par des chagrins d'amour, le Médecin Anglois, qui gagne ici tout ce qu'il veut, ne s'enrichiroit pas tant. Mais enfin puis que vous voulez être un malade extraordinaire, il faut vous traiter sur ce pied-là. J'ai à vous avertir d'une préparation, que vous devez apporter avant que de prendre votre Remede. Il ne vous servira de rien, s'il n'est précédé de quelques reflexions mûres & solides sur le caractère de la plupart des Femmes, & même sur le caractère de l'amour. Vous demandez de la fidelité à votre Maîtresse; vous seriez peut-être bien fondé, si elle n'avoit jamais aimé que vous, & si vous n'aviez jamais aimé qu'elle; mais elle a eu déjà des passions qui ont fini, & malgré une experience si convainquante, vous vous imaginez, que la passion que vous lui inspirez, ne finira point. Et quel privilege avez-vous, s'il vous plaît, par dessus les autres? D'ailleurs, si vous avez déjà aimé, vous devez savoir, qu'on aime plus d'une fois; pourquoi la Belle fera-t-elle à son dernier attachement? Vous n'avez qu'un sujet legitime de vous plaindre d'elle, c'est qu'elle vous a prévenu, & qu'en matiere de commerces amoureux, il y a de l'avantage à finir le  
pre-

premier. Il faut lui pardonner de s'en être faisie, une autre fois vous vous en faisirez sur quelque autre. Vous en serez plus appliqué à ne vous pas laisser surprendre par une infidélité trop prompte. Malheur à la première Femme que vous aimerez. Enfin ce n'est pas l'intention de l'amour, que les attachemens durent si longtems, il tire des cœurs tout ce qu'il y a de plus vif; & ensuite pour renouveler cette vivacité, il en change les objets. Il ne faut compter pour des plaisirs fort sensibles que les commencemens des passions, & il seroit triste, que l'on commençât une fois, pour ne finir plus. Prenez toutes ces pensées avec votre Quinquina, & j'espère, que vous vous guérerez. Quand vous serez un peu tiré d'affaire, nous vous ordonnerons un engagement nouveau, pour affermir entièrement votre santé.



*A M A D A M E. . .*

LETTRE XL.

**M**onsieur de . . . a voulu, Madame, que je lui donnasse une Lettre de recommandation auprès de vous. Je ne sai, s'il ne présume point trop de mon crédit, mais je veux bien m'exposer pour lui à vos refus; jugez par là, combien j'entre dans ses intérêts. Il veut, que je vous prie de l'aider un peu dans ses affaires; & moi, je vous prie seulement de n'y pas nuire, je crains qu'il n'y songe plus guère quand

E 2

il

il vous aura vue. Il cherche un accès chez vous, & je vous conjure d'avoir dans l'occasion la bonté de le chasser de votre Chambre pour l'envoier chez son Avocat, & chez son Rapporteur. Je vous recommande, non pas son Procès, mais sa liberté; s'il perdoit une fois l'une, il pourroit bien aussi perdre l'autre. Sur tout je vous supplie, Madame, de vouloir bien ne sourire jamais devant lui, je connois son cœur & vos souris, il n'y résisteroit jamais. De grace, laissez-lui faire ses affaires, il ne va point à . . . pour vous aimer. Ne prenez point avec lui ce tour de conversation badine & enjouée, que vous entendez si bien, il n'y répondroit que trop; mais entretenez-le de l'importance d'un grand Procès, des caracteres de ses Juges, de la vigilance qu'il faut avoir; enfin de choses solides, & non dangereuses. Je sai, qu'en vous priant de ne vous point faire aimer de lui, je vous demande quelque chose de plus difficile que si je vous priois de solliciter tout le Parlement en sa faveur; vous n'aurez pas besoin d'effort pour être très-bonne Amie, & vous en aurez besoin pour paroître moins aimable que vous ne l'êtes naturellement. Mais aussi que ma vanité seroit flattée, si vous m'accordiez des graces qui vous doivent tant coûter!

A M O N.



## A MONSIEUR D'A. . . .

## LETTRE XLI.

Puis que vous êtes destiné à passer quelque tems à . . . vous faites bien de me demander des conseils sur votre conduite; je connois la Ville, & je puis vous en donner d'assez bons. Je vais tâcher à vous peindre les choses de sorte que vous pourrez tout reconnoître avec ma Lettre à la main. La ville est petite, & votre mérite est grand; cependant je doute, que votre mérite puisse être estimé dans toute la Ville. Elle est divisée en deux Partis, qui ressemblent pour l'animosité aux Guelphes & aux Gibelins. On siffle dans l'une de ces Cabales ce qui est adoré dans l'autre. Je croi, que bien-tôt elles se distingueront par les couleurs, & par les Armoiries. La source de cette grande haine fut un habit que Madame du T. . . avoit pris beaucoup de peine à inventer. Madame de S. . . en fit des plaisanteries, & sur cela elles en vinrent au point de faire declarer tous leurs Amis, & de n'en laisser aucun dans la neutralité. Les deux Dames sont à la tête des deux Partis. S'il y a une Fête chez l'une, dans le même tems on en fait la critique chez l'autre; on n'a de l'esprit auprès de l'une qu'autant qu'on fait tourner l'autre en ridicule. Dès que vous arriverez, les deux factions n'épargneront rien pour vous attirer chacune à elle, car un Etranger qui se dé-

termine pour l'une ou pour l'autre, est d'un grand poids, & principalement un Hommes de Paris; on croit, qu'il représente le goût de Paris entier. Quand je dis qu'on le croit, je veux dire qu'on le croit dans la Faction victorieuse; dans l'autre on n'en croit rien; on soutient, que cet Homme - là ne se connoit pas en Gens, & fût - il de Paris, on avance hardiment, qu'il y a à Paris les plus mauvais Connoisseurs de France aussi - bien que les meilleurs. Ainsi comptez que d'abord vous ferez extrêmement couru; mais que si vous faites choix d'un des deux partis, l'autre se mettra à vous examiner par tous les endroits imaginables, & même par votre noblesse. Si elle passe là, elle passera bien à Malte. Il n'y aura trait dans votre vie, qu'on ne rappelle; on écriroit plutôt dans tous les lieux, où vous avez été pour avoir des Mémoires de vos Dits & Gestes. Le meilleur seroit de vous conserver toujours neutre, en faisant espérer à l'une & à l'autre Faction, que vous vous déclarerez pour elle; mais j'avouë, que cette conduite est très - difficile à tenir, peu de Négociateurs au monde en seroient capables. S'il faut que vous vous déterminiez, voici du moins les Portraits des deux chefs de parti que je vous envoie, afin que vous vous déterminiez plus aisément. Il n'est point question de beauté chez l'une ni chez l'autre des Dames, il ne s'agit que de l'esprit, des airs du monde, & principalement des Habits. Il n'appartient de parler de leurs Habits qu'à leurs Marchands, qui profitent de la noble émulation, qu'elles ont l'une contre l'autre sur cette matiere - là. Pour l'esprit, Madame du T. . . . l'a plus vif & plus étourdi, & Madame de S. . . . plus

plus

plus lent & plus reposé. Aussi elles tâchent bien à profiter de leurs avantages, l'une par un ridicule perpétuel, & quelquefois assez juste qu'elle jette sur l'autre; & l'autre par un mépris affecté qui se contente de peu de paroles, mais fort empoisonnées. Ceux qui se piquent de bel esprit sont entrez dans le parti de la première, & la dernière a mis dans le sien ceux qui se piquent davantage d'être honnêtes Gens. Si vous voulez être d'une Cohuë souvent fort confuse, mais aussi assez rejouïssante, allez chez Madame du T.... Si vous voulez voir de Gens plus serieux, & lier des conversations plus régulières, & en récompense plus fatigantes & plus guindées, allez chez Madame de S.... mais enfin avant que de vous déclarer pour l'une d'elles, faites provision de plaisanteries sur l'autre. Je croi déià deviner le parti que vous suivrez, la Cohuë vaut mieux pour peu de tems. j'aimerois mieux l'autre Maison pour un Commerce qui devrait avoir de la suite. Adieu, mandez-moi au plûtôt, comment vous vous ferez gouverné.



*A MONSIEUR d'O. . . .*

LETTRE XLII.

**V**ous m'embarassez fort, mon chër Cousin, en me demandant conseil sur vos affaires. D'un côté vous êtes fort amoureux, & de l'autre Mr. votre Pere vous menace très-serieusement

sement de vous deshériter, si vous épouvez la Demoiselle dont vous êtes amoureux. En vérité, je ne sai que vous dire. Il y a sur cette matiere-là deux partis à prendre, le parti heroïque, qui est de préférer la belle tendresse à tout, & le parti bourgeois, qui est de ne vouloir pas perdre vingt mille livres de rente pour une Maitresse. C'est-à-vous, à vous consulter. Vous avez sans doute beaucoup plus d'inclination à faire le Héros; mais la difficulté n'est pas de l'être à présent, c'est de l'être à l'avenir. Je vous conseillerois de suivre votre grandeur d'ame, si vous étiez sûr, qu'elle ne vous abandonnât point; mais vous ne sauriez compter sur elle, peut-être ne la trouverez-vous plus dès que l'affaire sera finie. En un mot, on se lasse d'être Héros, & on ne se lasse point d'être riche. Vous n'avez point vu vingt mille livres de rente faire des Inconstans, comme toutes les Belles en font. Je sai, que ces raisonnemens vous paroîtront assez grossiers, & qu'ils sont démentis par toute la Métaphysique amoureuse; je suis fâché, que l'expérience que j'ai du monde, ne me permette pas de conserver des idées, que je trouverois aussi-bien que vous plus nobles & plus délicates. Ce n'est pas ma faute, si je ne croi pas, que l'amour suffise pour faire le bonheur de quelqu'un; j'aurois assez d'envie de le croire; mais pourquoi l'amour a-t-il trompé à mes yeux mille Gens à qui il avoit promis, qu'il les mettroit seul en état de se passer de tout? Et si l'amour trompe, à plus forte raison, l'amour qui devient ménage. Vous vous figurez peut-être, que vous trouverez mille agré-

agrémens, & mille complaisances, dans la Personne que vous aurez épousée, parce qu'elle devra tout à un Homme qui lui aura sacrifié sa fortune; mais prenez-garde que ce ne soit là justement ce qui gâtera votre Mariage. Il pourra arriver fort aisément, qu'on ne répondra pas à l'idée, que vous concevrez de l'obligation que l'on vous aura. Je serois bien fâché d'avoir une Femme à qui je fusse en droit de faire les reproches que vous pourrez faire à la vôtre. Il me semble, qu'on est bien malheureux d'avoir des matieres de plaintes, outre celles que le Mariage fournit naturellement. Une Femme ne doit déjà que trop à son Mari; pourquoi en voulez-vous une qui vous devra encore davantage? Songez que par-là elle sera plus mariée avec vous qu'une autre ne l'eût été, & que par conséquent elle vous rendra moins heureux. Vous ne savez pas, quel supplice ce sera pour vous, que de n'oser jamais vous plaindre d'elle; il faudra, pour soutenir avec honneur ce que vous aurez fait, que vous paroissiez toujours charmé de ses manieres pour vous même quand elles vous feront enrager dans l'ame. Pour moi, je vous avoie, que je ne voudrois pas me priver de la liberté de pester hautement contre ma Femme, quand j'en aurois envie. Faites un peu de réflexion sur ce raisons, mon cher Cousin; mais avant que de vous déterminer tout-à-fait, abstenez-vous de la lecture des Romans. Je ne vous ai point fait un Sermon à la maniere d'un Père, ou d'un Oncle farouche, je ne suis pas assez sage pour avoir droit de prendre ce ton; cependant je croi vous avoir dit à peu près tout ce que vous pourroient

dire des Gens, ou plus sages, ou plus chagrins que moi.



A U M E M E.

LET T R E XLIII.

**V**ous m'avez écrit en vrai stile d'Amant. Selon le portrait que vous me faites de votre Maîtresse, Vénus seroit bien heureuse, si elle lui ressembloit; mais ce qui vous touche le plus en elle, est justement ce qui me seroit le plus suspect, je veux dire, son esprit. Si elle en avoit moins que vous ne dites, je vous pardonnerois de vous attacher autant que vous faites, mais je meurs de peur, qu'avec l'esprit qu'elle a, elle ne connoisse trop les avantages qu'elle peut tirer de votre passion, & n'entende trop bien ses intérêts. Vous serez toujours riche quoi qu'il arrive, du moins assez riche pour elle, qui n'a rien; cela peut donner de l'amour à une Personne d'esprit. Vous devriez bien démêler ses véritables sentimens. Vous gouverne-t-elle? Prend-elle de l'empire sur vous? Se sert-elle de son pouvoir pour vous disposer au Mariage, & pour vous affermir dans le généreux dessein d'être desherité? Il est vrai, que je suis fou, de vous faire toutes ces questions. On mene comme on veut un Homme aussi amoureux que vous l'êtes, & il ne s'en apperçoit pas. Mais ne pourriez-vous point quitter pour quelques momens les yeux de votre amour, & examiner le procédé de votre Maîtresse? Ne soyez pas charmé pour lui entendre

tendre

tendre dire, qu'elle est bien malheureuse de mettre de la division entre Mr. votre Pere, & vous, qu'elle ne merite point, que vous lui fassiez le sacrifice d'un Bien considerable; qu'il vaut mieux que vous rompiez avec elle, & que vous ne la revoyies jamais; ce ne sont-là que des discours; & quand même ils seroient soutenus par quelques larmes, ces discours ne seroient encore rien; mais observez, si quand elle vous représente l'inconvénient de perdre vingt mille livres de rente pour elle, elle n'évite point d'aprofondir trop la matiere, si elle ne coule point sur cela legèrement, si dans le même tems qu'elle vous exhorte à suivre votre interêt, elle ne vous infinuë point adroitement des raisons de n'en rien faire, si elle se rend aisément aux prieres que vous lui faites de ne vous parler plus sur ce ton; enfin si elle n'est point généreuse seulement pour le paroître, & si elle ne cherche point à en avoir l'honneur auprès de vous, sans en essuyer le danger. Elle est dans une situation, où elle ne peut donner des loüanges à la grandeur d'ame, qui ne soient des preuves presque sûres qu'elle vous trompe; & toutes les fois qu'en termes généraux elle vous anime à un amour sincere & desintéressé, cela veut dire, que le sien ne l'est pas. Elle ne vous aime point, à moins qu'elle ne fasse de vrais efforts pour vous bannir de sa vuë, & je croi, qu'elle ne sauroit mieux vous marquer son peu de tendresse pour vous, qu'en vous épousant. Je vous plains mon pauvre Cousin, d'avoir à vous précautionner contre une Personne que vous aimez; mais quand il ne seroit question que d'amour, la délicatesse seule vous engageroit à étudier avec  
soin

soin les manieres que l'on a avec vous ; & outre cela, il est question de votre fortune , qui est une fort bonne raison pour vous faire redoubler votre delicateffe.



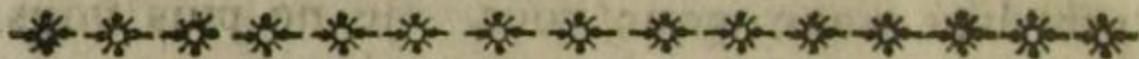
A U M E M E.

LETTRE XLIV.

**V**ous vous plaignez de la persécution de Mr. votre Père, qui par les affaires qu'il vous fait, & par les chicanes, où il vous embarasse, vous met hors d'état de vous marier de long-tems ; mais pour moi, mon cher Cousin, je trouve, que vous lui devez être fort obligé ; il favorise votre amour, & votre raison. Vous allez être par les obstacles plus amoureux, & plus tendrement aimé, & peut-être par la longueur du tems deviendrez-vous plus raisonnable. Ou votre passion se fortifiera, ou votre bon sens aura le loisir de renaître. Ou vous vous marierez avec plus de joye, & plus de transports, ou vous ne vous marierez point du tout. De quelque maniere que l'affaire tourne, Mr. votre Père vous aura rendu un bon office. Quand vous devriez vous marier, il seroit à propos de garder pour le plus tard qu'il se pourroit les plaisirs du Mariage, qui ne vous manqueront pas, & de faire durer ceux que vous goûtez à présent, car vous ne les recouvrirez jamais. Comme le Sacrement finit tout, il faudroit, s'il étoit possible, ne le placer que vers la fin de sa vie. Je ne sai, quels souhaits je  
vais

vais faire pour vous ; si je vous en consultois, je ne balancerois pas à souhaiter, qu'on vous aimât toujours avec beaucoup de tendresse, mais il me semble, qu'une infidélité qu'on vous feroit, vous accommoderoit mieux. Elle vous dégageroit de votre amour avec honneur. Vous auriez auprès des Dames le mérite d'avoir été Homme à mépriser vingt mille livres de rente pour leurs beaux yeux, & vous auriez réellement le profit de les avoir conservées. Si votre Maîtresse vous aime, j'espere, que son amour diminuëra peu à peu au bout d'un certain tems, selon la destinée de toutes les passions, & qu'alors le changement que vous appercevrez en elle vous guërira ; mais si elle ne vous aime pas, & qu'elle ne fasse que joüer un Personnage d'Amante, elle aura assez d'esprit pour le joüer toujours. Ainsi prenez garde à n'être pas la dupe d'une constance, que vous aurez lieu de soupçonner dès qu'elle ira trop loin. Adieu, mon cher Cousin. Vous êtes dans des conjonctures bien délicates, mais vous ne le sentez peut-être pas assez. On diroit, que votre destinée vous a fait exprès une situation la plus embarrassante qu'on puisse imaginer. Vous n'êtes ni assez gueux, ni assez riche. Si vous étiez plus gueux, vous n'auriez aucune matiere de soupçons du côté de l'amour, vous seriez sûr, qu'on n'aimeroit que votre Personne ; & si vous étiez plus riche, vous n'auriez rien à ménager du côté de la fortune.

A M A.



*A MADAME d'O. . .*

LETTRE XLV.

**I**l est vrai, Madame, qu'avant votre Mariage, j'ai tâché par toutes sortes de moyens d'ébranler la fidélité de Mr. d'O. . . à votre égard; mais faites réflexion, s'il vous plaît, que pour être toujours en état de parler contre vous, j'ai eu l'esprit de me tenir éloigné de vous, & de n'aller point dans le lieu, où vous êtes. J'avois ouï dire à tout le monde, que cette précaution-là étoit nécessaire pour être votre ennemi. Le bruit commun étoit, qu'il n'y avoit pas de comparaison entre vous, & vingt mille livres de rente, mais comme je ne vous ai pas vuë, j'étois en droit de ne le pas croire, car vous m'avouerez, qu'un mérite qui l'emporte sur vingt mille livres de rente, est rare. Je suis ravi d'avoir écrit à Mr. votre Epoux je ne fais combien de Lettres, où je lui empoisonnois l'esprit sur votre chapitre le plus adroitement que je pouvois; sans cela je tremblerois, que la passion ne pût pas tenir contre le Mariage, mais je suis à présent de quel caractère elle est, & je suis sûr, que l'estime solide sur laquelle elle est fondée, durera toujours. Voyez combien je suis bon Parent, Madame, c'est l'avoir bien marqué, que de m'être déclaré contre une aussi aimable Personne que vous êtes; jugez ce que je ferois, si ce zèle de Parent avoit présente-  
ment

ment lieu d'agir pour vous. Je ne puis vous diffimuler une crainte que j'ai, & qui part peut-être d'une mauvaise conscience qui me reproche ce que j'ai fait. J'ai peur, que quand je vous verrai, vous ne vous mettiez en tête de me prouver trop bien, que l'attachement de mon Parent pour vous étoit très-raisonnable. Au nom de Dieu, Madame, point de vengeance; faisons une paix sincere, je ne me presenterai point à vous, que vous ne m'ayiez donné parole de n'être point trop belle, ni trop pleine d'esprit.



*A MADEMOISELLE de N...*

LETTRE XLVI.

**V**ous venez donc à Paris, Mademoiselle, j'en suis ravi, il étoit tout-à-fait mal que les deux plus belles choses du monde ne se connussent point. Je vous assure, que vous vous causerez une admiration reciproque. Vous prétendez peut-être cacher ici que vous soyez Provinciale, parce que vous n'avez ni l'accent, ni l'air, ni les manieres de Province, mais je vous avertis, que j'ai dit à tout le monde, que vous n'êtes jamais venuë à Paris. Je suis de la même Province que vous, j'aime ma Patrie, & je ne consentirai point, que vous lui ôtiez l'honneur de vous avoir produite, & de vous avoir élevée aussi-bien qu'elle a fait. Je vous attens avec impatience pour confondre des Parisiennes; qui croient que s'il se trouve de la beauté

beauté hors de Paris, il ne s'y trouve du moins ni agrément, ni politesse. Je ne sai, si quand elles vous auront vuë, elles voudront bien exposer leurs Amans aux yeux d'une Provinciale, comme vous. Au reste, Mademoiselle, ne songez pas à conserver votre tranquillité & votre froideur en ce Pais-ci. Il entre des indifférentes dans Paris, mais il n'en sort point. Vous n'avez qu'à nous dire, quelle sorte de mérite il faut pour vous toucher, nous vous le trouverons; & même si vous ne voulez pas perdre ici de tems à attendre un Amant qui vous convienne, envoyez-moi un Mémoire des perfections que vous souhaitez qu'il ait, & vous verrez à votre arrivée un Cavalier de ce caractère, qui ira vous offrir ses soins.



*A MADAME de N. . .*

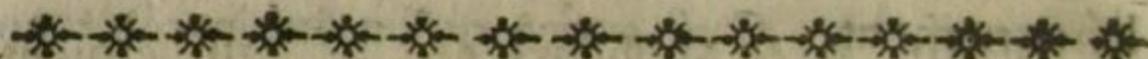
LETTRE XLVII.

Je vous jure, Madame, que si je ne savois très-certainement, que Mademoiselle votre Fille n'étoit jamais venuë à Paris, je croirois qu'elle y auroit passé toute sa vie. Il semble qu'elle se soit fâchée de ce qu'on lui a dit, qu'elle auroit ici bien des sujets de surprise & d'admiration; & elle regarde toutes choses avec une espece de fierté & de dédain qui me charme; car ce sentiment est tout-à-fait aimable dans une jeune personne qui se sent belle, & qui ne veut pas, que rien soit en droit de lui causer de l'éton-

l'étonnement. C'est parce qu'on lui avoit trop vanté Paris, qu'elle se fait un honneur de le voir avec cette indifférence; mais en verité Paris n'en use pas de même à son égard, je l'y avois extrêmement vantée, & on ne laisse pas de l'y trouver très-accomplie. Je ne me fusse pas hazardé à annoncer une autre qu'elle avec tant d'éloges, tant à cause de mon propre intérêt, que de celui de la Personne que j'aurois annoncée; mais je savois, que Mademoiselle de N. . . étoit si propre à plaire à tout le monde, que le bien que je dirois d'elle avant que l'on l'eût vuë, ne lui feroit point de tort. Tout ce que je crains, c'est qu'elle ne se fasse des affaires avec des Femmes, dont elle aura engagé les Amans à son service sans y penser; je lui ai déjà bien recommandé qu'elle y prît garde, & qu'elle ne s'amufât pas à faire étourdiment des conquêtes de tout ce qui s'offrirait. Je serois bien aise, que pour éviter cet inconvenient, elle eût choisi quelqu'un, sur qui elle jettât tout l'effet de sa beauté; mais je ne sai, si les avis que vous lui avez donnez à son départ, ne seroient point par malheur contraires aux miens; elle n'a encore voulu faire choix d'aucun Amant, non pas même pour se donner le plaisir de le tourmenter.

F

A LA



## A L A M E M E.

## L E T T R E XLVIII.

C'est sans doute, Madame, à Mademoiselle de N. . . que nous avons l'obligation des plus grands plaisirs que nous aions eus ce Carnaval. Vous en conviendrez, quand je vous aurai fait une petite relation de ce qui se passa le Mardi-gras. Nous avions imaginé une assez jolie Mascarade. Notre dessein étoit de représenter les Amadis, & Mademoiselle vôtre Fille avoit obtenu de Madame sa Tante, qu'elle masquerait aussi bien que nous. Nous nous fîmes un vrai plaisir de la seule idée d'être habillez comme ces vieux Fous qui couroient les champs pour réparer les torts, & comme ces Demoiselles scrupuleuses, qui montoient en croupe derrière eux, & les suivoient dans leurs aventures. Nous consultâmes toutes les Tapisseries anciennes pour prendre les vrais Habits de ce siècle-là, & pendant dix ou douze jours, il ne fut parlé d'autre chose parmi nous. Aujourd'hui l'un ajustoit la figure d'un Heaume, demain l'autre reformoit un Vertugadin. Jamais rien ne nous a plus divertis que les soins que nous donnâmes à faire notre équipage Romanesque. Enfin le Mardi-gras vint, ce jour que nous avions tant désiré pour notre Mascarade. Nous nous assemblâmes le soir chez Madame de . . . pour nous habiller. Je pris le harnois de  
de

de Paladin, avec Messieurs de . . . qui étoient aussi destinez à être Chevaliers Errans. Mademoiselle de N. . . ne nous a jamais paru si belle que quand elle fut habillée en Oriane. En verité c'est une beauté de tous les siècles; elle étoit charmante avec la parure de sa Trisayeule. Nous nous préparions à partir tous pleins de joye, & bien disposez à courir tous les Bals de la Ville. Nous nous promettions mille plaisirs pour toute notre nuit. Sur cela Mademoiselle de N. . . nous dit avec un air d'enjoüement que je tâcherois à vous exprimer, si vous ne le connoissiez pas; *Je vais vous paroître folle, & je le suis peut-être; mais si j'en suis cruë, nous nous deshabillerons tous; & au lieu d'aller au Bal, nous nous irons coucher.* J'ai déjà remarqué dans beaucoup de parties de cette nature, que toutes les fois qu'on s'est attendu à y avoir bien du plaisir, on n'y en a point eu du tout; & que quand le dessein en a été fort agréable, l'exécution ne l'a pas été. Tout le monde condamna d'abord son avis; mais quand on y eut donné un moment de réflexion, on trouva, qu'elle disoit vrai, & aussi-tôt chacun jetta une piece de son équipage d'un côté, une autre d'un autre; enfin nous nous deshabillâmes avec un tel emportement de joye causé par la bizarrerie de ce que nous faisons, qu'il eût été impossible qu'aucun Bal nous eût rejouis autant. Dieu fait, combien nous plaisantâmes sur notre dépense perduë, & sur notre Chevalerie avortée; ces folies nous menerent si loin, que nous ne nous separâmes qu'à cinq heures du

F 2

matin,

matin, c'est-à-dire, aussi tard que si nous eussions bien couru. Voilà, Madame, ce que nous avons eu de plus agréable pendant notre Carnaval. Nous avons résolu de donner désormais tous nos projets à renverser à Mademoiselle votre fille.



LETTRES



# LETTRES GALANTES.

SECONDE PARTIE.



A MONSIEUR D'U...

LETTRE I.

**C**roirez-vous ce que je vais vous dire? Notre Ami le Marquis de . . . est aimé de sa Femme. Vous savez avec quelle répugnance elle l'a épousé, & combien elle a eu de peine à prendre la résolution d'avoir vingt-cinq mille livres de rente. Cependant il y a deux mois qu'ils sont mariez, & la voilà qui l'aime à la folie. D'abord elle n'en a rien marqué; apparemment elle n'a pas voulu se dédire sitôt de ce qui avoit paru aux yeux de tout le monde, & peut-être avoit-elle quelque honte de ses nouveaux sentimens. Mais enfin elle ne s'en cache plus, elle a renoncé à toute pudeur, elle lui dit publiquement mille choses tendres, & lui donne de petits noms. Vous ne sauriez

F 3

croi.

croire la mauvaise grace qu'a cet homme-là à être aimé d'une jolie Femme. Cela ne lui sied point du tout, & c'est un ridicule pour lui que d'être appelé *mon Cœur*, par une belle bouche; & regardé amoureusement par de beaux yeux. Du tems qu'il ne faisoit que se plaindre des duretez qu'on avoit pour lui, il est vrai qu'il se plaignoit d'une maniere brutale & souvent impertinente; mais en trouvoit bon, qu'il se plaignît, c'étoit le personnage qui lui convenoit, on le lui laissoit faire; mais qu'il soit aimé, on n'y sauroit consentir. N'allez pas vous imaginez, que je sois jaloux de son bonheur & amoureux de la Dame; je vous proteste que non, c'est seulement qu'on seroit bien-aisé de voir un certain ordre raisonnable dans les choses, & qu'on est blessé de ne l'y trouver pas. Quelquefois il répond à une chose trop douce & trop obligeante qu'on lui dit, par un gros ris qui retentit dans sa vigoureuse poitrine; & quelquefois, ce qui est plus insupportable, il prend un air serieux qui avertit sa Femme qu'il faut moderer un peu sa passion devant le monde. Je voudrois que vous l'entendissiez présentement parler sur la galanterie. Depuis l'heureux succès de son mariage il se croit né pour l'amour; il se mêle de debiter de certains lieux communs, dont tous les gens à bonne fortune se parent, que c'est toujours la faute des hommes, s'ils sont maltraitez; qu'il n'y a point de rigueurs éternelles; qu'on ne manque point de cœur quand on les fait bien attaquer; & enfin tout ce qu'on a coûtume de dire en général pour se le faire apliquer en particulier. Vous jugez bien que de sa vie il n'avoit encore tenu de  
pareils

pareils discours. Cependant je doute fort, qu'il ait autant de sujet d'être content qu'il s'imagine; la Femme est folle de lui, elle le sera bien-tôt de quelque autre. C'est la plus dangereuse chose du monde pour un Mari qui n'est pas aimable, que d'être aimé dès qu'il est Mari, il faut qu'il ait plû par des agrémens qui ne peuvent pas lui être particuliers. Je vous répons que Madame . . . doit avoir un temperament sur lequel la vertu du Sacrement a operé tout aussitôt; & si ce temperament favorable a trouvé un certain merite au Mari, il est à craindre, qu'il ne le trouve aussi à bien d'autres. Voila ce que c'est que le Mariage. Qu'une Femme n'ait pour vous que les sentimens qu'elle prend dans son devoir, cela est sûr, mais peu agréable; qu'elle en ait de plus tendres, mais que le Mariage ait causez trop soudainement, cela est plus agréable, mais peu sur. On seroit bien embarrassé à choisir; le meilleur est, je croi, de ne choisir point.



A U M E M E.

LETTRE II.

Je vous l'avois bien prédit, c'en est fait, le pauvre Mari n'est plus aimé; on ne l'appelle plus que *Monsieur*, quelquefois *Mon cher*, mais rarement & languissamment, & je voi un jeune homme bien fait & assidu, qui a bien la mine d'emporter les petits noms. Je prévoi même que le Mari n'en fera que mieux trompé, par-

ce qu'il à été aimé pendant quelque tems ; on l'a rempli d'une opinion de son merite qui ne lui permettra pas d'être jaloux, ou s'il vient à l'être, Dieu fait, comme on lui reprochera qu'il n'aura pas rendu justice à la tendresse qu'on lui a marquée. Ces trois ou quatre mois qu'on lui a donnez, ou l'empêcheront de se plaindre, ou serviront de reponse à toutes ses plaintes, & je vous assure, qu'il les payera bien. Mon Dieu ! que ce homme-là paroîtra haïssable à des yeux defabusez ! car il le leur paroîtra beaucoup plus qu'à d'autres par le dépit qu'on aura de ne l'avoir pas toujours trouvé aussi sot qu'il est. Croyez qu'on lui demandera bien compte, & qu'on le punira bien sévèrement de ce qu'il aura pris la liberté d'imposer à une jolie femme, & eu la hardiesse de jouir de son amour. Tout ce qu'il pourra dire pour sa justification, c'est qu'il a été assez naturel, qu'elle commençât par lui la carrière de galanterie où elle va entrer, puis qu'il a été le premier, quoi qu'indigne, qui se soit présenté à elle. En effet il semble, qu'il faille expedier promptement un Mari, & aller de là aux autres ; c'est une affaire faite, & on n'y revient plus. Je croi celle-ci bien finie, & si toutes les autres vout aussi vite, l'Histoire de Madame . . . sera fort remarquable par le grand nombre des amours. Peut-être est-il à souhaiter pour le Mari qu'il soit bien grand, il auroit du moins la consolation de voir, que personne n'auroit fait sur le cœur de cette belle Personne des impressions plus durables que celles qu'il y a faites.

A MON.

\* \* \* \* \*

*A MONSIEUR D'A.*

L E T T R E III.

**I**l faut que je vous satisfasse, & que je vous mande tout au long ce qui se passe chez Madame de L. . . depuis qu'elle est Veuve. Elle ne songe, comme vous devez savoir, qu'à prendre un second Mari, mais quel Mari? Elle veut qu'il ait de l'amour pour elle, Elle craint, que l'on n'ait des desseins sur son bien, plus que sur sa personne; délicatesse très-fondée & très-raisonnable, mais qu'elle ne devroit pourtant pas écouter. Elle observe dans ses discours de diminuer son bien autant qu'elle peut pour empêcher les vœux & les soupirs de ses Amans d'aller de ce côté-là, & en même tems elle diminue aussi son âge? mais elle ne peut faire de tort ni à l'un ni à l'autre, on fait, que le bien est grand, & l'âge aussi. Je voudrois que vous vissiez, avec quel mépris elle traite le beau teint de Mademoiselle sa fille. Aussi-tôt qu'on en parle, elle prend la parole, pour dire que ce n'est pas là ce qui durera dans cette jolie personne, mais que ce qui la rendra long-tems aimable, sera sa taille & sa figure. Et pourquoi cette distinction? C'est que sa Mere est encore d'une figure assez noble, & d'assez belle taille. Pour le teint, vous voyez bien qu'elle n'y peut plus prétendre. La Demoiselle de son côté a un grand intérêt à empêcher, que sa Mere ne se remarie; aussi elle s'y employe avec toute l'adresse

dressé possible. S'il arrive que quelqu'un prenne des manières propres à séduire Madame de L. . . & commence à faire quelque progrès auprès d'elle, tous les charmes de la Fille se jettent à la traverse; on a pour lui faire lâcher prise, & pour l'attirer à soi des secrets infailibles, que la beauté & la jeunesse fournissent; on rend la mere jalouse, & il n'en faut pas davantage; car quand elle l'est une fois, elle fait autant de bruit, & est aussi difficile à appaiser, que si elle n'avoit ne vingt ans. Il seroit à craindre pour la Demoiselle qu'il ne se trouvât quelque homme de bon sens qui allât droit à son but, & qui ne se laissât point donner le change. Mais heureusement Madame de L. . . n'admet que de jeunes gens à soupirer pour elle, & de jeunes gens seront toujours les dupes de sa fille. Je vous avouërai, que je lui ai fait pendant quelque tems une méchanceté. J'ai fait semblant d'être amoureux de la mere, qui ne le trouvoit point trop mauvais. Aussi-tôt voilà la fille qui met en usage toute la plus fine coqueterie pour faire une diversion. J'avois dessein de l'alarmer un peu, & je ne donnois pas dans le piège; mais enfin je la tirai de peine il y a quelques jours par une Lettre que je lui écrivis. En voici une copie. Je vous l'envoie, parce que cette Piece peut servir à l'histoire du Veuvage de Madame de L. . . que vous aviez envie de savoir.

A M A.

  
*A MADemoISELLE de L...*

## LETTRE IV.

**D**ites la verité, Mademoiselle, n'êtes - vous pas bien aise, que je prenne la peine de vous écrire? Vous avez si fort éprouvé ma fierté, que vous devez être infiniment sensible aux moindre graces que je vous fais. Ne souhaiteriez - vous pas même de trouver cette Lettre - ci pleine de tendresse, & pour tout dire, d'amour? Je sai l'usage que vous en feriez, & je devine fort bien comme en allant porter vos plaintes à Madame votre mere, de ce que j'oserois vous écrire de pareilles choses, vous seriez rayie de la desabuser de ma fidélité. Mais n'esperez rien, je ne vous parlerai point encore d'amour; il s'agit seulement de savoir ce que vous voulez bien qu'il vous en coûte, afin que je renonce à devenir votre Beaupere. Je me contenterai, que vous fassiez pour me récompenser de ne l'être point, ce que vous avez fait jusqu'ici pour m'empêcher de l'être. Souvenez - vous, Mademoiselle, de toutes les bontez que vous m'avez marquées, vous m'y avez accoutumé, il m'est impossible de m'en passer à l'avenir; je vous connois des regards, & des façons de parler que je vous redemanderai toute ma vie. Il vous sera d'autant plus aisé de me continuer toutes ces faveurs, que je vous donne ma parole de les recevoir mieux que je ne fai-

fai-

faisois. J'ai admiré votre persévérance à mon égard, rien ne rebutoit la bonne volonté que vous aviez pour moi, mais soyez sûre, que vous me trouverez désormais moins fier & moins insensible. Je ne laisserai plus sans réponse les choses obligantes que vous me direz, & quand vous ferez des pas vers moi, je commencerai à en faire vers vous. Si vous changez de manières le moins du monde, je redeviens Beaupere, & je saurai bien m'attirer votre tendresse par les soins que j'aurai pour Madame votre mere, lorsque je ne me l'attirerai pas par ceux que j'aurai pour vous - même. Mais, Mademoiselle, pourquoi faudroit-il prendre ces voyes détournées ? Pourquoi ne pourroit-on réussir auprès de vous qu'en faisant sa cour à une autre ? Dès qu'on a de l'attachement pour Madame votre mere, vous vous chargez de le payer ; qu'on en ait pour vous, vous n'y songez pas. Il vaudroit mieux, ce me semble, remettre les choses dans leur ordre naturel, Madame de L. . . récompenseroit ses Amans, & vous les vôtres, & en ce cas-là je vous promets fidélité.



A M A D A M E . . .

LETTRE V.

Je vous prie, Madame, que je vous fasse une histoire assez extraordinaire, mais dont je vous garantis la verité, & qui est nouvellement arrivée. Elle vous donnera une frayeur  
salu.

salutaire des forces de l'amour, & vous servira à vous faire voir, que dès qu'un Amant est d'une certaine persévérance, il n'y a rien de mieux à faire que de s'accommoder avec lui. La L. . . étoit amoureux depuis deux ans, & n'avoit pû trouver moyen de plaire; soins, assiduez, respects, plaintes, larmes, fureurs, tout avoit été inutile. A la fin un beau jour qu'il étoit dans le cabinet de la Dame seul avec elle, il lui déclara, que puis que rien n'avoit été capable de la toucher, il étoit resolu de mourir. Jusques-là il ne tenoit qu'un discours fort commun; mais voici ce qu'il y eut de particulier: *Et afin, lui dit-il, que vous jouissiez pleinement de ma mort, & que vous ayez le plaisir de la voir arriver par degrez, je veux mourir de faim ici dans ce Cabinet; & sur cela il se jette à terre pour commencer de ce moment-là à mourir.* La Dame ne fit que s'en moquer, & le laissa là, fort sûre qu'il n'y feroit pas encore dans un quart d'heure. Cependant le soir arrive, la nuit vient, & il est encore dans le Cabinet. On va le trouver, on lui demande, s'il est fou, s'il veut passer là la nuit. Il ne répond pas un seul mot, & oblige la Dame à sortir. La nuit se passe. Le lendemain on retourne de bon matin l'exhorter à résipiscence; il n'ouvre la bouche que pour répondre, *Madame, j'ai eu l'honneur de vous dire mes dernieres paroles.* Il jette un regard languissant sur elle, pousse un soupir, & tourne la tête d'un autre côté. Le troisieme jour, la Dame plus embarrassée que jamais, lui porte elle-même un bouillon. Dieu fait avec quel souris dédaigneux il le regarda. Il paroisoit considérablement affoibli; il avoit déjà jене  
sai

fai quoi d'égaré dans l'air de son visage, & quelque chose d'éteint dans les yeux. Le quatrième jour, la Dame fit des réflexions profondes sur le scandale qui alloit arriver. *Un homme mort dans mon cabinet! mort par un désespoir! mort de faim! je suis perdue; cela va faire un éclat horrible dans le monde, on ne croira point la vérité, & on fera mille plaisanteries.* Peut-être aussi fut-elle touchée d'une marque de passion si extraordinaire. Pourquoi non? Je croirois bien, que cela fit autant d'effet sur elle que la crainte du scandale. Quoi qu'il en soit, elle l'alla trouver, & après une dernière exhortation, qu'il paroïssoit même n'entendre pas, parce qu'il étoit déjà mourant, elle lui dit, que puisqu'on ne pouvoit le faire sortir de-là par aucune bonne raison, il en sortît à tel prix qu'il voudroit. Le pauvre moribond tourna languissamment les yeux vers elle & demanda s'il avoit bien entendu ou si ce n'étoit point un songe qui se formât dans un cerveau malade & épuisé. On lui confirma ce qu'on lui avoit dit; aussi-tôt la vie revint en lui, & non seulement la vie, mais une vivacité surprenante, avec laquelle il se fit payer de ce qu'il alloit sortir du Cabinet. Jamais il ne se fit une retraite plus honorable. Apparemment la Dame fut assez bon gré à ses charmes de ce qu'ils avoient le pouvoir de ranimer les mourans, & je ne doute pas, qu'en effet ils n'aient eu bonne part au miracle; mais il est constant qu'ils en doivent partager la gloire avec un grand pain, & quelques bouteilles de vin, que l'Amant avoit fait cacher adroitement sous un lit de repos qui étoit dans le Cabinet; car comme il avoit prévu sa  
mort,

mort, il avoit fait quelques préparatifs. Certainement, Madame, une pareille fourberie vous fait dresser les cheveux à la tête. O siècle! ô mœurs! dites-vous. Heureuse cependant & trois fois heureuse, qui a des Amans qui savent fourber ainsi. On a l'honneur d'avoir fait l'inexorable, & le plaisir de ne l'avoir pas été. Je gage, qu'on a bien senti l'obligation qu'on avoit à notre Ami la L. . . & que pour la reconnoître on l'a renvoyé d'autres fois avec autant de contentement & moins de faim. Que ne mérite point aussi la gentillesse de son invention! D'autres emportent les Places qu'ils assiegent en les affamant, lui il a emporté celle à qui il en vouloit, en s'affamant soi-même. Le stratagème est le plus joli du monde. Tout ce qu'il y a à craindre, c'est qu'une autre fois les Dames ne laissent crever les hommes qui voudront mourir; je ne croi pourtant pas que ce peril là soit bien grand. Vous voyez dans cette Histoire, qu'il eût fallu que le Cavalier se fût retiré honteusement, si les provisions eussent manqué; mais les rigueurs de la Belle ne durèrent pas aussi-long-tems que le pain & les bouteilles de vin.



*A MONSIEUR D'E. . .*

LETTRE VI.

**L**a jolie chose, Monsieur, que votre petite Parente, & que je vous suis obligé de m'avoir fait voir ce tresor avant qu'il paroisse dans  
le

le grand monde! c'est la plus aimable figure que j'aye jamais vuë, il me semble, que la simplicité dans laquelle l'ont élevée les Religieuses qui ont eu jusqu'à present soin d'elle, releve beaucoup ses agrémens. Moi qui n'estimois pas l'éducation des Couvents, je commence à en être charmé, & je ne sai plus, comment on peut aimer une jeune personne déjà toute dressée aux manieres du monde. Mademoiselle de V. . . a sans doute beaucoup d'esprit; mais comme elle n'a point encore entendu parler des Gens raisonnables, eile pense plus qu'elle ne peut exprimer, & je voi avec un plaisir extrême & l'effort qu'elle y fait, & le dépit qu'elle a de n'y pas réüssir. Elle sent la différence de ses phrases de Convent à celles dont je me sers, & je suis amoureux de la honte qu'elle en a. Ce n'est pas que je n'entrevoye dans cette honte quelque chose de fier, & qui semble me dire, que je n'ai sur elle que l'avantage de l'expérience. Je remarque même, que quand je me suis servi de quelque façon de parler qui lui est nouvelle, & qui lui a plû, elle ne la prend pas aussi-tôt, mais elle attend quelques jours à s'en servir, apparemment pour dissimuler qu'elle ait rien appris de moi. Elle est si fâchée que j'aye presentement plus d'esprit qu'elle, qu'assurément elle en aura plus que moi avant qu'il soit peu. Je n'ai pas pû m'empêcher de faire quelquefois tomber l'entretien sur les choses du cœur, elle n'en parle que dans un certain stile tiré des Livres de dévotion qu'elle a lus, & qui transporté du Divin au Profane, fait un effet assez plaisant; mais elle ne laisse pas d'entendre fort bien ce qu'elle dit, & je souhaiterois, qu'en  
ce

ce langage devoit elle voulût m'exprimer des sentimens, qui ne le fussent pas. Elle vient toujours à la Grille accompagnée d'une Reverende Mere qui ne montre point son visage, & qui de dessous un Voile baissé pousse mal à propos des Sentences sur le mépris du monde, & la vanité de nos occupations; & cependant elle se plaint lors que je fais mes visites, ou moins fréquentes, ou plus courtes. Ce n'est pas assurément que je lui tiennne des discours aussi édifiants que pourroit faire son Confesseur. Nous sommes déjà en quelque sorte d'intelligence, la jeune Pensionnaire & moi, sur les sottises de la Reverende Mere, & il y a eu quelques signes d'yeux qui ont passé par devant le Voile noir sans être apperçûs. Plaise à l'Amour que notre intelligence puisse aller loin aux dépens de cette importune Figure qui vient se planter devant nous; j'en aurois en verité un double plaisir.



A U M E M E.

LETTRE VII.

Je commence une éducation de Mademoiselle de V. . . un peu différente de celle qu'on lui a donnée jusqu'à présent. Je lui ai envoyé le Roman de Cyrus, avec la permission de la Mere qui la gouverne; & il a été expédié tout entier en quinze jours. Aussi en a-t-elle les yeux tout battus, & je croi que ceux de la Réverende Mere le sont aussi, car elle a voulu goûter du poison avant sa Pensionnaire. Elle me dit hier avec un certain ton de voix glapissant-

G

pissant-

piffante, où il entroit de la vieillesse, de la tendresse, & outre tout cela, je ne sai quoi de particulier aux Religieuses. *Mon Dieu! Monsieur, ne trouvez-vous pas que cette Mandane étoit bien malheureuse lors qu'elle avoit tant d'angoisses dans le cœur, & qu'elle ne pouvoit s'aboucher avec le grand Artamene?* Je trouvai la remarque fort proportionnée au genie d'une Religieuse, toujours gênée & captive; & la petite Pensionnaire, qui l'entendit bien en ce sens-là, répondit brusquement: *Oui, mais Artamene étoit toujours en Campagne pour enlever Mandane, & pour nous, personne n'y songe.* Vous voyez, que l'exemple de cette Heroïne les a assez mises toutes deux dans le goût des enlevemens, & qu'un grand Artamene n'y perdrait pas ses pas; mais je ne voudrais pas l'être de toutes les deux. Cyrus a fait sur Mademoiselle de V. . . l'effet que les Romains font toujours sur de jeunes personnes qui n'ont rien vu; elle s'imagine le monde fait sur ce modele. Je tâche de la résoudre à ne pas exiger de ses Amans tout le merite d'Artamene, & à leur relâcher quelque chose, sur tout, ce respect outré qu'il avoit pour sa Maîtresse, & en mon particulier je lui avouë, qu'à moins que ce caractere heroïque ne soit un peu mitigé, & amené à ma portée, je n'y puis pas prétendre, & que je serois aussi-tôt Capucin. Mais elle veut prendre à la rigueur & au pié de la lettre, tout ce qu'elle a vû dans son Livre. Il n'y a pas grand mal à cela; le monde l'aura bien-tôt desabusée, & j'espere même qu'elle viendra aisément à goûter la différence qui est entre le Romanesque & le naturel. *Peu de Femmes*

COR-

consentiroient au rétablissement de la discipline  
amoureuse des Romans.



A MADEMOISELLE de V...

LETTRE VIII.

Vous voulez bien souffrir, Mademoiselle, que je me vante de vous donner de l'esprit. J'ai crû d'abord que c'étoit quelque chose de fort glorieux pour moi: mais je vois que je vous en donne tant en peu de tems, que je n'ai pas grand sujet de m'en faire honneur. La facilité que vous avez à en recevoir diminuë extrêmement le merite, qu'il y auroit à vous en communiquer. Vous qui n'êtes pas ingrate, vous me donnez en récompense ce que je n'oserois nommer dans une Lettre qui doit entrer dans un Couvent. Si cependant je croyois, qu'il n'y eût que vous qui dussiez la voir, je hazarderois le mot d'amour, car je vous avouë que je n'ai pas tant de respect pour vous, que pour la Mere de . . . Les jolies personnes en inspirent moins, & vous êtes assurément bien plus jolie qu'elle. Je me plains donc à vous, Mademoiselle, de l'échange que vous voulez que nous fassions ensemble. J'aime mieux vous donner de l'esprit *gratis*; je vous declare que je n'ai point affaire d'amour. Ce qui me déplaît le plus, c'est que votre reconnoissance est si exacte, que vous voulez me donner un amour qui dure autant que durera l'esprit que je vous donne. A ce compte je vous aimerois

toute ma vie? Je vous rends très-humbles graces, je n'ai jamais été amoureux de cette façon-là. J'ai promis à chaque Belle que j'ai quitté, que je n'en aimerois jamais d'autre plus fidèlement. Voulez-vous, que je manque tout d'un coup à tant de promesses qui étoient les seules que j'esperois de pouvoir tenir? Ne me permettez-vous point de conserver à l'égard de tant d'aimables personnes, cette espece unique de fidelité? Vous me rendrez infidelle à un Monde de Belles tout à la fois. Il faut pourtant m'y résoudre, si je continuë de vous voir; mais du moins récompensez-moi sur le pied de cette multitude & de Maîtresses passées, & de Maîtresses à venir que je vous sacrifie; car pendant le reste de ma vie, que je vois bien qu'il faut vous dévouer, j'étois homme à avoir encore quelque douzaine ou deux de passions. Vous étouffez dans mon cœur toute cette belle esperance d'amours à naître. Je n'ai point de regret à la diversité qui se fût trouvée dans ma vie, j'eusse aimé tantôt une brune, tantôt une blonde, tantôt une personne gaye, tantôt une serieuse; mais il me semble, que vous rassemblez le merite de tous ces differens caracteres. Vous me paroissez gaye & serieuse; & ce qui est plus surprenant, j'ai tant d'envie de trouver tout en vous, que je vous trouve blonde & brune en même tems. Il vaut autant que je vous aime vous seule, que si je m'étois amusé à aimer en détail toutes ces autres personnes qui sont en vous en racourci: mais aussi afin que l'Empire d'Amour ne perdît rien, il faudroit que vous m'aimassiez autant, qu'elles auroient pû faire toutes ensemble. Vous êtes  
jeune,

jeune, il seroit extrêmement glorieux, que votre coup d'essai fût quelque chose de grand.



*A MONSIEUR D'E...*

LETTRE IX.

Je suis perdu, mon cher Monsieur, je me suis brouillé au Couvent par une imprudence que j'ai faite. J'écrivois à Mademoiselle de V. . . & je lui mandois, que je hazarderois dans ma Lettre quelques mots d'amour si la Révérende Mere sa Gouvernante ne la devoit point lire, mais que je respectois cette bonne Religieuse plus qu'elle, parce qu'elle étoit assurément moins jolie. Je ne m'aperçus que trop à la premiere visite, qu'elle avoit lû ma Lettre, comme cela ne pouvoit manquer d'arriver, & je sentis bien le chagrin où elle étoit d'avoir été trop respectée. Je crus, que pour remédier à tout, il ne falloit que lui manquer de respect, quoique cela ne fût pas aisé; je lui dis cent folies qui ne s'adressoient qu'à elle, j'attaquai ce Voile baissé par les plus impertinentes galanteries dont je pûs m'aviser. Je lui dis, que nous étions bienheureux, qu'elle n'en pût pas mettre un sur son esprit comme sur son visage; que l'obstination qu'elle avoit à ne le pas vouloir hauffer, ne pouvoit être qu'une marque de sa charité pour le prochain, qu'elle ne vouloit pas mettre en peril, qu'il faisoit l'en remercier en même tems, qu'on s'en plaignoit. Enfin quelles sottises ne furent pas dites, &

quelles sottises, du moins aussi grandes, ne furent pas réponduës? Il n'y a que vous qui le sachiez, ô Grilles, confidentes & témoins de mes peines. Cependant je n'avançai rien, & cette bonne Religieuse ne me veut pas moins de mal pour sa beauté méprisée, que Junon en voulut autrefois à Paris. Il est vrai que j'ai un peu plus de tort que lui, car encore ne condamna-t-il que ce qu'il avoit vu; moi j'ai condamné la Junon voilée sans l'avoir vuë, heureux pourtant de n'avoir pas jugé autant en connoissance de cause que Paris. J'ai déjà été refusé deux fois à la Grille sur d'assez mauvais prétextes, cela ne m'étoit point arrive avant la Lettre. Toute mon esperance est, qu'il viendra bien-tôt à la bonne Mere quelque menace d'apoplexie qui l'obligera de me pardonner. A vous dire le vrai, je crois qu'une apoplexie toute entiere seroit encore mieux.



*A MADEMOISELLE de V...*

LETTRE X.

**P**uisqu'enfin vous allez paroître dans le monde, Mademoiselle, je veux me mettre à prophetiser, & lire dans l'avenir votre destinée. Imaginez-vous un grand cri qui s'élèvera dans Paris, & mille voix confuses, où l'on pourra seulement distinguer, *qu'elle est jolie! qu'elle est belle!* Jusqu'à présent on vous a vuë dans le lieu où vous avez été, mais personne ne vous a encore regardée, hormis moi qui certai-

certai-

certainement me suis bien acquitté sur cela de mon devoir. Tous les yeux, Mademoiselle, vont être à peu près pour vous comme les miens; vous n'y remarquerez peut-être pas de différence; mais si vous me permettez de mêler quelque chose de triste dans mes prédictions, les premiers jours de votre apparition une fois passés, vous ne trouverez plus dans les yeux des autres ce qui sera encore dans les miens. Vous entendrez incessamment autour de vous une sorte de bruit sourd & de murmure confus auquel vous n'êtes pas encore accoutumée; cela s'appelle de soupirs. Ils seront faits comme quelques-uns de ceux que vous avez déjà entendus de moi. Peut-être seulement seront-ils poussés un peu plus haut, mais ce ne sont pas là les meilleurs. Sur tout il tombera sur vous de toutes parts une grêle de certaines choses agréables, qu'on nomme des fleurettes ou des douceurs: vous en ferez si accablée, qu'à peine aurez-vous le loisir de respirer; dès que vous vous en ferez défendue d'un côté, elles vous attaqueront de l'autre; mais de peur que vous ne vous accoutumiez trop à ce langage flateur qui ne fera que dans la bouche des hommes, je m'engage à vous rapporter fidèlement ce que diront de vous les femmes, dont les plus jolies ne manqueront pas à vous trouver les yeux trop grands, ou la bouche trop petite. Pour moi, si vous n'étiez pas présentement la seule personne de votre Sexe pour qui je m'intéressasse, je ferois publier dans Paris que toutes les femmes eussent à engager leurs Amans de la meilleure manière dont elles pourroient s'aviser, & qu'elles veillassent

lassent de près à la garde de leurs Captifs ; car à votre arrivée on ne va entendre parler que de chaînes rompuës, & de Maîtresses abandonnées. Je suis persuadé qu'après cet avis, il y auroit une partie des Amans, qu'on se hâteroit de favoriser, & une autre partie qu'on traiteroit plus mal qu'à l'ordinaire, selon les différentes maximes, qu'ont les Dames pour conserver leurs Conquêtes ; je croi pourtant que la pluspart des hommes y gagneroient. Enfin, Mademoiselle, il est très-certain, que votre sortie du Couvent est un événement très-considérable dans le monde qui aime & est aimé, & qu'il y doit causer une grande revolution. Une jeune Divinité de seize ans comme vous s'y est bientôt fait reconnoître pour ce qu'elle est, & dès qu'elle se fait voir, tout tombe à ses genoux. Pour moi, si je ne suis pas tombé aux votres avant tous les autres mortels qui vous adoreront, songez, que c'est la grille qui m'en a empêché : car ce n'est point la coûtume d'adorer de loin de si jolies Divinitez, on ne tombe point à leurs genoux sans les embrasser.



*A M. LE CHEV. DU B.*

LETTRE XI.

**Q**ue diriez-vous, mon pauvre Chevalier, de ce que je vais vous attaquer sur une de plus belles choses ; que vous ayez jamais faites ? Vous êtes amoureux de Madame de M. . .  
Assurément ce ne sont pas les sens qui vous la  
font

font aimer, je croi qu'il n'y en a pas un seul qui ne dépose contre elle; mais elle a beaucoup d'une certaine sorte d'esprit, & c'est là le mérite qui vous touche. Rien n'est plus louable que ce mépris des beautés sensibles & matérielles, & ce goût vif pour les beautés spirituelles & invisibles. Il y a même beaucoup plus qu'un simple mépris pour les unes, & un goût violent pour les autres; vous allez à ces beautés invisibles & spirituelles au travers des laideurs matérielles & sensibles qui se présentent en votre chemin. Sans doute votre grandeur d'ame en éclate beaucoup davantage, & je croirois volontiers, que vous êtes entré en contestation de spiritualité avec quelque Ange. Cependant c'est cela même qui ne peut être approuvé dans un siècle aussi corrompu que le nôtre; ne faites point l'Ange à vingt-cinq ans, mon pauvre Chevalier, & sur tout ne le faites point pour une personne aussi éloignée de l'être. Puisque vous croyez, que cette femme-là a tant d'esprit; imitez-la; je vous donne ma parole qu'elle ne vous aime pas pour votre esprit. En eussiez-vous autant que feu Voiture, vous auriez encore besoin auprès d'elle de la jeunesse, & des agrémens, dont elle est accompagnée. Prenez les maximes qu'elle a sur l'amour; & vous n'aurez bien tôt plus d'amour pour elle. Vous prétendez, que le commerce de cette Dame vous fera une réputation d'esprit; détrompez-vous; vous êtes jeune & bien faite, on ne prendra point le change. Peut-être parce qu'elle raille assez généralement de tout le monde, vous vous croyez au dessus de tous ceux, dont elle a plaisanté avec vous, &

vous êtes agréablement flaté par l'exception que fait de vous une personne qui fait si bien démêler les ridicules. Mon cher Chevalier, gardez-vous bien de prendre le payement de vos soins pour un effet de votre mérite: il y a bien de la différence entre mériter & acheter. Ces manieres de distinction qu'on a pour vous, vous les avez achetées, & assez cher. Encore si l'achat une fois fait, c'étoit pour le reste de votre vie, passe; mais il le faut renouveler bien souvent. Selon que je vous vois possédé de la vertueuse passion d'avoir de l'esprit, je croi, que si on vous condamnoit à vous mettre dans la Philosophie ou dans les Mathématiques, vous le feriez. De moins est-il certain que ce courage-là ne doit pas manquer à l'Amant de Madame de M. . . . Quelle entreprise peut être au-dessus de lui? Adieu, mon cher Chevalier, n'estimez point tant l'esprit, s'il se peut, & songez à en avoir à meilleur marché.



A U M E M E.

LETTRE XII.

**T**remblez à la vuë de cette Lettre, je vais vous prêcher plus que jamais. On me mande, que vos amours vous brouillent avec tout le monde. Madame Des . . . en use avec vous, comme fit Catilina avec ceux qu'il avoit engagez dans sa Conjuratiou. Il leur fit boire du sang humain, afin qu'ils ne pussent jamais rompre la liaison qu'un si grand crime  
for-

formeroit entre eux. Madame Des . . . vous fait aussi avaler tout le venin qu'elle a contre les Humains en général; elle vous remplit l'esprit de ses plaisanteries que vous ne manquez pas de repeter, & plus vous vous faites d'ennemis, plus vous êtes lié à elle. Voilà de jolis nœuds d'une tendre passion.

*Vivre avec votre Iris dans une paix profonde,*

*Et ne compter pour rien tout le reste du monde.*

C'est-là apparemment ce que vous vous proposez. J'avouë que rien ne seroit plus agréable si ce n'étoit l'Iris; je n'aimerois pas une paix si profonde avec elle. Je vous assure, que vous vous préparez une solitude qui ne différera guere de celle de la Thebaïde, sans compter les austeritez que vous aurez à pratiquer. N'allez pas vous imaginer, que vous en ayez plus d'esprit parce qu'elle en a, & qu'elle vous aime; je voudrois bien savoir, si elle en est plus jeune, parce que vous l'êtes, vous qui l'aimez tant. J'avouë qu'on se fait l'esprit avec les gens qui en ont, & qu'on ne se rajeunit pas avec ceux qui sont jeunes; mais vous ne vous faites pas l'esprit avec Madame Des . . . vous prenez le sien tout à fait parce que comme il vient d'une personne qui vous est extrêmement chere, vous croyez y avoir une sorte de droit, & vous vous parez des jolies choses que vous lui avez ouï dire. C'est ce qui vous trompe, elles ne prouvent non plus votre esprit que le fard que Madame Des . . . met tous les jours, marque sa jeunesse. Tous cela s'applique par dehors, & ne vient point  
du

du dedans. Si vous voulez nous prouver, que vous ayez profité avec elle, apprenez à dire des choses qui ne soient point d'elle, & même afin qu'on ne vous soupçonne pas de lui rien dérober, apprenez à louer avec agrément & avec délicatesse: c'est ce qu'elle n'a jamais fait. Je gage qu'à vous-même elle ne vous a jamais rien dit de doux ni de flatteur, seulement elle jette sur le reste du genre humain des plaisanteries amères où vous n'êtes pas compris, & vous êtes réduit à vous contenter de cela comme des plus tendres discours qui puissent sortir d'une bouche chérie. Apparemment c'est ainsi que Tisiphone & Alecto font l'amour, lors qu'il arrive que ces jolies Demoiselles sont en commerce de galanterie, & que les serpens dont elles sont coëffées radoucissent leurs sifflemens, & tâchent à faire les yeux doux. J'espère qu'une comparaison si outrée mettre ma Lettre en sûreté, & que vous ne la sacrifierez pas à l'objet de votre flâme. Je ne serois pourtant pas fâché que vous le fîssiez; je suis sûr, qu'on vous haïroit de l'avoir seulement reçue.



A U M E M E.

LETTRE XIII.

**O**n me mande que vous avez depuis peu un Rival, & que vous ne lui voulez pas céder. Vous moquez-vous? Connoissez-vous si peu le bonheur que votre fortune vous envoie?

voye? Faites reflexion que vous alliez être le dernier Amant de Madame Des. . . car présentement les Amours ne se pressent plus guere autour d'elle. Rien n'est, ce me semble, plus desagréable que de porter les derniers Encens sur un Autel qui tombe en ruine, & je ne me plairois point du tout à finir l'Histoire amoureuse d'une Dame quelle qu'elle fût. Je vous voyois extrêmement menacé d'essuyer cette honte-là, & j'en étois au desespoir pour vous; mais voici un homme qui se présente pour vous l'épargner, & vous ne profitez pas d'une rencontre si heureuse? En verité, je ne vous comprends pas. Peut-être que de voir la place disputée, c'est ce qui vous excite à la conserver; moi, je trouve au contraire que vous devriez prendre adroitement pour la quitter, le moment où elle est disputée; il y auroit quelque honneur à avoir joui d'une chose dont un autre eût pû encore être jaloux, & vous rejetteriez sur votre Rival le des-honneur d'en être à l'avenir possesseur paisible. Vous avez encore une petite reflexion à faire, c'est que si vous negligez l'occasion qui s'offre, Madame Des. . . pourra bien ne la pas négliger; & si vous ne sentez pas l'avantage d'avoir un Rival, elle sentira bien celui d'avoir un nouvel Amant. Vous avez vingt-cinq ans; elle en a, je n'oserois dire combien, & il seroit dit qu'elle vous auroit fait une infidelité? Cela ne seroit pas supportable. Cependant il y a bien de l'aparence, que ce malheur vous arrivera si vous n'y donnez ordre. Je croi, qu'elle vous trouve présentement l'esprit assez formé, & qu'elle sera bien aise de le former à quelqu'autre.

tre.

tre. Vous deviendriez un prodige, & vous seriez trop au dessus du reste des hommes, si vous étiez plus long-tems le seul qui profitassiez de ses excellentes leçons. Il est juste, que ceux qui en ont besoin, vous succèdent. Sérieusement on lui est bien obligé de la bonté qu'elle a de répandre assez également l'esprit.



*A MONSIEUR R. . .*

LETTRE XIV.

**I**l faut, mon cher Monsieur, que je vous ouvre mon cœur, & que je vous fasse part d'un chagrin très-serieux que j'ai, dont je crains pourtant que vous ne fassiez que rire. Vous m'avez vu extrêmement touché de Mad. . . J'avois fait une exception pour elle au peu d'inclination que j'ai en général pour les personnes mélancoliques; sa mélancolie me paroïsoit promettre quelque chose de passionné & de piquant; je ne me trompois pas: je suis venu à ne lui point déplaire, mais j'en suis bien puni. Quoique je sois pour elle d'un attachement & d'une assiduité très-exemplaire, je n'entens sortir de sa bouche que des plaintes. Il est vrai, qu'elle les fait avec beaucoup d'esprit, & qu'il y paroît un grand raffinement de tendresse, mais elle en fait toujours. S'il arrive, ce qui est assez rare, qu'elle soit contente, ne croyez pas qu'elle en parle; elle n'a point d'expressions pour la joye & pour le plaisir, cette langue-  
là

là lui est tout à fait inconnue; & quand, par malheur, je la fais apercevoir qu'elle est contente, elle commence aussitôt à se plaindre avec beaucoup d'éloquence, de ce que je lui donne si peu de sujets de satisfaction, qu'il faut que je prenne soin de les lui faire remarquer. Imaginez-vous que c'est une Ariadne qui n'eût eu rien à dire à Thésée tant qu'il eût été fidèle, mais qui dès qu'elle auroit été abandonnée dans l'Isle deserte, eût fait merveilles avec les Rochers. J'ai pris la liberté de lui dire quelquefois qu'il falloit qu'on lui fît quelque perfidie signalée, pour faire paroître son génie, & le mettre dans tout son jour. Cependant ses chagrins mêmes augmentent sa beauté; ils redoublent l'éclat de ses yeux, la vivacité de son teint, & en un mot lui donnent une ame nouvelle. Qu'ils seroient agréables & piquants s'ils étoient un peu plus rares! Je ne saurois vivre avec elle, & je ne la saurois quitter. Je suis parfaitement content & de sa beauté, & de son esprit, & de son cœur; il n'y a que sa ratte qui me fait enrager. Lui appartient-il à cette ratte, de venir gâter l'effet de tant de belles parties? Qui pourroit éraiser Mad... ce seroit une personne parfaite. On dit, que l'opération est possible, & qu'elle n'est pas trop dangereuse. Je m'en informerai mieux, & à cette condition je lui promets une fidélité éternelle.

AU



A U M E M E.

LETTRE XV.

Je suis fort trompé, ou j'ai trouvé un bon expédient pour me démêler d'avec Mad. . . sans lui donner sujet de me faire des Elegies qu'il me seroit impossible de soutenir. J'ai été prendre notre Ami S. R. chez Madame d'H. . . à qui il s'étoit attaché, je ne sai par quel hazard, car cette cour-là est assez ennemie de toute délicatesse de sentimens, & lui, il est homme à reflexions profondes. Il a dans l'esprit de certaines chimeres raffinées qui ont besoin de pâtures, & je ne croi pas, qu'il puisse être content d'une personne qui ne lui donne pas tous les jours sujet de rêver creux, & de se ronger le cœur. Je l'ai donc tiré d'un lieu où il étoit fort déplacé, & je l'ai conduit chez Mad. . . où je ne doute point qu'il ne me fasse grand tort. Il traitera l'amour sérieusement, méthodiquement, & selon toute sa dignité, au lieu que je n'en ai que des idées communes & superficielles qui m'ont été bien reprochées. A mesure qu'il avancera, je ferai à la faveur de mon Rival une retraite honorable & imperceptible. On n'entendrait point tant de plaintes de Femmes abandonnées par leurs Amans, si lorsque les Amans se sentent eux-mêmes abandonnez par leur amour, ils avoient soin de se donner des Successeurs qui empêchassent que leur perte ne fût sentie, & ce ne seroit point

point

point là du tout une infidélité; car quand je jure à une Belle de l'adorer toute ma vie, cela ne peut-il pas s'interpréter favorablement, que si je ne l'adore pas toujours, un autre l'adorera pour moi; enfin que je ne la laisserai point sans un Amant qui lui plaise? C'est-là l'essentiel. Qu'importe que cet Amant, ce soit moi ou un autre? Je me tiens sûr, que Mad. . . fera assez raisonnable pour agréer la substitution que je prétens faire. De pareilles substitutions naturelles doivent plaire aux Dames, & même je croi que les plus fréquentes seroient les meilleures; mais de plus il me semble, que S. R. & Mad. . . prennent déjà feu l'un pour l'autre. Je fers extrêmement à mon Rival par l'opposition de mes maximes aux siennes. Je demeurerai mêlé dans ce commerce tant que nous aurons besoin de cette comparaison, lui & moi, pour en profiter chacun en notre maniere, après quoi j'irai chercher ailleurs des Graces qui rient, & des Amours qui folâtent.



A U M E M E.

LETTRE XVI.

**M**es desseins ne réussissent point. Mad. . . ne goûte plus S. R. Elle m'a dit que cet homme-là avoit l'esprit tourné de sorte à rendre fort malheureuse toute personne qui s'intéresseroit à lui d'une certaine façon. Voilà un étrange cas. Il suffit de lui ressembler pour ne lui pouvoir plaire, & elle ne s'accommode plus  
 H d'elle.

d'elle-même, quand elle se trouve dans un autre. Mais est-ce ma faute à moi de ce qu'elle est si peu raisonnable? Je n'ai point songé à faire une désertion criminelle, je lui ai présenté un autre sujet en ma place. Et quel sujet encore? Un homme choisi sur tout Paris, pour le personnage le plus chagrin qui y fût, & qui du moins est aussi capable qu'elle de ne laisser jamais de repos à ce qu'il aime. Elle ne l'accepte pas. Elle l'acceptera si elle veut. Pour moi, je prétens avoir fait mon devoir. Je soûtiens, que tous les Gens de ce caractère doivent s'apparier les uns avec les autres, & qu'il leur doit être défendu de venir se mêler dans un Monde qui est content, & où l'amour n'est connu que par ses plaisirs. Ils y troubleroient tout, si on leur permettoit d'y faire des courses. Je voi pourtant bien, qu'ils auroient besoin de trouver des Gens qu'ils pussent tourmenter sans en être tourmentez, & sur qui ils exerçassent leur triste domination; mais en verité ce n'est pas à dire que nous soyons obligez de nous y soumettre. Qu'ils le fassent enrager les uns les autres. Mad. . . me regarde comme un tresor en mon espee. Toute sa bile amoureuse se répand sans péril sur moi qui n'en ai point, aussi elle ne me veut pas lâcher pour S. R. que je lui offre. J'ai pourtant bien envie de lui échaper. Daigne le Ciel favoriser mon évafion.

A MON-



## A MONSIEUR D'E. . .

## LETTRE XVII.

J'accepte fort volontiers, Monsieur, l'emploi que vous me donnez d'être l'Historien de la Vie de Mademoiselle de V. . . J'y suis assurément plus propre qu'à écrire quelque Vie de Heros pleine de Batailles, & autres grands événemens magnifiques & desagréables. Ici il n'y en aura guere de plus considerables que des promenades, des visites, tout au plus quelque fouris, ou quelque regard fin & mysterieux. Mais ne sont-ce pas là les choses qui tiennent la plus importante place dans les archives de Paphos & d'Amathonte? C'est dommage que nous ne les ayons bien complettées au lieu de beaucoup d'autres gros Livres d'Histoires dont je ne me soucie guere. Pour commencer donc celle de votre aimable Parente, nous la menâmes hier à *l'Opéra* pour la première fois. Figurez-vous ce que c'est que *l'Opera* au sortir d'un Couvent, quelle différence de l'harmonie des Religieuses à celle-là; enfin quel passage de l'un de ces deux Mondes à l'autre. On jouoit *Psyché*; je vous assure, que Mademoiselle de V. . . étoit *Psyché* même, enlevée comme elle dans un séjour enchanté, aussi surprise, aussi charmée qu'elle. Pour moi, au lieu de regarder la *Psyché* du Théâtre, je ne regardois que celle de notre Loge, qui certainement la re-

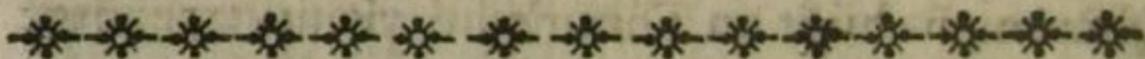
H 2

pré-

présentoit mieux, outre qu'elle étoit bien plus jolie; & si j'avois été l'Amour, j'aurois député le Zephyre à celle-ci pour me l'amener, & aurois renvoyé l'autre chez ses Parens. A l'Arrêt de mort de Pſyché, & à toute cette Pompe funebre qui le fuit, la Demoifelle pleura après s'être long-tems contrainte. L'honneur apparemment avoit beaucoup combatu dans fa petite ame; mais enfin l'honneur qui n'est pas accoûtumé à être le plus fort, céda, & le mouchoir fut inondé de larmes. Comme tout cet endroit-là est long, elle voulut s'en aller, ou se cacher au fond de la Loge, parce qu'elle s'imaginoit, que toute l'Assemblée avoit les yeux fur elle, & qu'elle étoit deshonorée pour jamais; nous eûmes bien de la peine à la rassurer; & tandis qu'on chantoit, le *Deh! Piangete al pianto mio*, que tous les Instruments de l'Orchestre tiroient de longs ſoupirs, & que les Flûtes douces pouſſoient mille ſanglots, c'étoient des éclats de rire dans notre Loge que nous ne pouvions retenir, & qui nous euſſent à bon droit fait paſſer pour fous. Je lui reprochai, qu'elle étoit bien ſenſible, elle me répondit, que ce n'étoit que de la pitié; mais quand les Scenes de Pſyché & de l'Amour vinrent, de bonne foi elle ne le fut pas moins, & il n'étoit plus queſtion de pitié. Un air de joye douce & vive étoit peint ſur ſon viſage, & vous jugez bien, que ſa beauté n'y perdoit pas; & enfin preſſée par le plaifir qu'elle reſſentoit, il falut qu'elle ſe ſoulageât par un ſoupir, peut-être le premier de ſa vie, & ſans doute d'un trop grand prix pour être donné à une fiction. J'étudiaï tous les mouvemens que la

Natu-

Nature produisit en elle; je lui vis faire pendant toute cette Piece qui est assez variée, comme un petit cours de sentimens, & je n'en connois guere dont son cœur n'ait fait l'épreuve dans les trois heures que nous fumes la. Je vous le garantis pour être d'une assez bonne trempe, & je ne désespere pas, que dans peu nous n'ayons d'autres nouvelles à vous en donner. Au sortir de là nous la menâmes souper chez Madame votre Sœur. Le Repas fut des plus propres, & la compagnie fort agréable, cependant elle rêva toujours. Elle ne s'étoit point encore remise de toutes les petites agitations qu'elle avoit essuyées; la Musique remplissoit encore ses oreilles, Psyché de l'Amour n'étoient point sortis de son esprit. Nous la priâmes bien de ne pas trouver mauvais de se voir servie par des Laquais qui ne ressembloient guere à des Zephirs; & le soir que je la ramenai jusque dans la chambre, je lui dis, que si je ne la laissois pas dans ce moment là au milieu d'une troupe de Nymphes, du moins je lui pouvois promettre qu'elle habiteroit toute la nuit dans le Palais enchanté, & qu'elle seroit Psyché plus de vingt fois. Elle m'avoüa le lendemain qu'elle l'avoit été, mais elle ne voulut point m'avouer, qu'elle eût vu un grand jeune Amour bien fait qui lui eût dit les plus tendres choses du monde. Cependant quel moyen d'être Psyché sans l'Amour? Je vous laisse à juger si cela est possible.



## A MONSIEUR D'E. . . .

## L E T T R E XVIII.

Si vous m'en croyez, Monsieur, partez dès que vous aurez reçu ma Lettre, & venez voir votre aimable Parente apprendre à jouer du Thuorbe. Je suis assuré, qu'elle vous rendra les vingt-cinq ans que vous regrettez quelquefois. Ce n'est pas qu'elle joue déjà bien de cet instrument, elle n'a garde depuis le peu de tems qu'elle s'y exerce, mais c'est qu'on est touché de voir, combien elle en jouera agréablement, & qu'on en est ému par avance. N'attribuez point cela à la prévention que j'ai pour elle, j'entens déjà les sons, qu'elle tirera du Thuorbe dans quelques mois, ils me percent déjà le cœur. Mais ce qu'elle a de très-agréable, sans y compter les esperances de l'avenir, c'est l'attitude modeste, & en même tous touchante qu'elle prend en jouant. Un de plus beaux bras du monde coule sur l'Instrument d'un mouvement juste de mesuré; une main digne de ce bras, fait voler ses doigts sur l'extrémité des cordes; de beaux yeux parlent pendant ce tems-là, & disent plus que l'instrument même, & des inflexions de têtes douces & placées à propos, représenteroient, pour ainsi dire, tout l'Air qu'elle joue, quand on ne l'entendrait pas. Lors qu'elle jouera mieux, le Thourbe accompagnera parfaitement son chant, mais sa personne accompagnera du moins

moins

moins aussi-bien le Thuorbe. Peut-être que le plaisir, que l'ai à la voir jouer est redou- ble, parce qu'il est de bon augure de lui voir embrasser quelque chose, quoique ce ne soit qu'un Thuorbe; mais enfin je vous garantis, qu'elle a la meilleure grace du monde à embrasser ce qu'elle embrasse. Ce seroit dommage qu'un si beau talent ne s'exerçat un jour sur quelques sujets animez, & de bonne foi je croi, que ce n'est qu'un prélude & un essai. Elle prendra l'habitude de tenir tendre- ment entre ses bras quelque chose qui ré- pondra tendrement; & comme elle devien- dra toujours plus délicate sur les réponses, il lui faudra celle d'un Amant, ou tout au moins d'un Mari amoureux. Venez l'enten- dre avant que cela arrive, & même avant qu'elle soit plus habile sur le Thuorbe, car alors vous pourriez attribuer à l'Art, ou la une longue étude, la perfection dont elle se- roit; mais présentement on a le plaisir de voir un heureux naturel, avec qui l'Art ne partage presque rien, & qui même fait effort pour se passer tout-à-fait de son secours, & vous ne sauriez croire combien cet effort est aimable.



## A U M E M E.

## L E T T R E X I X.

N<sup>o</sup>tre Carneval n'a pas trop bien commen-  
 cé, je ne sai ce qui nous arrivera à la  
 fin. Il y a trois jours que M. le Comte de  
 P. . . donnoit le Bal à Madame de la C. . .  
 Mademoiselle de V. . . en fut priée & du sou-  
 pé aussi. Je n'avois garde de manquant au  
 Bal, mais ce n'étoit pas assez, je fis si bien  
 que je fus aussi du souper. Si vous êtes assez  
 pénétrant pour deviner la raison qui me fai-  
 soit souhaiter avec tant d'empressement d'en  
 l'être, je vous l'avouërai. Madame de la C. . .  
 Reine du Bal & de la Fête étoit fort parée,  
 elle portoit sur elle toutes les pierreries de  
 son quartier, & qu'il auroit enlevée auroit pil-  
 lé tout le Marais; cependant elle ne laissoit  
 pas d'être bien. Que ce *cependant* ne vous  
 surprenne pas, c'est que je n'aime guere l'ex-  
 cès de parure ni de pierreries. Mademoiselle  
 de V. . . étoit moins brillante d'emprunt, mais  
 plus brillante d'elle-même. Tous les yeux se  
 tournerent sur elle d'une certaine façon qui  
 étoit un manque de respect pour la Maîtresse  
 du Bal. Je croi, que de ce moment-là toute  
 la fête fut gâtée pour elle; aussi peu de tems  
 après l'arrivée de Mademoiselle V. . . elle se  
 plaignit d'un mal de tête. Ce mal de tête  
 apparemment vouloit dire, qu'elle prioit, qu'on  
 la dispensât d'avoir le teint aussi frais, & les  
 yeux

yeux aussi vifs que votre aimable Parente. Pendant le souper, la Dame lui dit d'un air assez sérieux, qu'elle la trouvoit coëffée extraordinairement, elle l'étoit en effet, mais la coëffure étoit fort jolie & fort bien entenduë, & sur cela, pas un mot de louange. L'assemblée commença, & pour la plus grande partie, elle fut composée d'assez jolies personnes. Dans les jugemens qu'on fit sur la beauté, les femmes donnerent le préférence à Madame de la C. . . & les hommes à Mademoiselle de V. . . elle est assurément mieux donnée par les hommes, ils sont les juges naturels des Dames en cette matiere. La plus grande foule n'étoit donc point auprès de Madame de la C. . . aussi me sembla-t-il qu'elle dansoit d'un air dédaigneux & negligé, parce que nous ne nous rendions pas dignes qu'elle nous donnât le plaisir de la voir danser aussi bien qu'elle eût pû faire. Je ne sai, si ce fut l'agitation de la danse, ou le depot de voir Mademoiselle de V. . . si jolie & si piquante, ou un mauvais effet de sa constitution, mais enfin voilà le dernier des malheurs qui lui arrive, voilà son nez qui se met à rougir cruellement. J'admire l'autorité qu'a un nez sur tout un visage; dès qu'il est en mauvais état, il ne permet point que le reste soit bien. Madame de la C. . . qui sentit avec chagrin cette importante partie s'enflamer, eût été bien aise de s'en vanger sur tous les autres nez en les faisant rougir, & principalement sur le petit nez auquel je m'intéressois; mais comme elle n'en trouva point de moyen; elle tourna ailleurs sa colere; elle fit hausser les Lustres, de sorte que tout le monde eut les yeux battus jusqu'à la moitié du visage. Voyez la méchan-

ceté! Son nez rougit; qu'elle s'attaque aux autres nez; mais ce n'étoit point aux yeux à en pâtir. Les nôtres, c'est-à-dire ceux de Mademoiselle de V. . . tinrent bon. Il n'y avoit rien en jour-là dans toute sa beauté qui ne fût merveilleusement en état de se défendre contre tous les stratagêmes de ses ennemies. Vous ne croirez peut-être pas ce que je vais vous dire, mais aussi ne doit-on pas supprimer la vérité, parce qu'il est des incrédules. Madame de la C. . . ne put donner à toutes les femmes des yeux batus qu'elle ne s'en donnât aussi, & cela accordoit fort bien avec le nez rouge pour la défigurer. Monsieur des R. . . qui s'étoit jusquelà fort attaché à elle, la quitta dès qu'il la vit avec ces deux traits de laideur, volontaire & involontaire, & vint en notre quartier où se trouvoit un bout de nez fort joli, & peut-être les seuls yeux non batus qui fussent dans tout le Bal. Alors Madame de la C. . . désespérée & furieuse, fit ce que les Hollandois se réservent toujours de faire dans le dernières extrémités, ils lâchent les Ecluses, ouvrent les Dignes, & inondent tout le Païs. Vous seriez bien embarrassé à deviner à quoi cela s'applique. C'est qu'il ne devoit point entrer de Masques dans le Bal, que l'on vouloit qui fût sans desordre & sans confusion. Madame de la C. . . fit dire à la porte qu'on les laissât entrer, l'écluse fut levée, la digue percée, & en moins d'un quart d'heure, on vit une inondation de Masques. Alors les nez rouges & les blancs, les yeux qui étoient batus & ceux qui ne l'étoient pas, tout fut confondu. Le tumulte augmenta toujours, & il ne fut plus possible de savoir laquelle étoit la  
la

là plus jolie, de Madame de la C. . . ou de Mademoiselle de V. . . Le désordre alla jusqu'au point qu'il y eut des Masques qui se querellerent, & il parut cinq ou six épées nuës, spectacle agréable pour la fureur de Madame de la C. . . mais fort terrible pour la pauvre Mademoiselle de V. . . qui pensa mourir de peur. Elle ne manqua pas de s'enfuir aussi-tôt, & que fait-on, si ces Masques querelleux n'étoient point apostez par Madame de la C. . . ? Que ne peut une femme dont le nez est le seul qui rougisse dans tout un Bal ? Nous avons raisonné à fond sur toute cette aventure, & nous avons résolu avec beaucoup de prudence de ne plus mener la jeune Demoiselle au Bal, sans avoir auparavant tiré promesse de toutes les femmes, qui s'y devront rencontrer, qu'elles ne trouveront point mauvais de la voir plus jolie qu'elles, & sans nous être assurés par avance d'une amnistie générale pour toutes les offenses que sa beauté pourra faire à la leur,



## A MONSIEUR DES. . .

### LETTRE XX.

**V**ous prétendez donc à la succession de Monsieur des R. . . c'est-à-dire à épouser Madame des R. . . lors qu'elle sera veuve ? Votre prétention est hardie, non que le bon homme n'ait soixante & quinze ans, mais parce qu'il en vivra quatre-vingt-dix ; que fai-je ? peut-être cent. Il y a dix ans que Madame des R. . . l'épousa, elle n'en avoit que quinze, & elle prit

prit

prit la résolution de donner un an ou deux de sa vie tout au plus à amasser du bien, qui étoit la seule chose qui lui manquoit. Ce bien-là proprement, elle ne songeoit pas à l'amasser pour elle, mais pour E. . . qu'elle ne haïssoit pas, & qu'elle devoit épouser incessamment; car on comptoit sur une prompte retraite du bon homme. Vaine prudence humaine, s'écrieroit fort à propos un Orateur en cet endroit-ci! Le vieux mari vit encore, il a usé la passion & la constance de F. . . qui est enfin marié. Un autre lui a succédé, qui après quelques années a aussi renoncé à une femme dont le mari s'est si fort opiniâtré à vivre; vous voilà sur les rangs, sur ma parole le bon homme vous lassera comme les autres, vous ne tâterez ni de son bien ni des charmes de sa Veuve. Je ne doute point, que la petite femme ne tâche à mettre en usage tous les moyens d'homicide qu'une jeune personne à l'égard d'un Vieillard; mais à voir qu'il ne s'en porte pas plus mal, je juge qu'il n'est plus capable d'être tué de cette façon-là, & qu'il ne fait que rire des caresses meurtrieres qu'il reçoit. Combien croyez-vous qu'il se réjouisse de se voir plus de santé, que vous n'avez tous de persévérance! Il a déjà vu changer deux ou trois fois la Cour de sa femme, & il est encore vivant. Il n'est nullement jaloux des soins que l'on rend à cette Belle, il a sur cela une tranquillité qui me désespéreroit, si j'avois le même dessein que vous, & que je prendrois pour une insulte très-sensible. Il semble qu'il se tienne sûr de vivre, de vous pousser à bout, & de voir votre Successeur. L'automne approche, & vous allez avoir des espéran-

ran-

rances plus flateuses que jamais, vous ne soupirerez qu'après les mauvaises saisons, & votre amour ne médite que catarres, fluxions sur la poitrine, & apoplexies. Cependant je mets en fait qu'il se tirera de l'automne, & que la chute des feuilles ne vous apportera rien. Le Vieillard est malin, il ne mourra point que la beauté de sa femme ne soit passée; il vous la laissera flétrie & consumée par une si longue attente; & finira ses jours par ce trait de plaisanterie. Pour moi si j'étois en votre place je ne m'engagerois dans cette passion, & ne me remplirois la tête des desseins que vous avez, qu'après une bonne consultation de Médecins qui m'assureroient de la prochaine mort du Mari, ou qui me promettoient de m'en défaire dans un certain tems. Et quoi? il vaudroit autant être amoureux de la femme de Mathusalem? Etoit-elle jolie, que vous sachiez?



*A MONSIEUR DU P. . .*

LETTRE XXI.

**L**e Comte D' . . . est enfin marié, mais malgré les quatre cens cinquante mille francs qu'il a déjà touchés, en attendant le reste, je vous garantis qu'il n'est guere content. Il voudroit bien faire oublier aux autres, & se faire oublier à lui-même qu'il a épousé la fille d'un Marchand, c'est-à-dire qu'il auroit bien envie qu'elle prît des airs de femme de qualité, mais la nature & l'habitude sont incomparablement plus for-

fortes en elle, que la nouvelle dignité de Comtesse. Elle n'est point accoutumée à tous ces differens Officiers qu'elle a présentement, & elle n'a pas encore bien pû apprendre à distinguer leurs fonctions. Elle fut bien étonnée la première fois qu'elle vit apporter les plats sur la table par un homme qui avoit son chapeau à la tête, & l'épée au côté; & comme on lui avoit bien dit de prendre des manieres hautes & fieres, elle lui dit devant tout le monde, qu'il servit plus respectueusement & ôtât son chapeau; à quoi elle ajoûta quelques plaisanteries sur l'inutilité de l'épée, dont le Maître d'Hôtel eut bien de la peine à s'empêcher de rire, & dont le mari devint rouge depuis la tête jusqu'aux pieds. Il est tous les jours exposé à de pareilles choses, & dès qu'elle ouvre la bouche, vous le voyez qui pâlit, & qui tremble de ce qu'elle va dire. Je ne doute point, que tous les jours en particulier il ne lui fasse repeter son rôle de Comtesse; apparemment c'est à cela que s'emploie la plus grande partie du tems qu'ils passent seuls ensemble. Triste condition pour celle qui reçoit les leçons! Aussi n'en profite-t-elle pas beaucoup. Je désespere, qu'il la puisse jamais dresser aux grands airs: elle est petite, trapuë, grasse, un visage large, le nez assez plat, vous voyez bien que cette figure-là n'est point propre à être élevée aux manieres de Comtesse. On eût pû faire quelque chose d'une personne maigre, qui eût eu une taille fine, & un grand nez un peu aquilin. La race des Comtes D' . . . n'eût pas été gâtée, comme elle va l'être infailliblement. Vous y allez voir entrer un air bourgeois qui n'en sortira de dix générations. Ils auront des figures

figures

figures courtes, & de ces grosses jambes que vous savez que Madame . . . prend pour des dérogeances de Noblesse. Ce fera bien assez si les six ou sept cens mille francs qui entrent dans la maison D' . . . y durent autant que feront ces tailles roturieres. Peut-être cependant les pourra-t-on rectifier par cinq ou six Demoiselles de suite, prises dans de bonnes maisons bien ruinées; autrement le mal est sans remede.



A U M E M E.

LETTRE XXII.

Ce matin sont partis de chez moi Monsieur & Madame la Comtesse D' . . . qui vont en pèlerinage à quatre lieues d'ici pour tâcher d'obtenir un Garçon. Ce pauvre Comte est bien malheureux. Sa vanité a toujours souffert depuis son mariage, sa femme n'a jamais pu remplir les titres dont elle est ornée, il paroît qu'elle a succombé sous le poids, & qu'après quelques vains efforts suivis de rechûtes continuëles, elle a enfin renoncé pour le reste de sa vie à faire la Comtesse. Le Mari espéroit du moins être recompensé par sa fécondité, car la fécondité est, ce me semble, une qualité bourgeoise, & il est vrai, qu'elle en a assez, mais ce n'est que pour produire filles sur filles. En voilà déjà quatre, qui mettent leur pere au désespoir. J'ai vu le tems qu'il n'étoit pas trop devot, mais il commence à croire aux Saints qui font

font

font avoir des Garçons. Un certain Gentilhomme du petit nombre des Huguenots qui nous restent encore, se trouva hier chez moi, & voulut faire au Comte D' . . . quelque mauvaise plaisanterie sur son pèlerinage, comme ces Messieurs en savent bien faire; mais il fut repoussé avec un zele dont le Comte a lieu d'espérer trois ou quatre Garçons de suite. Il est fort en colere contre la Comtesse de ce qu'il ne peut ennoblir ses sentimens jusqu'au point de lui faire souhaiter un fils avec autant de passion qu'il en souhaite un. Il la trouve sur cela dans une indifferance tout-à-fait roturiere, & peut-être soupçonne-t-il, que c'est faute d'être dans des dispositions d'esprit assez élevées, qu'elle ne fait point de Comtes. La petite femme auroit-elle bien l'adresse de n'avoir que des filles, pour ne le pas laisser en liberté de se relâcher sur ses devoirs? car assurément cet article souffriroit une diminution notable s'il avoit tiré d'elle un garçon ou deux, mais de fille en fille elle le menera loin. Quoiqu'elle n'ait pas beaucoup d'esprit, je croirois volontiers, qu'elle en auroit assez pour cela. Les femmes entendent si bien leurs vrais interêts! Ce qui tourmente le plus Monsieur le Comte, c'est qu'il y a eu des Marchaux de France dans sa famille. Laisser éteindre une Maison qui a porté de tels personnages! Laisser mourir un si grand nom! C'est pour en mourir soi-même; mais peut-être aussi que les Successeurs de ces Grands-Hommes ne veulent pas être petits-Fils d'un Marchand. Que fait-on, si ces Etres à venir ne sont point déjà délicats sur l'honneur? Quoi qu'il en soit, le pauvre Comte est bien à plaindre d'avoir pris  
une

une Femme qui ne fait ni faire la Comtesse, ni faire de Comtes. Nous verrons, si le Pelerinage remédiera à ce dernier malheur; pour le premier je ne croi pas qu'il y puisse rien.



*A MONSIEUR DE F. . .*

LETTRE XXIII.

Je ne puis jamais avoir plus de besoin d'un conseil, mon cher ami, & je vous le demande de tout mon cœur. On me veut marier. Moi, me marier! Ne trouvez-vous pas déjà que cette affaire-là est trop serieuse pour moi, & que je n'en suis point digne? Je n'ai point encore eu en ma vie une seule pensée solide, & ne m'en suis pas plus mal trouvé; faudroit-il commencer à en avoir? Mais à qui encore veut-on me marier? A Madame d'A . . . la plus sage personne qui soit au monde. Il me semble, que je la voi déjà réduire ma vie à une forme régulière, m'aimer par méthode, & se prescrire là loi d'avoir des Enfans tous les ans. J'ai sù encore depuis peu un trait de sa vertu, qui me fait fremir. Elle avouë qu'il n'est pas possible, qu'une Femme de bien n'ait quelque chose à souffrir pendant un long veuvage. Il n'y a qu'une Femme bien sûre, & d'elle-même, & de sa réputation qui ose tenir de pareils discours. Mais songez-vous que ce seroit moi qui viendrois finir son veuvage douloureux? Qu'en dites-vous? Ne trouvez-vous point de témérité à cette en-

I

tre-

treprise? Ce qu'il y a de fâcheux, c'est quelle parti, à parler raisonnablement, est très-bon en toutes manieres, & que je suis réduit à la nécessité d'entrer dans une vraye delibération, & très-menacé de faire une sottise, en n'écoutant pas les propositions qu'on me fait. De plus honnêtes gens que moi les recevroient à genoux. On m'assure, que la Dame voudra bien penser à moi; peut-être se propose-t-elle comme un plaisir de m'apprendre à vivre sagement. S'il faut que cela lui réussisse, je suis perdu; je ne fais pas ce que je deviendrai, s'il arrive qu'on me fasse avoir de la Raïson. J'ai songé, s'il n'y auroit point lieu d'espérer que je la déreglerois plutôt qu'elle ne me morigeneroit; beau dessein à prendre en épousant une Femme! Mais je ne puis pas même me flater de cela, je sens qu'elle s'attirera de moi un certain respect qui lui donnera une grande supériorité sur moi. Je ne crains point d'être gouverné; je ne crains que d'être rendu sage; on me donnera des charges, des enfans, des vuës & des desseins, je ne puis seulement soutenir cette idée-là. Que Madame d'A . . . n'a-t-elle à l'heure qu'il est quelque Procès qui la ruine ou quelque petite verolle qui la gâte! que je serois obligé à un événement qui me mettroit hors d'état de penser à cette affaire-là, sans qu'il y eût de ma faute, car ni je ne la veux faire, ni je ne veux avoir à me reprocher de ne l'avoir pas faite. Vous ne sauriez croire, combien je suis changé depuis quatre jours que j'ai cette agitation dans l'esprit. Je n'avois jamais tant pensé, je voi que cet exercice-là m'est extrêmement contraire.

AU

## A U M E M E.

## LETTRE XXIV.

**M**on mariage est rompu, Dieu merci; il est vrai qu'il y a de ma faute, mais mon honneur est sauvé devant les hommes, & je ne prétens que vous seul dans ma confiance. J'allois chez Madame d'A . . . entraîné malgré-moi par la bonté de l'affaire qu'on me propoisoit, tremblant, interdit, & déconcerté par la seule pensée qu'il s'agissoit d'un mariage. Jamais assurément la pudeur d'aucune Fille n'a tant souffert de cette idée. Je m'apperçois, que l'expression n'est guere forte, en voici une qui vous fera mieux entrer dans la chose: j'étois si changé, qu'a me voir & à m'entendre parler chez Madame d'A . . . on m'eût pris pour un homme sage & sérieux. Peut-être ce changement passoit-il auprès d'elle pour une marque de l'envie que j'avois de lui plaire, au lieu qu'il ne marquoit que l'extrême appréhension que j'avois d'elle, & de tout son mérite. Enfin la personne qui negocioit l'affaire vint après bien des cérémonies me demander, quel étoit mon bien: sur cela il me prit une forte tentation de le faire moindre qu'il n'est, fourberie qui se pratique rarement en fait de mariage; mais enfin j'y étois réduit. La chose étoit concluë si je n'y donnois ordre; le parti étoit, si bon, que je ne

I 2                      pouvois

pouvois pas le refuser ouvertement, & je me crus fort heureux qu'il se présentât un moyen de me faire refuser sans qu'on s'en apperçût. Je fis donc le Heros, & j'avoiiâi que mon bien n'étoit pas ce qu'on croyoit. J'avois à la verité quelque peur que cet Heroïsme même ne touchât la Dame, cependant je me reposai sur la nature qui ne se porte pas volontiers à ces excès de générosité, & je m'attendis à être refusé avec beaucoup de reconnoissance & de loüanges. Cela ne manqua pas d'arriver; mais ce qu'il y a de plaisant & que j'appris hier, c'est que la Dame calcula, si mon bien & le sien mis ensemble pourroient donner une telle Charge au Fils aîné qui naîtroit de nous, telle autre au Cadet, tel mariage à une Fille; car comme elle est personne d'un grand ordre, elle a déjà réglé dans sa tête quels seront les établissemens des Enfans de son second Lit à venir, & je ne sai, si elle n'a pas même arrêté l'ordre de la naissance des Garçons & des Filles. Pour moi je pensai mourir de joie de me voir sorti d'une si bonne affaire, & je me flatte de n'être pas si malheureux qu'il s'en pût présenter encore à moi quelque autre aussi avantageuse en toutes façons. Quand j'ai revu Madame d'A . . . ç'a été avec toute ma gaieté ordinaire, & à l'heure qu'il est que je ne songe plus à l'épouser, je m'en accommode fort. Je deviendrois même amoureux d'elle si elle vouloit; il est vrai, qu'elle est bien sage, mais il n'y a rien que je ne fisse pour la remercier de m'avoir refusé. Je suis fort trompé même si elle n'a quelques agrémens nouveaux qu'elle n'avoit point avant ce refus, c'étoit la seule proposition du mariage  
qui

qui empêchoit ces charmes - là de naître. Ad-  
mire un peu la grande vertu qu'il a.



A MONSIEUR DE B. . .

LETRE XXV.

**C**roirez-vous bien ce que je vais vous ap-  
prendre ? Madame de . . . que vous  
trouverez si mauvais qui prit encore part à la  
Galanterie y triomphe malgré ses cinquante  
ans ; il lui est arrivé la plus glorieuse aventure  
qu'elle eût jamais pû espérer. Elle a reçu des  
coups de canne de son Amant, pour quelques  
soupçons d'infidélité, & même il étoit si trans-  
porté, qu'en descendant de sa Chambre il cassa  
la lanterne de l'escalier. Elle est devenuë in-  
supportable de la fierté qu'elle a de se voir en-  
core aimée d'une manière si vive, elle soutient  
sans cesse que c'est la faute des femmes qui ne  
savent pas se faire aimer comme il faut, &  
que si elles avoient l'esprit de se bien servir de  
leurs avantages, il n'y a point d'hommes à qui  
elles ne fissent tourner la tête. Elle se louë  
fort de Monsieur . . . à ceux qu'elle admet  
dans sa confidence. Elle dit qu'il a des em-  
portemens charmans, & qu'il faut connoître  
les ressources de passion & de tendresse qui  
sont en lui. Représentez - vous ces discours  
prononcez avec une voix cassée de tremblante,  
& sortant d'une bouche où les dents commen-  
cent à être rares. Elle se croit rajeunie par

ces coups de canne qu'elle a heureusement attrapés, & elle insulte à toutes celles de son âge qui n'ont pas assez de mérite pour se faire battre. Ainsi j'en voi qui sont horriblement jalouses, & qui n'oublient rien pour diminuer le prix de ces coups qu'elle a reçus. Une de ses Contemporaines, & de ses envieuses, m'a dit, que quand . . . l'avoit battuë, il venoit de perdre son argent au jeu, & que la mauvaise humeur où il étoit avoit bien contribué à lui faire lever la canne sur cette charmante Personne; que pour la lanterne c'étoit un Laquais mal-adroit qui l'avoit cassée. Voiez un peu ce que c'est que l'envers, & avec quel art elle se plait à rabaisser tout ce qui fait honneur au prochain. Il n'y a pas jusqu'aux hommes qui n'aient reproché au pauvre . . . sa vivacité, comme s'il n'étoit pas permis d'en avoir avec qui l'on veut, & que l'on fût obligé de rendre compte au Public de l'âge qu'ont les personnes que l'on bat. Vous aurez battu une aimable Vieille dans un transport amoureux, & tout le monde fera en droit de venir censurer ces coups de bâtons, & de trouver à redire qu'ils ne soient pas tombez sur un assez jeune dos. En verité cela est étrange, & l'on est devenu de bien mauvaise humeur en ce siecle-ci. Adieu, profitez de cet exemple, usez sagement de votre canne, & souvenez-vous qu'on n'en est plus digne, passé vingt cinq ans.

A MA-



*A MADemoISELLE de V...*

LETTRE XXVI.

*Lors qu'elle avoit la petite Verolle & qu'il lui avoit enseigné un remède qui la devoit empêcher d'être marquée.*

J'apprens avec une joie incroyable, que mon remede fait son effet, & je ne puis m'empêcher, Mademoiselle, de vous écrire pour m'en féliciter. Je voudrois seulement qu'il me fût permis de suivre ma Lettre, & d'aller m'exposer à gagner du mauvais air auprès de votre lit. Il est vrai, que je ne risquerois pas beaucoup, je suis si accoûtumé à respirer auprès de vous un air très-dangereux, que je croi que la peste ne me feroit pas de peur. Tout au plus je gagnerois la petite Verolle; assurément ella tiendroit bien & laisseroit des marques très-profondes, elle me causeroit des délires & des transports au cerveau assez fréquens, je n'en serois pas quitte pour des années entieres de souffrance, mais avec tout cela elle feroit le plus doux plaisir de ma vie. Du moins voilà les effets qu'a produits en moi ce que j'ai pris de vous jusqu'à présent, & je ne raisonne de la petite Verolle que par comparaison à une autre maladie que j'ai gagnée. Si vous avez peine à la devenir, demandez à votre Médecin quelle elle peut être, il vous le

dira bien sur les symptômes que je vous mande & ce Billet pourra servir de Memoire instructif pour une Consultation.



A L A M E M E.

L E T T R E XXVII.

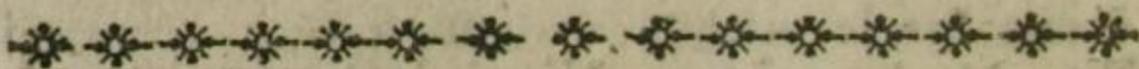
**E**nfin, Mademoiselle, tous vous Miroirs vous assurent de ce que je vous avois déjà perdu, & vous avez le plaisir de voir, que vous n'êtes aucunement marquée. Songez que vous me devez le plus beau teint du monde, & que les roses & les lis, dont il est composé, m'appartiennent. J'ai conservé ces fleurs, je les ai cultivées: seroit-ce à un autre à les cueillir? Peut-être même vous me devez vos yeux, & tous nos cœurs savent assez quels yeux ce sont que les vôtres. Pour votre nez, il est certain que vous m'avez l'obligation de ce qu'il n'est pas grossi, & il vaudroit autant que vous me le dussiez entièrement. Ne vous offenez point de ce que je vous présente un Memoire si exact de tout ce que vous me devez: vous n'êtes pas d'une générosité qui me puisse dispenser d'une pareille exactitude; & quoique toute votre personne me soit présentement engagée, je ne sai si je pourrai faire valoir toutes mes prétentions légitimes, & si je ne trouverai pas bien des non-valeurs. N'allez pas dire qu'il n'y a tout au plus que le visage qui me soit obligé, & que tout le reste n'étoit

n'étoit

n'étoit point en peril d'être endommagé par la petite Verolle. La visage c'est tout, c'est par le visage qu'on est belle, c'est lui qui est caution pour tout ce qui ne se voit pas, & même sa beauté se répand sur tout ce qui se voit; il me semble qu'un beau bras n'est point beau s'il n'appartient à un beau visage. Ainsi qui a des droits sur le visage, en a sur tout; & quand même les miens se borneroient là, ou que l'on m'y réduiroit, je tâcherois à prendre patience; mais aussi comme un visage est propre à bien des choses, je vous avouë que je ne le dispenserois d'aucune des fonctions dont il est capable. Mes menaces ne vous font-elles point de peur, & n'eussiez-vous point mieux aimé avoir la petite Verolle tout du long? Vous en eussiez rapporté un visage qui n'eût rien dû à personne. Cependant ne vous effraiez point, je tâcherai à vous traiter de sorte que vous n'aiez point de regret de n'avoir pas été gâtée par la petite Verolle.

Je suis si généreux, que j'ai oublié à vous compter un des plus considérables articles que vous me deviez, & je suis réduit à ne le mettre ici que par apostille. Je me voi chargé de la haine de toutes les Belles femmes qui savent que mon remède vous a preservée d'être marquée. Elles avoient déjà fondé de grandes espérances sur votre petite Verolle, elles prétendoient bien qu'après cela il n'y auroit plus rien de divin à votre Beauté, & que votre visage aussi - bien que le leur ne seroit plus que celui d'une belle Mortelle, car il ne vous pouvoit arriver pis que d'en être réduite là. Il faudra que je me cache quand vous reparoî-

trez: toutes ces femmes me veulent autant de mal que si c'étoit moi que les effaçasse, & ma condition ne seroit pas plus mauvaise, quand je serois une fort jolie fille. Comment l'entendez-vous Mademoiselle? Ne me payerez-vous pas de l'injustice de tout notre sexe?



*A MONSIEUR D'A. . .*

LETTRE XXVIII.

**J**e croi, Monsieur, que je ferai bien d'en user avec vous sur la mort de Monsieur votre Beaufrere, comme j'en ai usé avec Madame votre Sœur. Monsieur son Mari étoit homme de grand merite, fort estimé dans sa profession, elle vivoit fort bien avec lui; mais enfin elle est veuve, & très riche, & encore fort jeune. Je n'ai jamais pû déterminer, si je lui ferois un compliment de condoléance ou de conjouissance. Selon la bien-seance & la coûtume, il ne pouvoit pas y avoir de doute, mais selon la verité il pouvoit fort bien y en avoir. Dans cette incertitude je lui ai envoié pour toute chose un blanc signé. Elle m'a bien entendu, & m'a répondu en ces quatre mots fort spirituellement, à ce qu'il me semble, *Je complirai votre blanc signé dans un mois.* Ne voulez-vous pas bien, Monsieur, que je vous en envoie un pareil?

*A MON.*



*A MONSIEUR DES T...*

LETTRE XXIX.

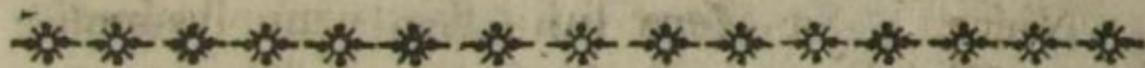
**L**e Mariage de ma Niece dont vous me demandez des nouvelles, nous jette tous dans uns embarras très - ridicule, & pourtant très - férieux. Je vous revelerai en confidence le fécrot de notre Famille. La petite créature a pris son Mari en averfion, & ne veut point absolument s'acquiter des devoirs conjugaux. Nous ne manquâmes pas le lendemain des Nôces d'allér dire au Mari tout ce que la coûtume ordonne qu'on dife de sottifes; il nous reçut très - froidement; elle au contraire, je ne l'ai jamais vuë fi gaye. Je ne comprenoïs rien à cela, finon que je croyois que le chagrin du nouveau Marié vint des reproches fécrots d'une mauvaife confcience, & que la jeune Femme lui infultât; il eft pourtant certain qu'elle eût dû en ce cas-là prendre fa part du chagrin. Mais j'étois bien éloigné de la vérité, c'eft qu'elle étoit ravie d'avoir fait enrager son Mari pendant toute la nuit. Elle a cela d'heureux dans fa bizarrerie, que s'étant mariée contre fon inclination, elle fe fait un plaifir extrême de s'en vanger, & le succès de fes vengeanceſ lui donne une gayeté qui la rend encore plus aimable. Ma Sœur qui eft fort dévote, eft au défefpoir de voir fa fille fe damner, & fe damner d'une façon fi

par-

particuliere, que cela en est encore mille fois plus chagrinant; car assurément vous trouverez peu de femmes sujettes au peché que fait ma Nièce. Sa Mere lui a fait venir les meilleures Théologiens de Paris, qui l'ont gravement exhortée à faire l'acquit de sa conscience, & lui ont prouvé savamment & par de beaux Passages, qu'il falloit coucher avec son Mari, elle leur a toujours répondu gayement & follement, que ce n'étoit pas là une affaire qui se dût décider par des passages, & s'est jettée dans des raisonnemens si burlesques, que ces Messieurs avoient quelquefois de la peine à garder le serieux qu'ils étoient obligez d'avoir. A leurs doctes remontrances succèdent les tendres caresses du Mari, & elle résiste également à ces différentes sortes d'attaques. Il est vrai, qu'il y auroit plus de sujet d'espérer quelque chose des raisonnemens des Docteurs, que des agrémens du Mari; c'est une figure qui la raffermiroit dans sa resolution, quand la Théologie l'auroit ébranlée. Il se rend le plus aimable qu'il peut; le Baigneur & le Parfumeur ont bien travaillé sur sa personne, comme les Docteurs sur l'esprit de Madame & rien n'a encore réussi. Au moins a-t-il cela de bon qu'il ne se décourage point, mais je doute que l'on puisse autant espérer de la constance d'un Mari que de celle d'un Amant. Ce qu'il a de plus qu'un Amant, c'est - à - dire, un certain droit à ce qu'il demande, est justement ce qui lui fait tort: il obtiendrait plus aisément ce qui ne lui feroit nullement dû. A cela près, ne feroit il pas heureux de se trouver engagé dans

dans

dans une entreprise d'amour, au lieu de languir dans un froid & tranquille mariage?



A U M E M E.

LETTRE XXX.

**I**l faut que je vous avouë le mauvais succès d'un artifice que j'avois pratiqué à l'égard de ma Nièce pour la réduire à son devoir. Nous favions qu'elle devoit aller consulter un certain Astrologue Italien, dont une femme de ses Amies lui avoit parlé. Je crus qu'il ne seroit pas mauvais de prendre les devans auprès de lui, pour lui faire dire ce qui nous conviendrait. J'allai donc trouver le Charlatan, qui d'abord me protesta fort qu'il ne diroit rien qu'il ne l'eût vû dans les Astres, mais une petite gratification que je lui offris le fit résoudre à altérer un peu le texte à l'endroit où le grand Livre du Ciel traite de la destinée de ma Nièce. Comme elle a de l'esprit, je m'imaginai qu'il falloit la tromper avec adresse, & je dis à l'Astrologue de lui prédire qu'assurément elle auroit beaucoup d'Enfans. Je prétendois que sur cette fausse Prédiction elle désespérât de pouvoir toujours résister à son Mari, & se soumît aux ordres du Destin: mais elle a pris la chose tout autrement que je n'avois prévu. Elle a dit, j'aurai des Enfans, ce ne sera pas assurément de cet homme-ci; j'en aurai beaucoup, je serai donc bien-tôt veuve, & de là elle

elle

elle a conclu qu'elle n'avoit pas encore long-temps à combattre & à se défendre, & est devenuë d'une opiniâreté plus invincible que jamais. Cela même lui fournit une réponse pour ceux qui la prennent du côté de la conscience, car elle les assure qu'elle fera quelque jour pénitence de son péché: & quand on lui représente, que peut-être elle y mourra, puisqu'elle peut mourir avant son mari, elle ne fait que sourire avec un certain air de confiance fondé sur les Astres. Cette pénitence qu'elle fera avec un second Mari lui plaît fort, & elle a l'ame assez bonne pour avoir beaucoup d'envie d'être bien-tôt en état de faire son salut. Soyez sûr que selon son compte sa conversion sera très-sincere, & qu'il n'y aura rien qu'elle ne fasse pour la rendre irréprochable. Elle m'a confié la prédiction, & je lui ai avoué pour l'en désabuser, que j'en étois l'auteur, je le lui ai fait dire par l'Astrologue même; elle croit qu'on lui veut faire prendre le change, & s'entient avec une grande foi au premier rapport des Astres. Le pauvre mari ne sait plus où il en est, & je croi qu'il ira bien-tôt consulter aussi quelque Devin sur la rébellion de sa Femme. Le Ciel & les Enfers entendront parler de cette affaire-là, je ne sai pas comment ils la prendront; il est certain que sur la terre on n'en feroit quasi que rire. Les Maris sont ridicules sans qu'il y ait de leur faute, dès qu'il plaît à leurs femmes qu'ils le soient. En voici une qui deshonore le sien pas excès de chasteté, invention toute nouvelle. Ne croyez-vous pas que ce sont les femmes qui pour se vanger de certaines loix incommodes  
qui

qui leur ont été imposées par les hommes, en on fait d'autres par lesquelles elles transportent sur les hommes le ridicule de leurs propres actions?



A U M E M E.

LETTRE XXXI.

C'est une source d'évenemens plaisans que le mariage de ma Nièce. Elle a été prise de vapeurs cruelles qui lui font même avoir des visions très-désagréables, comme des Têtes de mort, & des Cercueils; tous les Médecins qu'elle a consultez lui ont ordonné son Mari. Elle a d'abord rejeté l'Ordonnance bien loin, & a dit qu'absolument on lui trouvât quelque autre remede. Nous lui avons fait comprendre qu'il n'y en avoit point, qu'il ne falloit pas s'attendre qu'une médecine fût agréable, & que le dégoût même qu'elle caufoit étoit une marque du bon effet qu'elle devoit produire. Pour moi je lui offris les soins & les hommages d'un Amant après ceux de son Mari, comme on a coûtume de prendre un petit morceau de sucre après une médecine pour en perdre promptement le goût. Les vapeurs qui redoubloient ont fortifié nos raisonnemens; & enfin après deux ans de mariage est venuë la nuit des Nôces. Le Mari ne se sent pas de joie, trop heureux d'avoir été pris en médecine, & par Ordonnance de la Faculté. Tout  
ce

ce qui le fâche, c'est qu'il est un trop bon remede, & que les vapeurs ont cessé trop tôt; il craint de n'être plus nécessaire, & je soupçonne que l'autre jour il s'informa serieusement à un habile Medecin, s'il n'y avoit point quelque secret pour donner des vapeurs aux gens qui n'en ont point; je m'en éclaircirai. La petite Femme de son côté est honteuse d'être guerrie, elle a presque regret à la maladie qu'elle n'a plus, & elle ne seroit pas fâchée d'avoir à reprocher à son Mari qu'il ne lui auroit servi de rien; c'est peut-être une chose dont elle est incommodée que de le voir en état de triompher de ses succès, & de faire l'important. De toutes les visions déplaisantes qu'elle avoit, il ne lui est resté que celle de ce Mari, qui malheureusement est plus fixe que celle qu'elle avoit dans ses vapeurs, & plus difficile à chasser. Cependant elle se croit déjà grosse, & faisant reflexion sur son aventure, elle a conçu une plus haute estime que jamais pour son Astrologue. Lui avoir prédit qu'elle auroit beaucoup d'enfans, sans lui prédire de veuvage! Cela est merveilleux, car dans les dispositions où elle étoit, il n'y avoit nulle apparence, & sans toutes ces Têtes de mort, & ces Enterremens qu'elle voyoit, jamais son Mari ne lui eût été rien. Est-il possible, que les Astres en sachent tant? Elle voit bien que je la trompois en lui soutenant que j'étois l'auteur de la prédiction, & j'en conviens présentement pour le bien de la chose. Assurément elle va se rendre aux étoiles, & à son Mari, il faut bien avoir des enfans pour contenter les Astres qui le veulent. Elle disoit l'autre jour  
à une

à une de ses amies en lui vantant son Astrologue, qu'il n'y avoit point d'incrédulité qui pût tenir contre les choses particulieres, & hors de toute apparence, qu'il lui avoit prédites. Que cela se répande, il n'en faut pas davantage pour renverser deux ou trois cens têtes de Femmes, & faire la fortune d'un Charlatan, qui n'y aura contribué que par une fausseté qu'on lui a suggerée.



*A MONSIEUR DE L.*

LETTRE XXXII.

Je vous ai promis de vous apprendre des Nouvelles du Mariage de R. . . Je ne sai, si j'étois prévenu, & si je me suis figuré, qu'il étoit effectivement, comme je croiois qu'il dût être, mais je l'ai trouvé embarrassé, & presque honteux d'être marié. Il a raison, il perd toute la gloire des bravades qu'il avoit faites sur le chapitre des Femmes, & d'une infinité de plaisanteries qu'il avoit débitées contre le Mariage. Il nous en a voulu faire encore quelques-unes, mais de bonne-foi il les a faites de si mauvaise grace, & d'un ton si humilié, que nous avons eu pitié de lui. Le voilà convaincu d'être fragile, & plus fragile qu'un autre; il ruine sa fortune pour une petite figure, jolie à la vérité, mais qui n'en aura peut-être pas grande reconnoissance. Pour-

K

soixante

soixante ans? encore seroit-il de bonne heure. Pourquoi faire profession de ne les estimer pas quand on sent qu'on les peut aimer? Ce n'est pas par l'estime qu'on y est pris ordinairement, il ne leur importe pas beaucoup si les réflexions qu'on fait leur sont contraires, pourvu que le tempérament de ces Raisonneurs-là leur soit favorable. Si j'étois en la place de R . . . & que je me fusse autant engagé d'honneur que lui à ne me point marier, je haïrois bien une jolie personne de l'avoir épousée. La condition du pauvre R . . . est d'autant plus fâcheuse, qu'afin qu'il puisse se sauver à l'égard du public, il faut que la Dame soit une Heroïne en toutes façons. Elle a de la beauté, mais il lui faut encore bien de l'esprit; il n'en fera pas quitte comme les autres pour être deshonoré si elle a des galanteries, il le fera même si elle n'a pas de l'esprit comme un Ange, & son honneur y est également intéressé. Je serois bien fâché d'être obligé à garantir tant de perfections dans une Femme. Aussi le même chagrin où seroit un autre qui apprendroit de la sienne quelque histoire peu agréable, il l'a quand il n'entend pas louer Madame de R . . . autant qu'il voudroit. Connoissez-vous un homme plus marié que celui-là? S'il faut qu'elle regarde d'un œil de pitié quelqu'un des Amans qu'elle ne manquera pas d'avoir, quel ridicule pour le Mari, double, triple, centuple du ridicule commun? Quelle grêle de plaisanteries! Je fremis de la situation où il est. Mon cher Ami, ne perdons jamais le respect pour les Femmes en général, ni pour le mariage, ni pour toutes les choses auxquelles

quel-

quelles elles peuvent s'intéresser. Nous sommes trop exposez à leur vengeance.



A MONSIEUR DE B. . .

LETTRE XXXIII.

Voyons, si vous ne prendrez point pour une Fable ce que je vais vous conter. Un Homme dont la Femme avoit quelques galanteries, devint cruellement gouteux, & un beau jour il lui parla à peu près en ces termes: *Vous savez, Madame, que je suis assez aisé à vivre, jusqu'ici je ne vous l'ai pas fait remarquer; mais c'est en quoi je l'ai été davantage. Vous jugez bien que j'ai dû voir ce qui se passoit entre vous, & tels & tels, qu'il lui nomma. Ah! Monsieur, s'écria la Dame en rougissant & d'un air fort embarrassé, on vous a fait de mauvais rapports. Laissez-moi dire, reprit-il avec le flegme que vous voyez à Auguste dans cette belle Scene qu'il a avec Cinna au commencement du cinquième acte, & en effet celle-ci y ressemble assez. Je suis donc doute votre histoire, j'y joue un personnage assez considerable pour la savoir, ce n'est pas là de quoi il est question. Jusqu'à present vous avez suivi le grand chemin des jeunes Femmes, je ne le trouve pas étrange, je m'y étois bien attendu. Mais vous faisiez grace à vos Amans lorsque vous aviez un Mari qui ne leur eût peut-être cédé sur rien; je ne doute pas que vous ne leur ayez fait*

valoir cette préférence que vous leur donniez; & que vous n'ayez eu l'art de mettre dans vos faveurs un certain air de dignité qui vous attirât toujours de la considération. Maintenant cela ne se peut plus, me voici accablé de gouttes, vos Amans croiront vous être nécessaires, vous n'avez plus de Mari dont vous leur puissiez faire un sacrifice, ils vous manqueront de respect: ils vous traiteront comme la femme d'un gouteux, je ne saurois vous en dire davantage. Songez y, vous romprez ces sortes de commerces, si vous m'en croyez: ils ne vous conviennent plus. Le conseil que je vous donne ne peut jamais être plus desintéressé; je suis gouteux, je ne prens plus de part aux affaires de ce monde. Elle voulut répondre & nier encore, mais il n'en fit que rire, & l'envoya penser bien sérieusement à ce qu'il lui avoit dit. Savez-vous ce qui en est arrivé? On a honnêtement donné congé à tous ces beaux Messieurs qui avoient pris d'autres esperances, & effectivement je croi que c'est ici pour la premiere fois que la goutte d'un Mari a vuidé la Maisen d'Amans; selon les apparences il en alloit pleuvoir dans celle-là. Voilà de ces événemens qu'il est impossible de deviner. Les intéressés ne se fussent pas avisez de faire des vœux pour la fanté de ce Mari; elle leur étoit pourtant nécessaire. Si vous me demandez, comment j'ai fû cette aventure, il est certain que dans un Roman j'en serois quitte pour mettre quelqu'un derriere la tapisserie; mais quand je vous verrai, je vous dirai quelque chose de meilleur que je ne veux pas vous écrire. Je ne sai, quel effet cela fera sur vous, pour moi j'admire le bon sens extraordinaire du Mari.

Mari.

Mari. Tant que sa Femme n'a eu à son égard que les fonctions de Femme, il a souffert qu'elle se soit partagée, elle n'en valoit pas moins; mais il devient infirme, il a besoin que sa Femme devienne sa Garde, une Garde ne fait pas bien son devoir, si elle est partagée, il trouve moyen de jouir seul de sa Femme lors qu'il la réduit à prendre cette qualité. Il s'en ressaist, non par le caprice ordinaire de la jalousie, mais par de très solides raisons qu'il seroit à souhaiter que tous les Maris entendissent pour enlever leurs Femmes au monde galant. On seroit assez équitable pour les leur céder quand ils auroient ces raisons à dire, mais en verité on ne peut pas se rendre à celles qui les font agir ordinairement; aussi paroît-il assez par l'expérience qu'on n'y a pas beaucoup d'égard. A l'heure qu'il est, la Dame dont je vous parle passe les journées au chevet du lit de son Mari, & j'ai conçu une telle estime pour lui, que je croi, qu'il se fait conter par la Belle les particularitez de ses amours, & qu'il s'en réjouit avec elle.



### A MONSIEUR DE S...

#### LETTRE XXXIV.

Je m'étonne, que vous foyez surpris de ma rupture avec Madame d'H. . . vous ne songez donc point à l'horrible infidélité qu'elle m'a faite, vous ne songez point qu'elle s'est mise dans le jeu. Cette maudite Bassette est venuë pour

achever de dépeupler l'Empire de l'Amour qui étoit déjà en assez mauvais état, c'est le plus grand fleau que la colere celeste lui pût envoyer. Combien de gens qui avoient résisté à la maladie de l'Homme, sont emportez par la Bassette? Madame d'H. . . est malheureusement de ce nombre. Dès que ce jeu parut, mon amour s'alarma; car les Amans, comme vous savez, sont bien délicats. J'eus des pressentimens funestes, je priai la Dame de me faire des sermens qui me rassurassent sur la Bassette, je lui fis prononcer contre elle des malédictions qui vous feroient dresser les cheveux à la tête, si j'osois vous les repeter, & huit jours après la voilà qui prend pour la Bassette une passion démesurée; on ne la trouve plus que dans un Cercle infernal, où une douzaine de Démons, & autant de Furies avec un visage enflamé & des yeux ardens, sont attentifs à une espece d'opération magique qui s'y passe devant eux; n'y eût-il que la laideur dont elle va être, il auroit bien fallu l'abandonner. Vous ne reconnoîtriez pas son teint qu'elle avoit si beau. Quinze jours de Bassette l'ont plus brouillé, & y ont fait entrer plus de jaune que n'auroient fait quinze Enfans, ou quinze années, & ce jeu-là peut être appelé l'Art de vieillir en peu de tems. J'ai été la voir à des heures où je n'avois point à craindre de trouver la Bassette chez elle, elle étoit seule effectivement, mais elle avoit des jeux de Bassette devant elle, & méditoit profondément sur la suite des Cartes. Elle me regardoit d'une vue égarée, & il ne sortoit de sa bouche que des *Alpion*, & des *sept & le va*; quels mots en amour!



amour? Jugez s'il y auroit une constance qui pût être à l'épreuve de tout cela; j'aurois mieux aimé que l'on m'eût donné un Rival que j'aurois fait engager en cent manieres, mais comment me vanger de la Bassette? Il lui faut céder ce que j'aime sans espérer de m'en pouvoir ressentir. Voilà ce qu'il y a de plus cruel au monde. Tout ce que je puis faire, est de prendre pour mon Rival un certain homme d'assez mauvaise mine jusqu'à présent inconnu, qui vient tailler chez Madame d'Her... & qui en reçoit tous les matins des Billets, par lesquels elle s'assure de lui pour l'après-dinée. Il est bien fâcheux d'avoir à prendre cet homme-là pour son Rival. Mais enfin c'est toujours quelqu'un à qui on peut faire un tour, quand on sera de mauvaise humeur, & cela vaut mieux que rien.



A U M E M E.

LETTRE XXXV.

Je suis vangé de Madame d'H... Elle a fait de grosses pertes qui l'ont épuisée, & même elle s'est si bien échauffé la poitrine au Jeu, que son Médecin vient de la condamner au lait d'Anesse. Malade & sans argent elle songe à me rappeler, sa maison est redevenue fort tranquille, & si je veux, les deux personnes qui y seront les plus assiduës, seront l'Anesse le matin, & moi le soir. Mais je délibere quelquefois, si je dois renouer; c'est une tête qui a tourné dès que la Bassette s'est présentée à elle, elle m'a planté là avec une légereté & une promptitude

titude merveilleuse; & si je lui retrouve plus de calme dans l'esprit; elle le doit au lait d'Anesse. En verité je suis fort blessé de cette idée-là. Elle fût donc devenuë tout-à-fait folle s'il n'y eût point eu d'Anesses au monde. Pour sa beauté, il est certain, que sans leur secours, c'en étoit fait. J'aurois assez d'inclination à attendre qu'elle se fût entièrement rétablie, & que le lait de cette pauvre Bête fût changé aux Lis & aux Roses dont se compose le visage d'une Déesse; mais s'il faut qu'elle se chagrine de ce que je ne retourne pas vers elle au premier ordre, le lait d'Anesse ne lui profitera point; ainsi je croi après tout que ce sera bien fait de travailler à la remettre de concert avec ce charitable Animal, qui n'y a pas tant d'intérêt que moi. Si nos soins réussissent, elle redeviendra fort aimable, sur tout quand les idées douces de l'amour auront repris leur place dans son esprit, & en auront chassé l'agitation ridicule que la Bassette y produisoit.



*A MADEMOISELLE D'HER...*

LETTRE XXXVI.

J'apprens que vous êtes bien embarrassée, ma chere Cousine, & que vous n'avez guere de sujet de l'être. Où est, je vous prie, la difficulté? Mr. le Marquis de la F. . . veut vous épouser secrètement, & votre vertu ne s'accommode pas de ce parti-là. Vous voudriez qu'il y eût trois Bans prononcez haut & clair, ensuite

ensuite des Fiançailles dans les formes, & puis des Noces où tous les Parens vinssent dire des sottises; ma foi, je croi que vous vous moquez. Il y a bien d'honnêtes Personnes qui se marient sur une simple promesse, quelquefois sur des Lettres assez sujets à interprétations; quelquefois sur rien, à la maniere de l'Age d'or, où l'on ne savoit ni lire ni écrire, & où il falloit bien que l'on se passât de Contrat. Pour vous, vous aurez Contrât & Prêtre, que vous faut-il davantage? Si l'affaire me regardoit, je trouverois que c'en seroit trop. Voulez vous que la ceremonie, pour être dans toute son étendue, mette en peril dix mille livres de rente, qu'il en coûteroit à Monsieur de la F. . . à qui sa vieille folle de Tante qui vous hait à la mort, pourra jouer un tout, si elle fait, qu'il vous ait épousée? C'est un raffinement de vertu bien surprenant que d'avoir peur d'un Mariage secret; & au contraire, avec cette vertu que vous avez, vous ne devriez jamais vous refoudre à être timpanisée trois fois de suite à haute voix dans une Eglise, où l'on apprendroit à tout le monde, qu'en tel tems vous rendriez Monsieur tel Maître de votre personne. Comment pourriez-vous vous montrer après cela? Comment soutenir les regards des honnêtes Gens, qui sauroient à point nommé les actions libertines que vous auriez dessein de faire, ou que vous auriez faites? Ayez plus de pudeur, ma chere Cousine, vous ne savez peut-être pas, de quoi il est question, & de là vient que vous auriez tant d'envie de n'en pas faire mystere; mais si vous le saviez une fois, je ne crois pas que vous voulussiez que person-

ne vous en crût capable; sur tout je ne croi pas, que vous en pussiez faire la confidence à un personnage aussi vénérable qu'un Prêtre, vous ne la feriez sans doute qu'à Monsieur le Marquis, parce qu'il seroit l'homme du monde le mieux disposé à vous pardonner vos foibles. Trouvez donc bon, que l'on vous redresse un peu sur cela, & qu'on ne vous permette pas l'effronterie que vous voudriez avoir d'être mariée au vu & au su de tout le monde. Vous serez Madame de la F. . . & on vous appellera Mademoiselle d'Her. . . Vous serez encore de l'aimable troupe des Filles, qui paroîtront vos pareilles, & le seront peut-être. Vous pourrez n'entendre point certaines choses, que des indiscrets disent quelquefois, & il vous sera permis d'en rougir, au lieu que si votre Mariage étoit déclaré, il faudroit que vous prissiez un air un peu moins innocent, & plus coupable; enfin vous conserverez toutes les minauderies de Fille, cela sera délicieux pour vous, car naturellement la pudeur aime beaucoup les petites façons, & comment ne les aimeroit-elle pas? On dit qu'assez souvent elle leur doit tout ce qu'elle est. Vous pourrez les mettre en usage à l'égard de Monsieur de la F. . . même vous serez une demi-fille pour lui; & tant que vous ne porterez pas son nom, il vous restera quelque sorte de droit d'être un peu plus composée, & plus réservée à son égard. Voilà des ragoûts de vertu que je vous propose, qui assurément doivent vous tenter. Ma chere Parente, ce qui décide l'affaire bien plus solidement, c'est la succession de la vieille Tante qu'il vaut conserver; vous aurez dix mille livres

vres

vres de rente de plus , pour ne point porter pendant quelque tems le nom de Marquise de la F. . . . quoique vous en fassiez les fonctions. Je croi, Dieu me pardonne, que d'autres accepteroient ce parti, même à condition de faire toute leur vie les fonctions de Marquise de la F. . . fans en porter jamais le nom.



*A L A M E M E.*

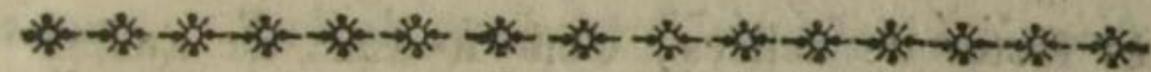
LETTRE XXXVII.

**S**ans mentir, ma chere Parente, je vous tiens trop heureuse dans votre petit Mariage clandestin. De l'humeur dont vous êtes, vous n'auriez jamais tâté de la galanterie, & en voilà pourtant une, du moins façon de galanterie, où avec toute votre vertu vous ne laissez pas de vous trouver embarquée. Vous savez de quel prix & de quel agrément est la difficulté de se voir, & la nécessité d'y apporter beaucoup de précautions. Vous avez le plaisir de recevoir quelquefois dans votre chambre un homme que vous avez attendu toute la journée, que vous avez quelquefois craint qui ne pût se débarasser des obstacles qu'il rencontreroit, à qui vous avez laissé une porte entreouverte de votre propre main; & ce qui me paroît charmant, un homme qui entre sans bruit, qui marche doucement, & ne fait point le Maître de la maison. C'est être née coëffée que de ne se point départir de cette sévere sagesse dont vous faites profession, & d'éprouver

ces

ces sortes de delices, c'est-à-dire, de rassembler tous les agrémens de la vertu & du libertinage. Craignez seulement, que la vieille Tante ne meure; il vous en reviendrait dix mille livres de rente; mais dix mille livres de rente ne valent pas ce que vous perdrez, Mr. le Marquis & vous, en cessant d'être contrains. Le Mariage clandestin est le moins Mariage, & par consequent le meilleur; vous ne ferez que trop tôt en plein Mariage, où vous aurez le loisir de regretter votre premier état; alors vous connoîtrez la langueur, l'ennui, les bâillemens reciproques, & tous les autres fruits de l'entiere liberté, & vous voudriez de tout votre cœur avoir ressuscité la vieille Tante. Pourroit-elle jamais croire qu'elle fût si utile à une personne qu'elle aime aussi peu que vous? Elle se pendroit si elle le savoit. Je fais réflexion sur cela qu'il ne faut point vieillir; quand on est vieux, on est toujours attrapé par les jeunes gens de quelque maniere que ce soit. Cette pauvre bonne Femme, qui ne vous veut que du mal, vous fait entrer pendant sa vie dans un commerce de galanterie dont vous ne mériteriez pas les plaisirs, & après sa mort pour continuer toujours d'être votre dupe, elle vous laisse dix mille livres de rente. La voilà bien.

A MON.



*A MONSIEUR LE MARQUIS  
DE LA F. . . .*

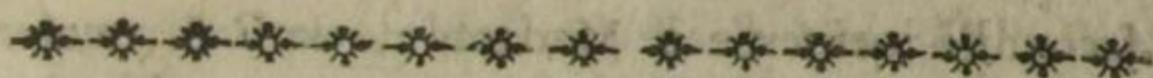
LETTRE XXXVIII.

**V**otre aventure, Monsieur, ou plutôt celle de Madame la Marquise de la F. . . est toute des plus plaisantes à mon sens. On a pris tous les soins & toutes les précautions du monde pour cacher une grossesse, jamais Fille n'a plus souffert que ma pauvre Cousine; enfin la Nourrice est arrêtée, le voyage se fait à la Campagne sous des prétextes qui avoient épuisé tout votre esprit, & voilà deux Garçons qui viennent au monde, & qui déconcertent toutes vos mesures. Ils sont tous deux résolus à séjourner en ce monde-ci; une seule Nourrice ne leur peut suffire, & la nécessité d'en trouver une, seconde éventa le secret dans tout le Village, voilà le plus burlesque malheur qui vous pût arriver. Ne deviez-vous pas songer aussi qu'un Mariage clandestin n'est pas comme un Mariage ordinaire, & que les Enfants s'y font deux à deux? Si le Roi vouloit beaucoup peupler son Royaume, il n'en permettroit pas d'autres, je croi même, qu'on ne verroit quasi plus naître de Filles; vous n'en aurez apparemment qu'après la mort de Madame votre Tante, & alors aussi vous n'aurez qu'un Enfant à la fois; mais jusque-là il faut que la vertu du Mariage clandestin opere. Votre secret étant en peril par la fécon-

fécon-

fécondité inespérée de Madame de la F . . . vous avez parfaitement bien fait de prendre les devants auprès de Madame votre Tante, & de lui faire dire, qu'il étoit arrivé une petite aventure à Mademoiselle d'Her . . . avec le Chevalier . . . Elle croit ce conte d'autant plus aisément qu'elle hait beaucoup la Demoiselle; & étant une fois prévenue, elle ne lui fera de sa vie l'honneur de croire qu'elle puisse être mariée avec vous. Il n'y a que la pauvre Marquise qui est à plaindre, il faut que sa pudeur se fasse bien à la fatigue, Mariage clandestin, deux Enfans à la fois, bruit d'une galanterie avec le Chevalier . . . bruit qui sera reçu peut-être chez de certaines gens; voilà bien des affaires à soutenir. Il y a quelque Demon malicieux qui en veut aux personnes qui se piquent de sagesse, c'est lui qui leur joue de ces sortes de tours-là; il est vrai aussi qu'il est fort redouté, & qu'on ne s'expose guere à sa colere. Que sert à ma Cousine toute sa pruderie? Ne la voilà-t-elle pas deshonorée pour le Chevalier . . . qui n'y a pas grand part, & qui pourtant, vain comme il est, aidera de tout son pouvoir à l'Histoire quand il viendra à la savoir? Si j'étois en votre place, je craindrois, que par l'expérience, la Marquise de la F . . . ne vînt à se dégoûter de la vertu. Il est vrai pourtant que comme c'est principalement à elle qu'elle doit votre cœur, elle aura plus de peine à cesser de l'aimer.

A MA.



*A MADEMOISELLE D'HER...*

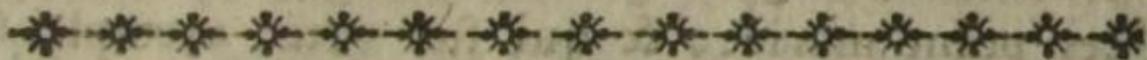
LETTRE XXXIX.

**V**otre Mari se plaint de vous, & très-sérieu-  
 sement, & il a raison. Il dit, que vous ne  
 jouëz plus bien le personnage de Fille, & qu'il  
 est aisé de s'appercevoir, que vous avez eu deux  
 enfans; qu'à d'autres qui en ont bien eu autant,  
 il n'y paroît point du tout, & qu'il veut vous  
 mettre à leur école pour vous apprendre à vi-  
 vre. Je vois bien, que depuis le bruit qui a  
 couru de votre aventure, vous êtes bien-aïse  
 qu'on vous croye mariée; mais sérieusement  
 que vous importe? Vous n'avez plus d'hon-  
 neur, c'est celui de votre Mari, & de là vient  
 qu'il y a assez de Femmes qui ne se mettent en  
 peine de rien, parce que ce qu'elles font est  
 plus sur le compte de leurs Maris, que sur le  
 leur. Mais on ne fait, si vous en avez un. On  
 le saura quelque jour; & en attendant, si j'é-  
 tois en votre place, je prendrois plaisir à jouir  
 des avantages d'une réputation douteuse, à en-  
 trer également parmi les Femmes de bien qui  
 vous croiront mariée, & parmi les Coquettes  
 qui ne le croiront pas. Vous serez de ces  
 deux mondes différens si vous voulez, jusqu'à  
 la déclaration de votre Mariage; car quand  
 vous en ferez une fois venuë là, & que vous  
 aurez repris tous les dehors de la vertu, les Co-  
 quettes ne voudront plus de vous, & assuré-  
 ment vous y perdrez; leur monde est le plus  
 joli-

joli-

joli. Si vous étiez charitable, vous songeriez qu'à l'heure qu'il est il y a quelques personnes tendres & fragiles qui se flatent que vous n'êtes point mariée, & qui sur votre exemple se consolent d'une fécondité qui n'a peut-être pas été si grande que la vôtre; ne leur enviez point cette consolation, en donnant trop à entendre que vous êtes la Marquise de la F . . . on le croit déjà assez, & on est assez disposé à vous rendre justice. Le Chevalier . . . lui-même, à qui Monsieur le Marquis s'étoit avisé de donner les deux enfans, quoiqu'il ait été d'abord assez flaté de ce bruit, & qu'il l'ait reçu avec toute la modestie capable de le confirmer, n'a pourtant osé s'y jouer long-tems; il a fait réflexion, que la chose ne seroit pas toujours douteuse, que vous ne vous gouverniez pas de sorte que sa vanité pût tirer quelque profit de ce bruit à la faveur de l'ambiguïté de votre conduite, & qu'il viendroit quelque éclaircissement fâcheux pour ceux qui ne se feroient pas assez défendus d'adopter les enfans d'autrui; il a donc pris le parti de nier de la bonne sorte, & du vrai ton dont on nie ce qu'on ne veut pas qui soit cru. Reposez-vous sur l'opinion qu'on a de vous, & ne vous mettez point en peine d'y aider. Vous êtes bienheureuse que malgré vos imprudences d'honneur, la vieille Tante une fois frappée, & frappée agréablement de vos prétendus amours avec le Chevalier . . . ne se soit pas avisée de craindre, que vous fussiez sa Nièce; mais n'en faites pas trop, soyez encore quelque tems sans vous piquer trop de vertu, après quoi vous vous en donnerez tant qu'il vous plaira. Ce sera une belle chose à voir  
quand

quand vous aurez lâché la bride à toute votre  
sageſſe.



*A MADEMOISELLE de V...*

LETTRE XL.

**D**epuis trois jours, Mademoiselle, je ne fais  
que penser à la question sur quoi vous m'a-  
vez fait l'honneur de me consulter, & je ne  
trouve que des habillemens, ou qui vous orne-  
ront, ou que vous ornerez, mais beaucoup  
plus de cette dernière espece. Je vous avouë-  
rai cependant, qu'il y en a qui vous siéront mieux  
les uns que les autres. Je ne suis point d'avis  
qu'on vous peigne en Amazone, vous avez l'air  
trop doux; je ne suis point d'avis non plus qu'on  
vous peigne en Bergere, vous avez l'air trop  
fier; j'ai imaginé un habillement qui n'a aucun  
des inconveniens qu'on pourroit trouver aux  
autres, il faut qu'on vous peigne en Iroquoise.  
Si vous ne savez pas, quelle sorte d'habillement  
c'est, informez-vous-en, on vous le dira. Il  
est vrai, que cet habillement-là est difficile à  
soutenir, & qu'il y auroit bien peu de Fem-  
mes qui y parussent avec avantage: mais ne  
vous mettez pas en peine, je vous répons  
qu'il vous siéra bien. Il est fort galant, & en  
même tems fort simple, deux choses qu'on a  
de la peine à faire rencontrer dans un même  
habit; ces Iroquoises entendent bien comment  
il faut se mettre. Il m'est venu une petite ima-  
gination qui pourra servir à orner le Tableau,  
L. c'est

c'est que comme les Iroquoises, aussi bien que Messieurs leurs Maris, mangent volontiers de la chair humaine, il ne fera pas mal de mettre devant vous une douzaine ou deux de cœurs dont vous mangerez quelqu'un par maniere d'amusement: cela s'accordera avec la figure d'Iroquoise que vous aurez, & avec votre caractère. Voilà, Mademoiselle, tout ce que j'ai pû imaginer de plus galant & de plus convenable; je vous avouërai que je suis fort content de l'invention qui est particulière, & je croi que vous le ferez aussi, quand vous y aurez bien pensé.



*A L A M E M E.*

LETTRE XLI.

**J**e ne disconviendrai point, Mademoiselle, qu'après la figure d'Iroquoise que j'avois imaginée pour vous, la plus convenable ne soit celle de Flore que votre Peintre vous donne. Vous êtes bien digne de l'Empire des Fleurs, & nous autres nous serions bienheureux, si vous vouliez vous en contenter, & ne regner que sur les Roses & les Violetes. Ne fera-t-on point paroître dans le Tableau le Zephire votre Amant? Vous devez vous en accommoder assez, il n'est propre qu'à des fonctions légères, & qui ne vous alarmeront pas; le plus grand desordre qu'il vous causera, sera de mêler un peu vos cheveux, tout au plus de faire voltiger votre Robe, & de se glisser adroitement

ment

ment entre elle & vous; mais comme cela se fera sans scandale, & qu'il n'y paroîtra presque pas, je ne croi pas, que vous le trouviez mauvais. Enfin puisque vous dites souvent que vous n'aimez pas les Amans si solides; le Zephyre fera justement votre fait; cependant quand vous aurez tâté quelque tems d'un Dieu si frivole, j'espere, que vous en reviendrez aux simples Mortels, quoiqu'ils soient un peu plus grossiers. J'ai bien envie de savoir, comment votre Peintre réussira à votre Portrait, son entreprise est hardie; il y a tant de graces sur votre visage qu'il faudroit faire un Portrait de chacune en particulier; en faire un pour la douceur, un autre pour la fierté, un pour la simplicité qui est dans votre air, un autre pour la finesse qui y brille; mais de prétendre les peindre toutes ensemble, douceur, fierté, simplicité, finesse, & tout le reste, je ne croi pas que cela se puisse; je ne sai seulement pas, par quel hazard la nature a pû faire un mélange si heureux, ni comment dans votre personne elle a si bien proportionné la dose de chaque agrément. Elle seroit bien empêchée à en faire autant une seconde fois. Un Peintre y aura encore bien plus de peine; quand il songera à attraper un de ces agrémens délicats que vous avez, un autre lui échapera, son pinceau en laissera passer assurément quelques-uns sans les représenter, au lieu que mon cœur n'en laisse passer aucun qui ne soit vivement senti. Il n'y a que lui au monde qui tienne un compte exact de tous vos charmes, mais cet emploi-là est un peu dangereux.

L 2

A LA



## A L A M E M E.

## L E T T R E XLII.

**N**e l'avois - je pas bien dit, qu'il y auroit une partie des beautez de votre visage qui ne se laisseroient point peindre? Je les connois, elles ne sont pas si aisées à gouverner, & il s'en faut bien que l'on ne fasse d'elles ce que l'on veut. Cependant on dit, que votre Peintre vous fait extrêmement valoir l'effet qu'a produit votre portrait qui a été vu chez lui, & qu'il prétend qu'il est le plus beau du monde, parce qu'en le voyant, Mr. l'Envoyé de . . . est devenu amoureux de vous. Ce n'est pas une grande merveille. Un Allemand auroit grand tort, s'il ne se rendoit à la dixième partie de vos charmes, & s'il falloit que vous les employassiez tous contre lui. Le voilà fort assidu auprès de vous, & fort épris, vous n'auriez qu'à faire porter votre Portrait dans toutes les Cours de l'Europe, & vous verriez venir de toutes parts des Envoyez qui ne seroient que pour vous; au lieu que celui ci étoit venu d'abord pour des Négociations qu'à la verité il pourra bien oublier depuis qu'il vous voit. J'entens parler de quelque dessein qu'il a de vous faire Madame l'Envoyée, je vous déclare, qu'en ce cas - là je ferai voir votre Portrait aux Ambassadeurs de Maroc, afin qu'ils vous demandent pour le Roi leur Maître, & que cela fasse une diversion. Votre beauté est si fort de tous les Pais, que je ne doute point qu'elle ne fit le même

même

même effet sur les Africains que sur les Allemands. Ne prendriez-vous point plaisir à aller faire engager tout le Serrail du Roi de Maroc, & à lui rendre trois ou quatre cens Femmes inutiles? Vous aimez à faire des malices: celle-là seroit assez jolie; il vaudroit toujours mieux prendre ce parti-là, que d'aller se faire Allemande de gayeté de cœur.



*A L A M E M E.*

LETTRE XLIII.

**A** quoi sert de feindre? Je ne suis point fâché du petit accident qui vous est arrivé à la chasse. Il vous servira à vous faire voir, que la chaste Diane ne veut point de vous. Il est assez honteux, qu'une si sage Déesse vous rebute; mais enfin depuis Calisto, qui fut malheureusement découverte à un bain pour n'être pas d'une taille irréprochable, Diane a pris la résolution de ne plus recevoir à sa suite de jolies Nymphes, parcequ'elle les croit toutes sujettes à caution; elle ne vous a point acceptée, & elle vous a fait sentir, que vous ne lui conveniez pas. Venus d'un autre côté, qui n'est pas si vertueuse & si farouche, vous tend les bras d'une manière riante & agréable. Vous n'aurez point à craindre avec elle des chûtes de cheval, ni des meurtrisseures universelles; il pourra cependant arriver qu'elle vous fera quelquefois aussi garder le lit; il y a de la peine par tout, mais du moins quand vous garderez le lit de par Venus, elle vous

L 3

aura

aura fourni d'avance de quoi vous consoler; au lieu que quand Diane vous auroit donné tous les Lièvres de son Empire, assurément vous ne seriez pas payée de l'incommodité que vous souffrez présentement. Abandonnez donc ce métier-là, si vous m'en croyez, vous y êtes trop peu propre. Je voudrois que vous eussiez pû voir, comment vous vous prépariez à la Chasse, ce malheureux jour que vous y allâtes. Vous aviez rassemblé toutes vos graces naturelles & acquises, vous aviez pris un air vif, animé, & tout à fait aimable, vous aviez redoublé l'éclat de vos yeux, comme s'il eût été question de tout cela pour prendre un Lièvre. C'est que vous ne connoissez qu'une sorte de chasse, & que vous vous imaginez, que ce qui vous à réussi avec les hommes vous doit réussir aussi avec les bêtes. Contentez - vous de la premiere sorte de captures, vous n'entendez que celle-là. D'une conversation où vous aurez pris tout ce qu'il y aura eu de gens de mérite, on ne vous rapportera point dans un Carosse toute meurtrie & toute brisée, comme on fit l'autre jour de cette maudite Chasse, où vous ne prîtes rien.



A L A M E M E.

L E T T R E XLIV.

**J**e ne doute pas, Mademoiselle, que ce ne vous soit une grande consolation dans votre mal d'avoir un Médecin aussi appliqué que . . . Il ne s'est pas contenté de voir tout le côté sur lequel

lequel

lequel vous étiez tombée, il a voulu absolument qu'on lui montrât l'autre aussi, pour voir s'il n'y avoit point de meurtrisseures par contre-coup, & Dieu-merci il n'y a rien trouvé; mais enfin cela est toujours d'une grande exactitude. Pour moi, je conseillerai à toutes les jeunes & jolies personnes de prendre ce Médecin-là. Je ne fai, quelle récompense il aura pour avoir gueri vos blessures; mais je tiens que de les avoir vuës, c'est déjà une récompense suffisante. Je m'informurai à lui de quelques particularitez touchant votre personne, dont je croi qu'il n'y a point d'autre mortel qui puisse parler. Apparemment vous ne l'avez pas obligé fort étroitement au secret, & l'y eussiez-vous obligé le plus étroitement du monde, vous êtes trop belle pour que le secret vous dût être gardé. Ce n'est pas pourtant que j'aye besoin de la relation d'un témoin oculaire, je n'ai qu'à voir la Venus de Medicis, & m'imaginer vos habits sur cette admirable Figure; vous voilà. J'ai appris une chose que je vous avouë que je n'eusse jamais cruës; je ne m'attendois point, que dans les endroits écorchez, il y dût jamais revenir une aussi belle peau que celle qui y étoit, car la nature pouvoit-elle rencontrer si bien deux fois de suite à faire une peau? Cependant on m'assûre, que la seconde est tout aussi belle qu'étoit la première; vous avez une beauté bien opiniâtre, & bien à l'épreuve de toutes sortes d'accidens. Je croi, Dieu me pardonne, que si vous aviez perdu un œil, il vous en reviendroit à la place un autre aussi beau. Faites désormais tout ce qu'il vous plaira; Mademoiselle, retournez à la chasse, mon-

ter à cheval, tombez-en, il n'y a à craindre que pour votre vie : votre beauté est en sûreté tant que vous vivrez. S'il vous étoit resté de cet accident-ci des balafres & des cicatrices, qui doute qu'elles n'eussent eu leur agrément ?



*A MONSIEUR DE F. . .*

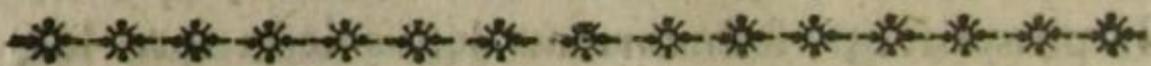
LETTRE XLV.

J'ai passé dans mon petit Voyage par le Gouvernement de notre Ami Saint . . . & il m'a prié de vous donner de ses nouvelles. Vous allez être surpris d'apprendre que fait comme vous le connoissez, il est l'Adonis de toute la Ville, & ce qui m'en plait, c'est qu'il est assez naturel pour en être surpris lui-même, Toutes les Femmes éblouies de l'éclat de sa dignité, lui font les yeux doux, & comme il n'avoit point du tout été gâté par celles de Paris, il rit de tout son cœur de se voir devenu tout à coup les délices de toutes les Belles. Il y a dans la Ville un certain homme qui fait le beau, & qui sans cela le feroit assez: il mettoit à mal tout ce qu'il trouvoit avant l'arrivée de Mr. le Gouverneur; mais depuis ce tems-là on ne fait plus que médire & que plaifanter du bel homme, afin d'encourager l'affreux Gouverneur à ne le pas craindre. Il jouë dans tout cela un fort bon personnage, l'amour ne lui a jamais été rien, sa passion dominante est la raillerie, & il ressemble autant à un Singe  
par

par dedans que par dehors. Ces Femmes font des pas vers lui, & il recule fondé sur sa laideur, qui ne lui permet pas, dit-il, de porter ses regards ni ses pensées sur de si belles personnes, & il leur avouë avec une ingenuité affectée qu'il n'y a jamais eu que Madame la Gouvernante, qui est encore plus laide que lui, dont il ait pû obtenir quelque chose. Sur cela on lui tient des discours généraux contre la beauté des hommes; & il prétend même qu'une fort jolie Créature ayant été assez naïve pour lui dire en rougissant & en baissant les yeux qu'il n'étoit point si laid, il le lui souûint, & le prouva par le dénombrement de toutes ses laideurs. Il m'a fait remarquer une Dame qui croit avoir des droits particuliers sur lui, parce qu'elle a été Maîtresse du précédent Gouverneur; il dit qu'elle a conservé de son ancienne élévation des manieres hautes, & qu'elle lui fait entendre que les autres, qui ne sont pas stülées comme elle aux affaires du Gouvernement, ne sont pas dignes de lui. Mais les autres aussi se servent de cette raison là même, pour l'exclure du rang où elle aspire, & on infinie souvent à Mr. le Gouverneur qu'elle n'a à lui donner que les restes de son prédecesseur. Beau combat entre toutes ces Belles pour un si laid Personnage, & qui même ne fait que s'en moquer! Je voudrois que vous eussiez été des conversations que nous avons eues sur ce sujet en beuvant ensemble. Je n'ai jamais vu son stile burlesque plus vif & plus animé. Il ne pouvoit avoir une meilleure récompense de ses services que d'être envoyé parmi toutes ces têtes folles qui lui four-

L 5 nissent

nissent une ample matiere de se réjouir. Il n'y a en ce païs-là que les hommes qui soient sages, car je n'en ai pas veu un seul touché de l'honneur d'être amoureux de Madame la Gouvernante, ils n'ont point cette noble ambition.



*A MADAME DE LA S...*

LETTRE XLVI.

**N**'empêchez-vous point votre Ami de faire la folie à laquelle il se prépare? J'en tremble par l'interêt que vous me faites prendre en lui. Quoi! parce qu'il a surmonté tous les obstacles qui s'opposoient à son Mariage, & qu'il est enfin possesseur de la Bille . . . il va rompre avec le monde, & s'enfuir à la Campagne, resolu d'y passer sa vie avec elle seule, & jaloux de partager sa vuë avec d'autres? Quel transport est-ce la? Le plus adorable objet qui soit dans l'Univers ne se peut-il pas bien posséder au milieu de Paris? Que . . . attende encore quatre ou cinq ans; s'il trouve au bout de ce tems-là que la retraite & la solitude lui soit nécessaire pour jouir pleinement de son bonheur, on souffrira, qu'il se retire dans les deserts avec sa Nymphé; s'il veut même, on lui donnera un terme beaucoup plus court; mais enfin il ne faut pas compter sur un commencement de Mariage, la suite y ressemble trop peu. Dites-moi, s'il vous plait? ils feront deux à cette Campagne; s'ils ne sont  
tous

tous deux également charmez, la Campagne ne vaudra rien. Est-il sûr du goût de cette Belle qu'il vient d'épouser? Se contentera-t-elle de ne voir toujours que des arbres & lui? Il faudroit, pour ce qu'il fait, pouvoir répondre & de foi & d'un autre, & la moitié de cela, qui est la plus aisée, est encore au dessus de la force humaine: il ne songe pas, qu'une solitude, où il sera continuellement avec ce qu'il aime sans aucune distraction, usera sa passion en moins de rien, elle sera plus épousée d'un mois de Campagne qu'elle n'eût été d'une année de séjour à la Ville. Ce n'est pas ainsi que les passions doivent être conduites: il faut étendre leur durée avec adresse, & les faire filer, pour ainsi dire, autant qu'on peut, en se ménageant de petits repos, des intervalles, d'autres occupations même. Votre Ami n'entend guere cet art-là. Pour moi je m'en fers, & m'en trouve bien.



A U M E M E.

LETTRE XLVII.

**V**ous souvient-il de ce que je vous mandai il y a deux mois? Je trouvai hier votre Ami à la Comédie. Le voilà déjà revenu à Paris, & il a fait encore bien pis, il a laissé sa femme à la Campagne. Il est vrai, qu'il m'a dit qu'il a une petite affaire qui ne l'arrêtera ici que quelques jours; mais voulez-vous gager que cette petite affaire ira lentement? J'ai déjà  
connu

connu son refroidissement à ses manieres de parler, elles sont pourtant les mêmes qu'elles étoient il y a deux mois, mais elles ne sont pas soutenuës du même air. Il étoit aisé de remarquer, qu'il ne pouvoit trouver de termes pour exprimer son contentement : maintenant il ne se sert que par habitude de ses anciennes expressions; il dit froidement des choses vives, & en vérité il ne les dit que pour se sauver du deshonneur d'un changement si prompt. Il sent lui-même cette difference, & évite une matiere qui étoit il y a quelque tems la seule dont il pût parler. Il me paroît tout honteux de n'être plus si amoureux qu'il l'étoit. Il employe même en parlant de l'amour quelques termes peu respectueux; il lui donne les noms de folie, d'entêtement, corrigez à la verité, par quelques Epithetes honorables, mais il n'emporte, il ne parloit pas toujours ainsi. Je le plains; il s'est engagé non seulement envers Madame . . . . mais ce qu'il y a de pis, envers le public, à être toujours amoureux. Il faudroit bien que la Belle s'accoutumât à la diminution de sa tendresse, & lui fît quartier; mais le public qui n'y a nul interêt ne lui en fera point, il exigera de ce pauvre Garçon qu'il demeure à sa Campagne; s'il y manque, comme assurément il y manquera, Dieu fait les plaisanteries. Il auroit bien de l'obligation à qui lui feroit dans peu quelque Procès qui l'obligeroit à venir séjourner à Paris: je lui conseillerois de s'y rétablir insensiblement en prenant d'abord un Apartement dans une Auberge, & puis comme l'affaire traîneroit, une Maison. Il faudra qu'il revienne d'un air humble,

ble,

ble, & presque demandant grace. Quelle folie aussi de s'aller confiner à la Campagne en publiant par tout; *je suis amoureux pour le reste de ma vie, je n'ai plus besoin du commerce des hommes!*



*A MADEMOISELLE de V...*

LETTRE XLVIII.

**N**e doutez point, Mademoiselle, que je n'aye été charmé de la maniere dont vous vous tirâtes hier de la perilleuse conversation que vous eûtes avec cette Demoiselle qui venoit vous livrer un assaut de bel esprit. Je croi bien, qu'elle sortit persuadée d'avoir eu l'avantage, parce que vous aviez beaucoup moins parlé qu'elle; mais je vous en estime davantage d'avoir sù remporter sur elie une Victoire qui ne l'ait pas blessée. Il y eut de votre part la plus ingenieuse malice du monde à lui laisser avoir de l'esprit tant qu'elle voulut, & à ne placer de tems en tems que des choses simples & pourtant fines, qui auroient dû la rappeler de ses hautes idées, si elle vous eût bien entenduë. Sans mentir, je ne vous ai jamais trouvée plus spirituelle, ni même plus belle, parce qu'une crainte secrette de vous laisser surpasser anima vos yeux & votre visage, & que l'application que vous aviez à jeter du ridicule sur de si beaux discours, rendit votre air plus fin. Jusqu'à present, quand j'ai été touché de quelqu'un, je lui ai toûjours donné  
dans

dans mon imagination ce qui lui manquoit, j'avois regret à laisser imparfaite une belle Idée qui devoit regner dans mon esprit; & je l'achevois de ma pure liberalité, mais de bonne foi, je ne vous donne rien, vous êtes la première personne que j'aye aimée telle qu'elle étoit, & qui ne m'ait rien dû de ses charmes. Aussi je ne pourrai me vanger de vous, comme j'ai fait de beaucoup d'autres, que je remettois dans leur état naturel, & à qui je retranchois toutes les faveurs de mon imagination, lors que je n'étois pas content. Votre merite tiendra toujours bon contre mes ressentimens, & je ne m'attens point à avoir jamais la consolation de vous trouver moins aimable, quand même j'aurai le plus d'envie de ne vous point aimer. Il me semble, qu'il y a de l'imprudence dans l'aveu que je vous fais; mais enfin je vous ai promis de ne vous dire jamais rien que de vrai. Rien que de vrai en amour! Cela n'est presque pas concevable; il falloit que je fusse déjà bien fou, quand je vous fis une semblable promesse. Si jamais vous permettiez à ma Raïson de revenir un peu, je vous déclare, que je prétendrois bien recommencer à mentir selon la coûtume de la vraye galanterie. Jusque-là, je ne sai combien de petits artifices d'amour que je puis avoir appris, me demeureront inutiles, je savois assez bien jouër une de ces langueurs qui touchent, ou prendre de ces manieres vives qui séduisent, & j'ai vu plus d'une aimable personne se passionner à mes représentations; mais je renonce avec vous à tout mon acquis, & je vous aime comme un homme qui n'a jamais aimé que vous. Le peu qu'il s'en

s'en faut que cela ne soit vrai ne vaut pas la peine d'en parler . . . Il feroit beau voir mes autres passions se comparer à celle-ci!



*A L A M E M E.*

LETTRE XLIX.

**J**e n'ai point encore éprouvé d'empire si rude que le vôtre. Quoi! vous dites, qu'il n'est pas possible que je ne vous trompe, parce que j'ai marqué jusqu'à présent trop de plaisir à être avec vous, & qu'il n'a pas paru, que je me sois ennuyé un seul moment? Vous prétendez que cela n'est pas naturel, & qu'il y a de l'art dans mes manieres. En verité je suis bien malheureux; il ne me sera point permis de ne me point ennuyer, lors qu'effectivement je suis le plus content du monde! Comment voudriez-vous que je fisse! Il n'y a que trois ans que j'ai l'honneur de vous voir: tous vos agrémens me sont encore nouveaux, & de la maniere dont vous les savez renouveler, & les faire succéder les uns aux autres, vous en avez encore pour plus de vingt ans, sans tomber dans aucune repetition de charmes. Attendez que ce tems-là soit passé, je tâcherai de faire alors ce que vous souhaitez de moi, je m'ennuierai; il me semble que c'est-là se mettre à la raison. Je sai bien, que ce qui rend l'amour de si peu de durée, c'est qu'on le pousse toujours au-delà du naturel. On veut être, par exemple, dans une extase perpétuelle auprès  
de

de ce qu'on aime, toujours également ravi & enchanté. La nature ne comporte point cela & apparemment vous voulez ménager ma tendresse en lui accordant la permission de se relâcher quelquefois. Le motif est obligeant, & vous pouvez croire, que j'en sens bien le prix; mais enfin, Mademoiselle, il n'est pas possible d'avoir la complaisance de s'ennuyer avec vous. Cherchez qui vous fasse sa cour à ce prix-là. Je doute que Des . . . même, Personnage si ennuyé & si ennuyeux, pût vous contenter.



*A M. LE CHEVALIER de L . . .*

L E T T R E L.

**V**ous êtes donc sur le point d'épouser l'aimable Dévote, à qui vous faites la Cour depuis si long-tems, & vous renoncez pour elle à l'Ordre de Malte? Vous a liez vous faire un bon Religieux, & vous avez changé ces pensées pieuses en des desseins de Mariage. Voilà comme les belles Dévotes sont dangereuses pour les meilleurs Religieux. Je m'étonne, qu'elle ne fasse pas conscience de vous ôter à la Chrétienté, dont vous eussiez soutenu les intérêts toute votre vie contre les Othomans; car vous ne vous souvenez plus, qu'il y ait des Turcs au monde, & il ne tiendra pas à vous désormais, qu'ils ne fassent bien des conquêtes. Peut-être n'a-t-elle pas songé à cela; mais si je vous voulois du mal, je lui représenterois, combien

bien

bien vous êtes brave & vaillant, & combien l'Alcoran gagne par votre Mariage. Peut-être aussi croit-elle en vous épousant, & en vous convertissant faire une Caravane aussi glorieuse à la Chrétienté, que toutes celles que vous eussiez faites contre les Turcs. Mais, dites-moi, ne seriez-vous pas bien embarrassé, si au lieu qu'on vous demandoit à Malte vos preuves de Noblesse, pour vous recevoir Chevalier, Mademoiselle de G . . . vous demandoit vos preuves de dévotion, avant que de vous recevoir pour son Mari? Je ne croi pas, que vous en ayez d'autre jusqu'à présent que votre tendresse pour elle, mais apparemment elle se contente de cette preuve-là, & en attendant qu'elle vous inspire un amour divin, elle s'accommode toujours de l'amour profane qu'elle vous a inspiré. Les Dévotes savent bien aller à leurs fins: je gage que celle-ci, sous prétexte de vouloir vous convertir, vous aime; & que dans tous les sermons qu'elle vous fera, la vertu de fidélité conjugale ne sera pas oubliée. Au fond comme elle aura été l'instrument de votre conversion, il sera juste qu'elle en ait le profit. Je vous assure, qu'aucune conversion n'eût jamais un instrument plus agréable & qu'il y auroit dans le monde bien plus de Dévots qu'il n'y en a, s'il y avoit beaucoup de Dévotes comme elle. Adieu, mon cher Chevalier, hâtes-vous d'empêcher, qu'on ne puisse plus vous donner ce nom.

M

A MON.



## A MONSIEUR D. L.

## L E T T R E L I.

**L**a nouvelle que vous m'apprenez est fort plaisante. Quoi! Mademoiselle de S. P. est mariée? Je ne la croyois point faite pour le Sacrement. L'amour, à ce que je voi, en use en grand Seigneur, il marie les Filles qui l'ont servi. Cela va donner courage aux autres, peut-être y en aura-t-il, qui sur l'exemple de Mademoiselle de S. P. négligeront un peu leur conduite & croiront prendre le chemin de faire fortune. Un homme qui par sa seule valeur sera devenu Maréchal de France, en va faire tuer dix-mille autres qui aspireront à la même élévation; & la belle dont nous parlons va faire autant de Demoiselles de bonne volonté, qui se flateront d'attraper à la fin un Mari. Il faut qu'elle ait eu de l'esprit pour choisir juste entre tous ses Amans, celui qui étoit capable de l'épouser. Elle ne s'est point amusée à avoir de la vertu inutilement, elle n'en a eu qu'une fois, mais à propos: il y a bien des personnes dont elle n'est pas trop estimée, qui n'auroient pas l'adresse d'en faire autant. Ce pauvre Monsieur . . . est à plaindre d'avoir été le seul qu'elle ait jugé digne de sa vertu; il est vrai pourtant, qu'il se l'est attiré par sa sottise naturelle, & qu'il méritoit bien qu'elle se distinguât. Je ris quand je songe à ce que vous me dites, qu'avec un Billet de quatre lignes, elle se mettoit dans des ravissémens de deux mois, & qu'un jour qu'il

qu'il

qu'il se hazarda à lui baïser le bras, cette fiere Personne le menaça de le bannir pour jamais de sa présence. Je suis bien persuadé présentement qu'il ne faut que savoir placer les choses; ces rigueurs-là étoient assez ridicules, mais bien placées, elles ont fait leur effet. Je ne doute pas qu'auprès le Sacrement même, elle n'ait eu bien de la peine à se soumettre au rigoureux devoir d'une Femme, & qu'elle n'ait rendu son Mari le plus heureux de tous les Conquérans par la difficulté de la conquête. Elle aura bien fait; le bonheur qu'elle lui pouvoit donner, avoit besoin d'affaïsonnement.



*A MADEMOISELLE de V...*

LETTRE LII.

Je vous vis hier si sensible à l'*Opéra*, Mademoiselle, & hors de là vous me la paroissiez si peu, que je ne puis m'empêcher de vous le reprocher. Apparemment vous laissez agir votre cœur à l'*Opéra*, parce qu'il n'y a rien de vrai, & vous vous contraignez avec moi, parce qu'il y a trop de verité dans tout ce que je vous dis; je ne sai, comment vous l'entendez, mais ce devoit être tout le contraire. J'ai beau vous dire des choses touchantes, elles ne vous font point tirer votre mouchoir de votre poche; si du Mény les disoit, il y auroit bien des larmes versées. Est ce qu'on ne pourra vous toucher sans vous tromper? Ce seroit une destinée assez fâcheuse pour vous & pour moi, & peut-être en-

core plus pour moi, qui perdrois toute espérance à votre égard. La plus jolie chose du monde est une jolie personne comme vous, qui est vivante, c'est-à-dire qui a des sentimens: car les sentimens & la vie c'est une même chose, & qu'est-ce à votre avis, de n'être vivante qu'à l'Opéra? Songez, que vous ne vivrez tout au plus que trois fois la semaine, trois heures à chaque fois, & en payant tribut à Monsieur de Lully. Cela s'appelleroit ne vivre que par machine, & comme ces personnes infirmes qui ne subsistent qu'à force de rémedes. Il faudroit assembler un grand nombre de gens, préparer de la Musique avec beaucoup d'art & de peine; faire retenir à vos oreilles je ne sai combien d'Instrumens; & tout cela, pour vous faire avoir quelque petit sentiment; pour moi, si j'étois en votre place, j'en voudrois avoir plus naturellement & à moins de frais. Un homme seul suffiroit pour cela, & pourvû que vous apportassiez de votre part de certaines dispositions, vous seriez plus vivante en voyant & en écoutant cet homme-là que vous ne l'êtes à l'Opéra même. Enfin la vie ne consiste pas à prendre de l'air dans ses poumons, & à le rendre, elle consiste à prendre dans son cœur, & à rendre des sentimens. C'est par là que la vie de l'Opéra est très-imparfaite; vous prenez quelque chose, il est vrai, mais vous ne le redonnez point, du Mény vous a touchée, mais je vous déclare, qu'il ne se foucioit point de vous. Il faut vivre d'une meilleure maniere, puisqu'enfin cela se peut.

F I N.





Hinweise

Signatur

2A 2367

Stok

Ha

RS

Bub

24. 11.

AK

90

Titelaufn.

AKB

— 26. 11. 77

FK

1 fr. Prosa

13

Bio K

Bild K

SWK

Sonderstandort

|

Signum

|

Ausleihe-  
vermerk

✓

19:280 Jd-G 80/62

